U d'/of OTTAWA
39003002245859

17-2-70

Un Poète Français

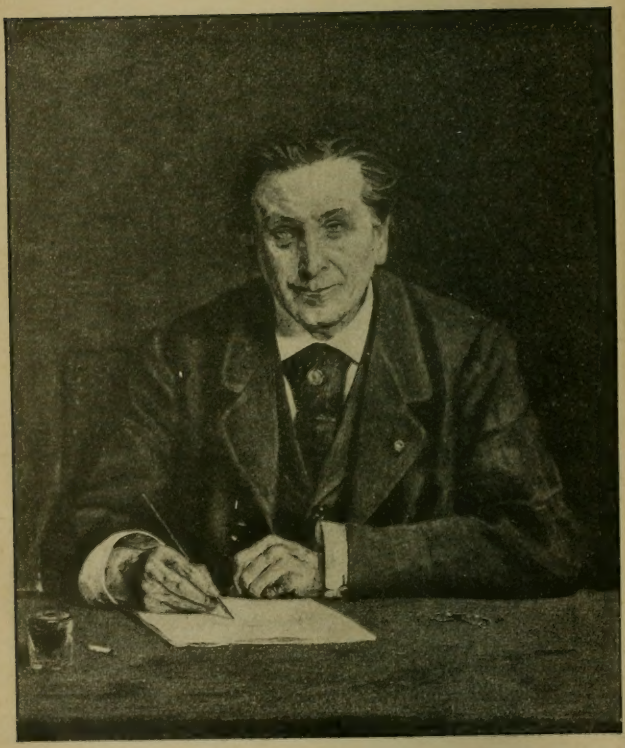
(François Coppée)

S/3

DU MÊME AUTEUR

AU TEMPS DES LILAS, poésies. *(Ouvrage couronné par l'Académie française.)* 1 vol. . . . . 3 »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.



GEORGES DRUILHET

Un Poète Français

(François Coppée)

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottawensis

PQ
2211
.C3Z58
1982

I

Biographie

I

Biographie

François-Édouard-Joachim Coppée est né le 26 janvier 1842, à Paris, de parents parisiens, dans une maison portant le numéro 9 de la rue Saint-Maur-Saint-Germain, rue qui s'est appelée depuis rue des Missions, et qui est actuellement la rue de l'Abbé-Grégoire.

L'acte de naissance du poète porte le prénom : François. Mais ses parents, depuis son enfance, l'appelaient Francis. C'est seulement au moment de la publication de ses premiers vers que, sur le conseil de son ami Catulle

Mendès, il a repris son prénom inscrit sur le registre de l'état-civil, et qu'il a signé : François Coppée.

Le grand'père paternel du poète était originaire des environs de Mons, où le nom est encore très répandu. Son arrière-grand'mère, de ce côté, appartenait à une famille noble de la Lorraine et avait deux frères qui servirent dans les armées du Roi... Le grand'père maternel de Coppée, maître-serrurier, s'appelait Baudrit; détail intéressant : pendant la Révolution, il forgeait des piques destinées aux sectionnaires.

Le père de François Coppée était modeste employé au ministère de la guerre. « Un homme de devoir », « un humble fier et pur », « un chrétien », — ce sont les expressions dont son fils se sert en parlant de lui. Ajoutons qu'il était passionné des lettres, très respectueux des traditions de la vieille France. Les confidences du poète, au sujet de ce père, très supérieur à ses fonctions, mais dont la carrière avait été entravée par sa fidélité politique au passé, n'ont rien de la fausse et vaniteuse humilité du parvenu;

elles partent d'un cœur dont l'éternel reconnaissance se traduit, avec candeur et sincérité, en paroles toujours émues.

Charlet, le peintre des *grognards* de la Grande Armée, qui se trouvait être voisin de palier de la famille, était lié avec le père. Coppée, petit, l'entendit souvent fredonner des airs de Béranger ; il s'assit, souvent aussi, sur les genoux d'un vieux soldat de Napoléon, le capitaine Gault, dont il a évoqué le souvenir dans *Un Vieux de la Vieille*, sous le nom de capitaine Blot, et qui, bien qu'ayant été décoré de la main de l'Empereur à l'affaire du pont de Montereau, affichait des opinions légitimistes, mais s'emballait encore à crier : « Vive l'Empereur ! » quand il faisait un récit de l'Épopée... Et les images de la Légende impériale se gravèrent, de la sorte, naturellement, dans l'esprit de l'enfant.

La famille quitta la rue Saint-Maur, car les filles grandissaient. Madame Coppée avait eu sept enfants, il lui en restait quatre : trois jeunes filles et un petit garçon. Nous la retrouvons rue

Vaneau, dans un appartement dont le charme était un balcon d'où l'on dominait le parc de l'hôtel Monaco, naguère hôtel Galliera, habité maintenant par l'ambassadeur d'Autriche. C'est de là, pendant les journées de juin 1848, que l'enfant de six ans regardait les troupes de réserve du général Cavaignac, campées dans le beau jardin, parmi les feuillages pleins de chants d'oiseaux.

Écolier, François Coppée allait, en qualité d'externe, à la pension Hortus, rue du Bac, où il apprenait son rudiment... C'est alors, aux jours de congé ou dans les mois de vacances, que Coppée fit connaissance, prit contact avec Paris, sa banlieue et ses faubourgs. Il traversa la ville en omnibus, sur les genoux de son père, et il collait son nez curieux aux vitres, et il suivait de ses yeux agrandis la course régulière des deux percherons ; grimpé sur les épaules paternelles, il assista, en 1847, à la fête de la Saint-Philippe, dans la cour des Tuileries. Il nous a laissé, dans *Olivier,* un tableau de réalisme émouvant : il dit ses longues excursions, le

dimanche, ses promenades au coucher du soleil du côté de cette barrière d'Enfer aujourd'hui disparue, où

..... des ormes
De trois cents ans croisaient leurs ramures énormes.

C'est là qu'il est souvent retourné avec une joie nostalgique, évoquant l'image de son père. Chaque fois, le charme du souvenir opérait ; il revoyait le guide vigilant qui conduisit ses premiers pas, le croyant qui jeta dans son cœur les premières semences de la foi :

Et je sens remonter à mes lèvres surprises
Les prières qu'il m'a dans mon enfance apprises...

Habituellement, le soir, à la lueur de la lampe, il faisait ses devoirs, aidé du père, tandis que la mère s'occupait à coudre, et que les deux sœurs aînées lisaient ou, mettant à profit leurs stations diurnes au Louvre, restauraient de vieux tableaux. Humble logis, mais dont le père faisait la joie avec ses contes et ses chan-

sons; où l'on n'était pas malheureux, parce qu'on s'aimait bien, et où Mme Coppée, par des prodiges, mettait le luxe qui ne coûte rien, celui de l'ordre, du goût et de la propreté!

Comment ne pas rester bon et tendre, quand on a grandi enveloppé d'une telle atmosphère d'honnêteté et de douceur? Oui, comme l'a dit le poète, « il est consolant de croire que la vraie France, la France de l'honneur et de la probité, est là, dans ses familles, où l'on ne vit que par le travail et pour le devoir. Elles sont innombrables encore. Là se conserve le génie de notre race, et là chaque fils peut dire, comme le disaient ses aïeux : « Mon père et ma mère étaient d'honnêtes gens. »

Plus tard, en 1856, la famille Coppée vint habiter rue Monsieur-le-Prince, pour être plus près du lycée Saint-Louis où le fils entrait comme externe. François Coppée l'avoue, il n'en fut pas un des brillants élèves. Ce qu'il aimait déjà, à cette époque, c'était la flânerie dans le jardin du Luxembourg aux « beaux feux

d'artifice de fleurs », aux merveilleux couchers de soleil ; c'était la lecture à l'étalage des bouquinistes et la libre rêverie...

Mais le père fut mis à la retraite ; une des jeunes filles se maria, une autre mourut à vingt-deux ans. Seule, demeura au foyer la sœur aînée, Mlle Annette Coppée, qui devait, se dévouant à son frère, vivre toujours avec lui... Coppée vit son devoir immédiat et voulut contribuer à l'équilibre du modeste budget des siens. Aussi quitta-t-il le lycée après la troisième. Il entra comme commis chez un M. Montagne, architecte, qui le poussait à se préparer à l'École des Beaux-Arts ; il fit, en même temps, des travaux de copie pour des entrepreneurs, moyennant un salaire très médiocre.

En revanche, il donna suite, avec une activité qui ne se démentit pas, à ses projets littéraires, lut beaucoup, travailla souvent très tard sous les becs de gaz de la bibliothèque Sainte-Geneviève, reprit et poursuivit ses études classiques interrompues... Bientôt, il fut admis au ministère de la Guerre comme expéditionnaire sur-

numéraire *sans traitement*, et il quitta l'architecte, abandonnant du même coup ses projets d'école des Beaux-Arts. Deux ans, Coppée demeura dans cette situation si précaire... On était allé habiter Montmartre; et c'est là que mourut son père, qui depuis six ans était paralysé du cerveau, et qui, pendant cette longue agonie, avait été soigné par sa femme avec un admirable dévouement.

Cette première jeunesse, qui suit immédiatement l'enfance soucieuse de Coppée, fut bien douloureuse, et elle ne lui a laissé que de cruels souvenirs.

Le jeune homme était chef de famille à vingt ans! Commis aux bureaux de la Guerre, à présent rétribué, il apportait, à la fin du mois, ses appointements au ménage. Ses soirs, il les réservait à l'étude, à la réflexion, à écrire des vers.

C'est vers 1863 que Coppée fit la rencontre de celui qui devait l'initier aux secrets du métier prosodique : Catulle Mendès. M. Mendès, qui a rappelé ces souvenirs déjà lointains dans la

Légende du Parnasse contemporain, a dessiné le Coppée de cette époque en un portrait intéressant :

« Très jeune, assez maigre, pâle, l'air fin, des yeux timides, qui regardaient autour de lui; vêtu d'un habit étriqué, neuf et très propre cependant, il avait un peu l'air d'un employé de commerce ou de ministère, et en même temps l'élégance de ses traits, la grâce ironique de son sourire, je ne sais quoi de doux et d'un peu triste, de parisien aussi dans toute son attitude, faisait qu'on le remarquait, voulait que l'on prît garde à lui. »

Plaçons en regard le portrait de M. Mendès, tel que François Coppée l'a esquissé dans un de ses feuilletons de l'ancienne *Patrie :*

« Élégant et joli comme un page, ayant le teint d'une vierge et une admirable chevelure d'un blond cendré qu'il laissait tomber en boucles folles sur ses épaules, il était paré

d'ailleurs, aux yeux du jeune habitant de Montmartre, de l'auréole de la gloire. »

En effet, M. Mendès avait fondé et dirigé une revue qui avait fait du bruit : La *Revue fantaisiste*, et publié *Philomela*, son premier recueil de poésies. Un jour, Coppée, qui voyait fréquemment Mendès depuis quelque temps, sans que celui-ci se doutât que son ami faisait des vers, lui remit le manuscrit d'un poème : *Les fleurs mortelles*, qu'il jugea remarquable. Sa curiosité fut vivement excitée : il pria le jeune homme de lui apporter tout ce qu'il avait écrit. Ayant lu, en une matinée, les six mille vers qui constituaient le bagage de François Coppée, il fut brutalement sincère :

« Tout cela est exécrable. Vous êtes admirablement doué, mais vous ne savez pas le premier mot de votre métier.

— Apprenez-le moi », dit Coppée.

Et, sans faiblesse, il jeta au feu les six mille

vers qu'il avait apportés. M. Catulle Mendès, dès lors, avec cette conscience et cette probité littéraires, cette sollicitude fraternelle d'ami et de conseiller que ceux qui l'ont approché se plaisent à lui reconnaître, fit travailler son « cadet ».

C'est l'époque du Parnasse. Le Parnasse ne fut pas une école littéraire, comme on le répète à tort souvent, mais un groupe de jeunes poètes unis par les liens de l'amitié, libres de leur inspiration, ayant adopté cependant une règle sévère, avant tout respectueux de la langue et épris d'une forme rare. Le cénacle se réunissait chez M. Mendès, rue de Douai ; il y avait là, assidus, José-Maria de Heredia, Léon Dierx, Albert Glatigny, Léon Cladel, Villiers de l'Isle-Adam, Albert Mérat, Léon Valade, Georges Lafenestre, E. des Essarts, et l'on y rencontrait aussi quelquefois Sully Prudhomme. Ce groupe fusionna bientôt avec un autre qui, lui, se réunissait, aux Batignolles, chez M. Louis-Xavier de Ricard, dans le salon de la marquise de Ricard, mère de M. Louis-Xavier de Ricard ; et, parmi ces jeunes gens, se trouvait Paul Verlaine. Ils honoraient

comme maîtres Leconte de Lisle, Théophile Gautier, Théodore de Banville et Charles Baudelaire.

François Coppée était devenu, grâce à la discipline que lui imposait son aîné, le bon ouvrier en vers à qui nous devons la pièce impeccable du *Jongleur,* qui figure dans son premier volume. Devenu un des collaborateurs du *Parnasse contemporain*, revue éditée par Alphonse Lemerre, il publie à ses frais le *Reliquaire,* en 1866; les *Intimités,* qui marquent la première étape de sa vie sentimentale, paraissent l'année suivante. Déjà tous les lettrés pouvaient goûter le charme personnel, tendre et un peu mélancolique, du poète. Mais c'est le *Passant* qui le fit connaître du grand public. Seul, le théâtre peut donner cette célébrité soudaine et absolue.

La représentation de ce petit chef-d'œuvre eut lieu à l'Odéon, le 14 janvier 1869. Deux tragédiennes, dont l'une encore à ses débuts devait illustrer la scène, collaborèrent au succès éclatant de ce conte dialogué de décaméron,

qui rappelle les fantaisies italiennes de Shakespeare et d'Alfred de Musset : c'est Agar et Sarah Bernhardt. L'œuvre était si exquise d'ailleurs, et semblait si nouvelle, qu'elle eût suffi, avec une interprétation moins parfaite, à mettre en pleine lumière la figure du poète, « ce profil nerveux et de pur camée », selon la vivante expression d'André Gill qui vaut un portrait.

L'auteur du *Passant,* illustre du jour au lendemain, fut présenté par Gautier à Mme la princesse Mathilde, qui le reçut au milieu des hommes d'esprit et de talent, écrivains, savants, artistes, qu'elle aimait grouper autour d'elle, l'hiver, rue de Courcelles, l'été à Saint-Gratien. L'amitié de Coppée pour celle que ses familiers appellent *la bonne princesse* ne s'est jamais démentie.

Il entra, par sa protection, à la bibliothèque du Sénat, et son emploi nouveau, en lui assurant des ressources, lui créa des loisirs...

Mais cette entrée dans le succès et dans la joie n'alla pas sans tristesse. Coppée tomba gravement malade six semaines après le triomphe

du *Passant*, et il fut envoyé, pour y finir l'hiver, à Amélie-les-Bains. Il se croyait perdu ; et à Pau, l'année suivante, en avril 1870, il était encore en proie à toutes les inquiétudes et à tous les regrets, quand il apprit l'accueil sympathique qu'avait reçu auprès du public du Théâtre-Français, où elle était jouée par Agar, sa seconde pièce : *Deux Douleurs*, le 20 avril 1870.

Il revint fort heureusement à la santé. Et il pouvait espérer n'avoir plus qu'à se laisser vivre, à cueillir chaque jour les nouvelles fleurs que la destinée réparatrice prodiguait à sa main ; il eut, bientôt, d'autres sujets de douleur. Son cœur de Français allait souffrir cruellement des deuils de la France.

1870 ! C'est la guerre, la défaite, l'envahissement. Guerre étrangère, suivie, hélas ! de la guerre civile... Le poète, en ces jours tragiques, ne fut plus qu'un citoyen. Il prit le fusil du garde national, il monta la faction sur les remparts. Mais son art contribua à adoucir sa douleur patriotique ; il écrivit des vers inspirés

par les événements ; et sa voix devint plus virile, son poème, jusque-là élégant et gracile, prit des muscles.

Quatre pièces de circonstance manifestent ce nouveau caractère du poète, dont l'âme meurtrie eut des chants de fils et de soldat. Les premières sont d'octobre 1870, la dernière de novembre, c'est l'*Ambulance*.

Au printemps de 1871, il donne *Plus de sang!* cri de pitié alarmée, où le Français au cœur doublement ulcéré se jette entre ses frères ennemis, et, au-dessus des discordes, élève le tendre rameau d'olivier.

De la même inspiration est la *Lettre d'un mobile breton*, où il retrace, dans toute la sincérité droite du paysan, l'investissement et le siège de Paris... La *Lettre d'un mobile breton*, envoyée par ballon en province, y obtint un immense succès. Au théâtre, dans un ordre d'idées analogue, nous avons *Fais ce que dois* (Odéon, 21 octobre 1871) et les *Bijoux de la Délivrance*. Dans le genre intime, Coppée y fait jouer l'*Abandonnée*, le 13 novembre 1871.

Nous ne voudrions pas trahir la bonté discrète de François Coppée, mais le trait suivant nous paraît caractéristique. Tout de suite après la guerre, et ayant appris que Leconte de Lisle se trouvait dans une situation peu heureuse, Coppée offrit à M. Jules Simon, alors ministre de l'Instruction publique, sa démission de sous-bibliothécaire au Luxembourg, à la condition que son maître fût nommé à sa place. M. Jules Simon apprécia l'acte du poète et s'empressa de satisfaire son désir.

François Coppée s'essayait aussi dans le récit en prose, écrivait cette charmante et sentimentale *Idylle pendant le siège*, qui paraît d'abord en feuilletons au *Moniteur universel* en 1872 ; au milieu de tableaux de l'ancien Paris, dont nous n'avons pas connu les originaux, nous qui appartenons à la génération actuelle, — car, comme le dit Baudelaire, « la forme d'une ville

Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel », —

nous retrouvons là, notée avee exactitude,

notre âme rêveuse et amoureuse de la vingtième année... De cette date, 1872, sont également les premiers *Contes en prose* de François Coppée.

Comme le *Passant* avait signalé avec éclat le début au théâtre de François Coppée, les *Humbles* affirment son originalité poétique. Ce recueil (1872), dont quelques pièces avaient été écrites avant la guerre, marque une date des plus importantes dans l'évolution littéraire du poète. C'est là qu'il a été réellement nouveau, dépassant de très loin Sainte-Beuve, qui avait rêvé d'écrire des vers modernes, mais dont la forme parfois alambiquée et incertaine trahit le désir et la volonté. Coppée, au contraire, laisse éclater toute sa maîtrise dans cette poésie, jusque-là inconnue, des simples gens, des petites choses. En même temps que les *Humbles,* dans le même volume, figure la série des *Promenades et Intérieurs,* dizains pittoresques qui témoignent un esprit d'observation très aigu, et où se révèle aussi

la manière qui caractérisera le poète populaire.

François Coppée cultivait parallèlement la poésie pure et le théâtre. Le 11 septembre 1872, le *Rendez-Vous* est joué à l'Odéon ; mais Coppée n'a pas la satisfaction d'y voir représenter la *Guerre de Cent ans*, drame écrit en collaboration avec M. Armand d'Artois. Il est essentiel de rappeler, ici, la préface de cette pièce, parue seulement en volume au mois de novembre 1877 :

« En 1872, au lendemain de la guerre, deux poètes amis avaient pensé qu'il pouvait être salutaire d'évoquer sur la scène française, avec le souvenir des désastres anciens, le spectacle des héroïques efforts tentés par nos aïeux pour les réparer et pour reconstituer la Patrie ; et ils ont écrit ce drame, dont l'action se déroule, en effet, au milieu d'une des plus redoutables crises que la France ait traversées.

« Des motifs, sans intérêt pour le lecteur, se sont opposés à la représentation de la *Guerre de Cent ans*.

« Aujourd'hui, après avoir remanié leur œuvre, longtemps abandonnée, et lui avoir restitué certains développements que le théâtre n'eût point admis, les auteurs se décident à la publier.

« Depuis quatre ans, le sentiment guerrier de la nation, si énergiquement vivace à cette époque, a cessé peu à peu de se manifester. Il n'appartient pas à de simples artistes de juger ce revirement de l'opinion et d'en apprécier les causes ; il leur est seulement permis de constater que ce besoin de paix si naturel — et qu'ils partagent eux-mêmes — s'exprime, à l'heure présente et d'une façon générale, avec une pénible exagération.

« Sans donner à leur drame plus d'importance qu'il n'en mérite, ils le livrent au public, curieux de savoir quelle émotion peut encore éveiller en lui le cri de colère et de douleur patriotiques qui grondait alors dans toutes les poitrines, et dont ces vers ne sont qu'un écho. »

Nous ne donnons, ici, qu'une nomenclature

des œuvres du poète, mais, si brève qu'elle soit, elle atteste du moins l'abondance et la varieté si remarquables, l'effort persévérant et heureux de l'artiste.

En mai 1874, Coppée publie le *Cahier rouge*. Ce sont des vers, les uns intimes, les autres patriotiques, d'autres pittoresques ; c'est le volume où se rencontrent tous les genres d'inspiration. Coppée s'y est laissé aller à chanter sa vie au jour le jour, à nous livrer son âme impressionnable et impressioniste. « Son œuvre poétique, a écrit M. Brunetière, bien personnelle et lyrique en ceci, n'est vraiment, selon le vers de Du Bellay,

Que le papier journal ou bien le commentaire

de ses émotions, — et comme il en a eu de très diverses, c'est pourquoi l'auteur de la *Nourrice* est aussi celui de la *Tête de la Sultane,* par exemple, du *Fils des Armures,* ou du sonnet du *Lys*. »

Le poète, dans la préface, a eu soin d'ailleurs de nous dire ce qu'est le livre. « Tout en nous occupant de la composition de divers ouvrages assez importants, nous avions l'habitude, à nos heures de fatigue, d'ouvrir un mince cahier rouge qui traîne toujours sur notre table, et de nous délasser en y écrivant quelques poésies fugitives, à peu près comme un enfant illustre de pierrots pendus les marges de sa grammaire... C'étaient parfois des strophes qu'on nous faisait l'honneur de nous demander, en faveur des œuvres patriotiques fondées à la suite des récents malheurs de la France ; mais, plus souvent, c'étaient de simples fantaisies, des notes rapides, des croquis jetés, ou bien encore une plainte que nous arrachait notre mal ordinaire, le spleen... »

Ces sources de son inspiration, lyrique et pittoresque à la fois, se mêleront dans *Olivier*, large et limpide poème aux berges fleuries, qui va, d'une marche mélodieuse, jusqu'à son dénouement mélancolique, comme un fleuve jus-

qu'aux tristes dunes de la mer : regrets d'innocence et de pureté, dont cette œuvre (1874) est l'expression extériorisée et magnifiée.

Faudra-t-il que toujours, ô voluptés menteuses
Où n'était pas mon cœur,
Je sente remonter à mes lèvres honteuses
Votre ancienne rancœur?...

Un nouveau deuil, le plus cruel de sa vie, frappa François Coppée. Il perdit sa mère le 2 septembre 1874, et cette rude épreuve laissa le cœur du poète vide à jamais de l'essentielle tendresse.

« J'ai été le témoin de cette simple et noble vie, a-t-il écrit, et c'est, j'en suis sûr, parce que j'ai grandi auprès de cette admirable femme, qui avait toutes les forces et toutes les délicatesses, que la fleur de la sensibilité s'est épanouie dans mon cœur et dans mon imagination, et que je suis devenu un poète. »

Mais il trouvera un adoucissement à son

chagrin dans son culte ardent pour la poésie. Il mène à bien diverses œuvres importantes, qui lui valent, en 1876, la croix de la Légion d'honneur. De nouveaux succès au théâtre attendent le poète. Le 23 mai 1876, le *Luthier de Crémone,* au dialogue plein de fantaisie et de sentiment, de si jolie couleur locale, fut représenté à la Comédie-Française. Cet acte séduisit le public et est resté, comme le *Passant,* au répertoire.

En 1878, paraissent les *Récits et les Élégies*, sorte de *Légende des Siècles* avec des parties élégiaques comme l'*Exilée,* qui nous livre d'intéressantes révélations sur la vie sentimentale du poète, dont le célèbre recueil des *Intimités* avait naguère marqué la première étape.

Puis François Coppée parut vouloir se consacrer au théâtre. Après le *Trésor,* représenté à l'Odéon le 20 décembre 1879; — après la *Korrigane,* ballet fantastique en deux actes, écrit en collaboration avec Louis Mérante, musique de M. Ch.-M. Widor, joué pour la première fois, à l'Opéra, le 1er décembre 1880; — il

donna *Mme de Maintenon* (Odéon, 12 avril 1881); cette première tentative d'un grand drame en vers, qui obtint surtout un succès d'estime, fut suivi bientôt d'un chef-d'œuvre. *Severo Torelli* continue directement, par la couleur, la vie, la force et l'émotion de la pensée, le théâtre de Victor Hugo. Il classait définitivement l'auteur comme notre premier dramaturge en vers, et la représentation (Odéon, 21 novembre 1883) fut un triomphe. François Coppée versait quelques rayons de sa gloire sur ses interprètes; MM. Paul Mounet et Albert Lambert fils lui durent leur entrée à la Comédie-Française.

L'auteur dramatique se doublait d'un critique. Dès 1880, Coppée donnait à la *Patrie*, dirigée alors par M. Eugène Guyon, et où il remplaçait M. Édouard Fournier, des critiques du théâtre justes et savantes, ingénieuses et colorées, où l'on voyait déjà percer, sous le lundiste, le chroniqueur qu'il deviendrait plus tard. A cette époque, Coppée était bibliotécaire-archiviste de la Comédie-Française. Le 21 février 1884, il fut élu membre de l'Académie française,

en remplacement de M. de Laprade, par 24 voix contre 8 données à M. Émile Montégut. Il renonça, vers le même temps, à ses feuilletons à la *Patrie*.

Le 18 décembre 1884, il prenait séance sous la Coupole, entre ses deux parrains Émile Augier et Sully Prudhomme, et il était reçu par M. Cherbuliez, qui surtout rendait hommage spirituellement, avec la pointe de malice traditionnelle, au poète des *Humbles* et des tableaux de la banlieue parisienne et au conteur.

Le 25 janvier 1885, le poète adressait à M. Émile Perrin, administrateur de la Comédie, sa démission de bibliothécaire, à la suite d'un différend survenu entre lui et l'acteur Coquelin.

François Coppée ne se reposait pas sur ses victoires, il travaillait assidûment à en préparer de nouvelles. La composition des *Jacobites* fut pour lui, nous disait-il, un travail charmant. Il les écrivit en deux mois, à Coutainville, en Basse-Normandie, dans la maisonnette d'Alphonse Lemerre, devant l'Océan, où les hirondelles de mer s'étaient, à la fin de septembre,

familiarisées tout à fait avec le poète qui errait sur la plage... *Les Jacobites*, qui mirent en lumière le talent de Mme Segond-Weber, furent joués à l'Odéon le 21 novembre 1885.

Le 6 mai 1886, est représenté, à l'Opéra-Comique, *Maître Ambros*, drame lyrique écrit en collaboration avec M. Auguste Dorchain, et dont la musique est de M. Widor.

En 1886, François Coppée offre au public ses *Contes en vers*, où se retrouve l'inspiration des *Humbles*, mais avec plus de largeur, plus d'éloquence et où le récit a, parfois, tout l'intérêt d'un drame. La même année, Coppée donne *Arrière-Saison*, exprimant dans ce poème d'amour automnal toute la tranquillité, toute la quiétude du cœur qui est arrivé à se fixer en amour.

Au volume de contes en prose, *Vingt Contes nouveaux*, (1887), succèdent les *Contes rapides* (1888), et *Henriette*, longue nouvelle, presque un roman, d'un intérêt psychologique délicat et profond (1889).

Si nous voulons ajouter un portrait à l'icono-

graphie de François Coppée, empruntons-le à l'un de ses biographes, M. de Lescure, car il se place précisément au point où nous en sommes. M. de Lescure décrit le poète « avec sa tête de médaille, son visage pâle et rasé », chez lui, rue Oudinot :

« Il est là, en habit de velours marron l'hiver, l'été en vareuse de flanelle rouge ou bleue, roulant la cigarette et caressant ses chats qui se caressent à lui. Il est là, dans ce quartier tranquille et pieux, entre sa sœur et sa servante... »

Poursuivons : le poète publie le *Pater*, drame en un acte en vers, reçu à l'unanimité par le comité de lecture de la Comédie-Française, lu et distribué aux artistes, et interdit pour des raisons politiques, par mesure ministérielle du 18 décembre 1889.

Les *Paroles sincères*, recueil de vers, paraissent en 1890.

Toute une Jeunesse (1891) a, ainsi que *les Vrais Riches* (1892), montré Coppée parfait pro-

sateur, romancier touchant et spirituel, développant les sujets avec une rare aisance. Il est nécessaire de rappeler l'avant-propos de *Toute une Jeunesse*, sous forme de dédicace à M. Louis Dépret, l'écrivain délicat, le pénétrant moraliste :

« Pas plus que *David Copperfield,* le délicieux chef-d'œuvre de Dickens, — *si parva licet*... — ces pages ne sont une autobiographie, une confession. Seulement, je l'avoue, Amédée Violette, personnage imaginaire dans une action imaginaire, sent la vie comme je la sentais quand j'étais un enfant et quand j'étais un jeune homme. Tel que le voici le livre est sincère. Puisse-t-il vous plaire, mon cher Dépret, avec ses attendrissements et ses ironies. »

L'été de 1892, Coppée s'installa à la Fraizières, à Mandres, en Seine-et-Oise, où depuis, et jusqu'en 1897, il vint passer trois mois de la belle saison. « Un vieux logis et un bouquet d'arbres », écrit-il modestement. Ajoutons que

ce vieux logis était situé en plaine de Brie, une plaine à la Millet, non loin de la vallée riante de l'Yerres, près de Brunoy aux jolies villas et de la forêt de la Grange ; et que ce bouquet d'arbres ombrageait un jardin français aux buis réguliers, fleuri de mauves et de roses-trémières. C'était une habitation estivale exquise, — son Tibur, — dont Coppée, pour des raisons de santé, a été obligé de se défaire trop tôt (1897).

Entre temps, en novembre 1892, il prononce un discours plein de charme, de finesse et de chaleur reconnaissante, au jardin du Luxembourg, à l'inauguration du buste de son maître Théodore de Banville.

Un volume de contes en prose, *Longues et Brèves,* vient s'ajouter aux précédents (1893).

Pour la Couronne, drame représenté le 10 janvier 1895, à l'Odéon, après plusieurs années d'attente et un inexplicable refus à la Comédie-Française, a consacré la gloire théâtrale de François Coppée. On se rappelle l'ovation dont il fut l'objet le soir de la « première », les

louanges unanimes de toute la presse, et la longue série des représentations qui dépassèrent de beaucoup la centième. Il fut fait, peu de temps après, commandeur de la Légion d'honneur, grâce à la bienveillance particulière de M. le Président Félix Faure. Il était officier depuis sept ans.

Lorsque le tsar Nicolas II vint à Paris, en 1896, Coppée lui souhaita la bienvenue au nom de l'Académie française, et il lui lut une ode composée pour la circonstance. Tout en étant très aimable et saluant le souverain avec courtoisie, le poète demeura plein de tact et ne fut pas courtisan.

La vie littéraire et publique de François Coppée ne s'est pas arrêtée là. Il avait toutes les qualités du journaliste, vivacité, esprit logique et clarté bien française; il était tout naturel qu'il le devînt. Le *Franc-Parler*, recueil d'articles parus au *Journal*, de Fernand Xau, du 20 octobre 1892 à 1898, et réunis en volumes, atteste une science des hommes et des événements, une universalité de connaissances, qui

devaient faire de François Coppée l'un des premiers publicistes de ce temps. Pendant cette active publication, il écrivit encore le *Coupable*, qui parut en volume en 1896, — le *Coupable*, qui, en même temps qu'un drame très poignant, est aussi une œuvre de pitié pour l'enfance abandonnée.

Une grave maladie dont il ressentit les atteintes à deux reprises, et qui suscita précisément l'évolution de son esprit vers d'austères réflexions, lui inspira les belles pages qui devaient clore cette série du *Franc Parler* : c'est une suite d'articles où il renouvelle les actes de foi de son enfance, où il se rapproche du Dieu de ses premières années, c'est cette œuvre si particulière, si forte et si sobre : *La Bonne Souffrance* (1898), dont plus de cinquante mille exemplaires disent déjà le succès et répandent l'influence littéraire et morale.

François Coppée avait bien droit au repos, après une vie de lettres si laborieuse et si féconde. Il fut tiré de sa retraite par la force

même des événements. La France traversait une crise douloureuse.

François Coppée vint prendre sa place au premier rang des écrivains et des orateurs patriotes, aux côtés de Déroulède, de Rochefort, de Lemaître, de Drumont, de Barrès... Il se fit polémiste et, se servant de sa plume comme d'une arme de guerre, entreprit la lutte contre les faux démocrates, les *intellectuels* de l'anarchie et les apologistes de la trahison. Toutefois, ses nouveaux articles, du *Gaulois* et de la *Patrie*, il n'a pas l'intention de les réunir; il pense que ce sont des armes qu'on remet à la panoplie après le combat, que ce ne sont pas des œuvres. Le poète nous permettra de dire que certaines sont belles et fortes et, à défaut de Coppée lui-même, l'histoire est là pour les recueillir et les conserver.

Président d'honneur de la Ligue de la *Patrie française*, qu'il fonda avec MM. Jules Lemaître, Gabriel Syveton et Louis Dausset, Coppée est devenu orateur; il a imprimé, du haut de la tribune populaire, de justes flétrissures

sur le front de despotes d'un jour. Quand la Patrie l'a réclamé, il s'est fait homme d'action, malgré son âge, malgré sa faible santé... Nous nous proposons de le montrer dans chacune des phases de son livre, reflets de sa vie; de dire l'originalité et la noblesse de son talent, qualités qui lui ont valu la gloire littéraire; de retracer son rôle d'homme public, glorieux et éclatant aussi, rôle de citoyen si en harmonie avec l'œuvre de ce Français.

II

Le Poète élégiaque

II

Le Poète élégiaque

Il y a, dans l'œuvre de François Coppée, une page où est évoquée la figure d'un poète de vingt ans :

« Pauvre, mais fier et pur comme un lys, il a conservé intact le trésor de sa jeunesse et de ses illusions, et, lorsqu'une grisette le regarde en riant, il baisse les yeux comme une vierge, ses yeux profonds aux cils de velours, se réservant pour une Béatrice future... Certes, il veut la gloire, mais il ne prétend la conquérir que

par un chef-d'œuvre où il aura versé toute la sincérité de son âme ; il respecte sa plume comme un paladin son épée... Il n'a pas vécu, sans doute, le noble enfant ; mais à quoi sert la vie aux poètes, sinon à flétrir, à tuer leurs chimères ; et il écrit en ce moment ses premiers vers, son divin poème de jeunesse, celui qu'on ne fait qu'une fois ; il crée un paradis enchanté, un paradis impossible, où les oiseaux sont parfumés, où les fleurs ont des ailes, où toutes les femmes sont pures et douces comme des étoiles, où il n'y a que des sentiments et des rêves, et, plus tard, quand il donnera la volée à ses chansons, ceux qui se seront grisés à les chanter et à les lire resteront tristes comme au lendemain d'une débauche et souffriront d'un regret amer, en songeant que la vie n'est pas si belle. »

Cet adolescent ne ressemble-t-il pas comme un frère au poète du *Reliquaire* ? N'est-ce pas Coppée lui-même, écrivant ses premiers vers, ces vers où nous devions trouver avec l'expres-

sion des jeunes tendresses une image très fidèle de son temps et de son milieu? Car ce qui caractérise Coppée élégiaque, c'est sa grande précision. Ici, ce n'est pas le vague ou la généralité d'un Lamartine, ou la seule envolée lyrique d'un Hugo, ou la volupté surtout sensuelle d'un Musset; mais c'est un curieux mélange de ces divers sentiments. L'homme tout entier apparaît; il a vingt ans, il est Parisien, il est pauvre, il désire et il souffre...

Ce qui pourrait différencier François Coppée du jeune poète dont il a tracé le portrait, c'est que si le paradis qu'il créa dans sa première œuvre *le Reliquaire* est un paradis enchanté, comme celui du rêveur idéal, ce n'est pas un paradis impossible; son idéal revêt la réalité, en la laissant transparaître. Dans le parc où il promène sa poésie, on retrouve le décor vrai du jardin du Luxembourg, qui lui a inspiré de si aimables vers et que son imagination a choisi pour quelques-unes de ses rêveries féeriques ou amoureuses, quelques-uns de ces petits drames de passion ou de sentiment.

Le Reliquaire est dédié à Leconte de Lisle, qui fut, comme nous l'avons dit, un des maîtres du Parnasse. Avec l'émotion d'un néophyte, Coppée entre dans le temple de la poésie, où il va d'instinct, en la pénombre d'une discrète chapelle, à la châsse dorée autour de laquelle fument les encensoirs et où est conservée la poussière des défuntes amours, et il fait ses dévotions aux reliques de son cœur adolescent.

Comme les prêtres catholiques,
Sous les rideaux de pourpre, autour
De la châsse où sont les reliques,

Brûlent, dans leur mystique amour,
Les longs cierges aux flammes pures,
Fauves la nuit, pâles le jour,

Qui jettent des lueurs obscures
Sur les bijoux tristes et noirs
Perdus dans l'or des ciselures;

Et de même que, tous les soirs,
Ils font autour du reliquaire
Fumer les légers encensoirs;

Dédaignant la douleur vulgaire
Qui pousse des cris importuns,
Dans ces poèmes je veux faire

A tous mes beaux rêves défunts,
A toutes mes chères reliques,
Une chapelle de parfums

Et de cierges mélancoliques.

Ainsi, dans la littérature française, il aura, à l'ombre de la grande cathédrale romantique, son intime oratoire, au style très simple dans son élégance, où monteront vers l'ogive étoilée, non comme dans la haute basilique les cromornes des grandes orgues, mais des murmures attendris, d'humbles oraisons...

Faisons tout de suite la part des influences qu'a subies François Coppée, au temps du Parnasse : — l'influence de Charles Baudelaire, par exemple, quand il compare exagérément ses souvenirs

Aux tragigues douleurs des Saphos et des Phèdres...

— de Leconte de Lisle ou d'Hugo, quand il

nous éblouit de couleur, dans les sonnets : *A une Tulipe, Ferrum est quod amant,* le *Lys,* le *Fils des Armures,* quand il prodigue sa belle virtuosité d'artiste, pareil au Magyar de ses *Récits épiques*, qui, dans un bal champêtre,

Vient parmi ses vassaux, en superbes habits,
Couvert de diamants, de saphirs, de rubis,
Et de lourds sequins d'or, qu'il avait, par caprice,
Mal attachés exprès au drap de sa pelisse,
Afin que, tout le temps qu'il serait à danser,
Ils tombassent par terre et qu'on pût ramasser...

On observe, bientôt, comment chez Coppée le décor, évoqué en quelques traits, s'affirme avec une particulière netteté.

Promenades au printemps dans les bois de Meudon, duo d'amants sous les branches d'un parc, visions des fiancés qui passent le soir en s'enlaçant, — autant de scènes sentimentales, vraies et situées, qui portent une empreinte bien personnelle et bien neuve. Citons en entier le délicieux *Adagio,* qui est un de ses premiers essais dans le genre intime :

La rue était déserte et donnait sur les champs.
Quand j'allais voir, l'été, les beaux soleils couchants
Avec le rêve aimé qui partout m'accompagne,
Je la suivais toujours pour gagner la campagne,
Et j'avais remarqué que, dans une maison
Qui fait l'angle et qui tient, ainsi qu'une prison,
Fermée au vent du soir son étroite persienne,
Toujours à la même heure, une musicienne
Mystérieuse, et qui sans doute habitait là,
Jouait l'adagio de la sonate en *la*.
Le ciel se nuançait de vert tendre et de rose.
La rue était déserte; et le flâneur morose
Et triste, comme sont souvent les amoureux,
Qui passait, l'œil fixé sur les gazons poudreux,
Toujours à la même heure, avait pris l'habitude
D'entendre ce vieil air dans cette solitude.
Le piano chantait sourd, doux, attendrissant,
Rempli du souvenir douloureux de l'absent
Et reprochant tout bas les anciennes extases.
Et moi, je devinais des fleurs dans de grands vases,
Des parfums, un profond et funèbre miroir,
Un portrait d'homme à l'œil fier, magnifique et noir,
Des plis majestueux dans les tentures sombres,
Une lampe d'argent, discrète, sous les ombres,
Le vieux clavier s'offrant dans sa froide pâleur,
Et, dans cette atmosphère émue, une douleur
Épanouie au charme ineffable et physique
Du silence, de la fraîcheur, de la musique.

Le piano chantait toujours plus bas, plus bas;
Puis, un certain soir d'août, je ne l'entendis pas.

Depuis, je mène ailleurs mes promenades lentes.
Moi qui hais et qui fuis les foules turbulentes,
Je regrette parfois ce vieux coin négligé:
Mais la vieille ruelle a, dit-on, bien changé :
Les enfants d'alentour y vont jouer aux billes,
Et d'autres pianos l'emplissent de quadrilles.

Trois œuvres marquent, surtout, l'évolution du tempérament élégiaque chez François Coppée : Les *Intimités,* L'*Exilée* et *Arrière-Saison.* Non-seulement le décor y est toujours précis, mais les Amants ne sont pas quelconques, et l'idylle est essentiellement parisienne.

Les *Intimités,* c'est la confidence romancée, la mise en scène d'un amour de jeunesse. Ce sont les mille riens dont est faite une liaison. Ici, la notation exacte est en même temps synthétique; il n'est pas un adolescent au cœur ardent et tendre qui ne retrouve l'écho de ses propres sensations dans le chant de François Coppée.

Le page du prélude — sorte de Zanetto épris d'une Silvia royale, —

Ce page de douze ans aux traits déjà pâlis,

a fait place, tout de suite, à un jeune homme moderne; la princesse de ballade à une Parisienne. Et nous voyons se succéder une suite de tableaux exquis au réalisme nuancé de rêve :

Le rendez-vous; les longueurs et les cruautés de l'attente; la faiblesse de l'amant qui pardonne la faute avouée,

Et vil esclave heureux de reprendre ses fers,
J'ai demandé pardon des maux que j'ai soufferts...

l'extase des sens; le décor d'une chambre bleue; le timbre de l'horloge qui rappelle au couple oublieux que l'heure est venue de se séparer... Puis voilà le retour, après l'ivresse physique et le trouble de l'amoureux qui retrouve sur ses mains et sur ses vêtements le parfum de l'amie :

L'après-midi, je vais souvent la voir en fraude;
Et, quand j'ai dû quitter la chambre étroite et chaude,

Après avoir promis de bientôt revenir,
Je m'en vais devant moi, distrait. Le souvenir
Me fait monter au cœur ses effluves heureuses;
Et de mes vêtements et de mes mains fiévreuses
Se dégage un arome exquis et capiteux,
Dont je suis à la fois trop fier et trop honteux
Pour en bien définir la volupté profonde,
— Quelque chose comme une odeur qui serait blonde.

Mais l'amant cherche la solitude et va revoir ses chères banlieues; et ses remarques sont plaisantes et pittoresques... Enfin, voici, notée avec plus de sûreté, l'amertume du cœur, une tristesse qui s'amalgame avec la jalousie; et ce sont les chagrins intérieurs, et la mélancolie de constater la tristesse de la vie.

Car ces plaisirs dont jouit le voluptueux, le Parisien en sourit, le sentimental en pleure, et l'auteur n'en est dupe qu'à moitié.

Il y a, en Coppée, dès ce moment, un très remarquable analyste; et il fixera dans ses petits poèmes, à côté de scènes galantes qui rappellent les estampes du XVIIIe siècle, des états d'âme très modernes; il dira sa charité innée, qui apparaît même aux heures les plus frivoles; son

inquiétude morale, son désir de rompre avec un passé décevant, son rêve d'un amour reposant et digne. Au fond de tout épicurien, il y a un enfant naïf et ébloui, qui évoque la Fiancée en ses heures de raison.

Les *Intimités* s'achèvent par un portrait de jeune fille, sur une pensée chaste :

... Tout en causant, je fis, dis-je, ce rêve fou :
... Que cette enfant avait la timidité sainte
Des longs cils d'or voilant les chastes regards bleus,
Et des gestes d'hermine effrayés et frileux ;
Et déjà ma pensée absorbante et jalouse
Se la représentait comme une blanche épouse,
Pure et douce, au milieu d'un frais intérieur
Égayé par les jeux d'un bel enfant rieur.
Et cette impression qu'elle m'avait donnée
Dura le lendemain toute la matinée,
Si bien que j'espérais presque un amour naissant.

Et, malgré la charmante ironie de ce rêve si éphémère, on saisit cependant, et on retrouvera souvent chez Coppée, ce souci vrai de bonheur intime, conjugal, familial, ce désir du foyer et de l'enfant, dans la série de ses pièces élégia-

ques par exemple, notamment dans les *Mois*, dans *Jeunes filles*.

L'*Exilée* sera le chant de pureté à celle qu'on a élue dans son cœur, pour la vie. « De douces fleurs... mouillées des larmes du sincère amour », dit Hamlet. Si Coppée n'a pas vécu un tel rêve, il faut en attribuer l'irréalisation à des causes indépendantes de sa volonté, aux circonstances de la vie qui ne le permirent pas. Après l'avoir tant appelée, elle est apparue. Le poète a rencontré, en Suisse, cette sœur d'Ophélie. Il lui donne son cœur qu'il avait cru mort à toutes les tendresses. Et, dans le rayonnement virginal de cette radieuse adolescence, il oublie le triste passé.

Enfant blonde aux doux yeux, ô rose de Norvège,
Qu'un jour j'ai rencontrée aux bords du bleu Léman,
Cygne pur émigré de ton climat de neige!
Je t'ai vue et je t'aime ainsi qu'en un roman...

On le voit par cette citation, l'écrivain apparaît fidèle à son habituel procédé. Rien de

« flou », de purement imaginaire, mais une suite de détails qui définissent le Léman, la jeune fille, et qui encadrent nettement un sentiment particulier. Nous sommes loin de l'Elvire de Lamartine, et de son *Lac*, dont le charme semble tout entier de rêve...

Mais les réalités heureuses sont brèves; le roman se poursuit; il ne reste bientôt plus à l'amant que le souvenir de celle qui est repartie vers le Nord. Et il ne cesse de l'évoquer; il en fait un portrait délicieux; il lui écrit des lettres où il met tout son désir sincère, toute sa chaste passion suppliante; il la chante en des lieds mélancoliques, étoilés, comme ceux du Henri Heine de l'*Intermezzo*, — appels lointains qui ont une résonnance infiniment triste dans l'âme, — roses qui répandent leur parfum, invisibles, dans la nuit du cœur...

Triste exilé, qu'il te souvienne
Combien l'avenir était beau,
Quand sa main tremblait dans la tienne
Comme un oiseau;

Et combien ton âme était pleine
D'une bonne et douce chaleur,
Quand tu respirais son haleine
Comme une fleur !

Mais elle est loin, la chère idole,
Et tout s'assombrit de nouveau ;
Tu sais qu'un souvenir s'envole
Comme un oiseau ;

Déjà l'aile du doute plane
Sur ton âme où naît la douleur ;
Et tu sais qu'un amour se fane
Comme une fleur !

« De mes grandes douleurs, j'ai fait de petites chansons », avoue le poète allemand. On peut dire que l'*Exilée,* dans sa lumineuse et brève et douloureuse apparition, fait songer à ces figures diaphanes que la nuit ramène, parmi le clair de lune et les roses blanches...

Aussi bien dans l'*Exilée* que dans les *Intimités,* Coppée esquisse de véritables scènes. Et, cependant, chacune de ces scènes, qui attestent à un haut degré l'art de la composition, — pré-

sentation de personnages, analyse des sentiments, gradation de l'effet, action, — chacune de ces scènes, pour être précise, garde la largeur nécesaire à toute vraie poésie. Dans le poète, nous voyons l'homme qu'il est, mais en même temps tout homme de son âge et de son époque.

Tel Coppée apparut dans ses premiers vers, tel il restera. Et son *Arrière-Saison*, par où s'achève le poète élégiaque, a tout le parfum d'un printemps. *Arrière-Saison !...* C'est la dernière inclination du poète, son amour d'automne. Le livre lui est consacré. Dès que celle qui l'inspira a paru, le poète l'a aimée. Voici un de ses plus éloquents sonnets, qui sert de pièce liminaire au recueil :

RUINES DU CŒUR

Mon cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares.
Bientôt les passions comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avares,
Partout gisaient, brisés, porphyres et carrares;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je suis resté longtemps seul devant mon désastre.
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent, et j'ai, là, vécu d'horribles jours;

Mais tu parus, enfin, blanche, dans la lumière,
Et, bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.

Les poèmes qui composent le volume marquent les étapes de cette liaison douce et reposante : aveux, regrets, joies attendries ou exubérantes, jaloux présages bien vite dissipés, confiance reconquise... Coppée exprime ces divers sentiments dans des vers tout empreints de personnalité; et le cadre de ces aimables et touchants sujets, c'est toujours la grande ville aux paisibles faubourgs que dore l'automne et qu'illumine le soleil couchant, ces faubourgs dont les marronniers laissent éclater, parmi

leurs feuilles de cuivre, de jeunes pousses d'un vert tendre aux thyrses blancs...

Mais c'est pour toujours, à l'inverse de ces floraisons éphémères, que le cœur du poète a refleuri :

Et c'est pour jamais! Et chauds et fidèles,
Mes derniers désirs vont vers ton amour.
Comme, dans le ciel d'un dernier beau jour,
S'attarde et tournoie un vol d'hirondelles!

La suite de ces petits poèmes est intime et pénétrante. On y trouve aussi la note ironique; pourtant, l'ironie de François Coppée est douce; il est indulgent. Cet amour, venu si tard, l'a rendu bon; car c'est sa « dernière flamme », à lui, qui a changé tant de fois de maîtresse et d'amours, et qui en a souffert.

Et il adjure, sentimental encore, celle qui le guérit de ses anciennes souffrances de veiller sur cette tendresse,

Comme un mineur perdu protège avec sa main
Le flambeau qui lui fait retrouver son chemin...

Son « désir de gloire » se mesure au désir que son amie lui inspire :

Oh ! si par bonheur doit survivre
Un humble poème de moi,
Qu'il soit donc choisi dans ce livre,
Que j'ai, mignonne, écrit pour toi.
. . . . . .

Ces vers, dont on garde mémoire,
Seront deux fois récompensés,
S'ils défendent un peu ma gloire,
Eux qui m'ont valu tes baisers.
. . . . . .

Oh ! qu'à son tour la Renommée
Continue à les juger tels,
Et que, pour t'avoir tant aimée,
Je laisse des vers immortels !

Nous allons voir, cependant, que si le Maître a écrit de délicieux vers d'amour, il a écrit aussi de touchants poèmes de pitié. Si *Arrière-Saison* traduit une âme si charmante et si jeune, — un cœur qui a oublié les heures de spleen où tout ressort de vie semblait brisé en lui, — où

il projetait sa tristesse sur les êtres et les choses qui l'entouraient, — où il rêvait, mais en vain, de mettre l'infini dans le baiser d'un instant et appelait à son secours la consolatrice :

> Courtisane accoudée aux débris d'un repas,
> Ou jeune fille pure aux paupières baissées... —

si ce livre, pensons-nous, conserve une telle verdeur d'inspiration, c'est que les douleurs ont pu passer sur une nature qui était naturellement exquise, qui aussi était virile, qui ne s'est pas émue seulement sur soi-même, mais a été fraternelle et humaine.

III

Le Poète des Humbles

III

Le Poète des Humbles

François Coppée, poète élégiaque, ne fut pas exclusivement un écrivain subjectif. Ayant prêté attention aux mouvements de son cœur, il s'est penché bientôt, par naturel instinct, sur tous ceux qui, comme lui, pensaient, aimaient, souffraient.

Parmi ces derniers, il a connu, il a célébré les plus obscurs, les plus délaissés, les moins faits, semblait-il, sinon pour émouvoir, du moins pour inspirer un poète : les « humbles » qu'il voyait auprès de lui et autour de lui. Déjà,

dans ses premières œuvres, on pressentait l'éveil de cette sympathie : *Une Sainte*, ce portrait de sœur aînée, vieillie et douloureuse; les *Enfants trouvés,* impression, toute en grisaille, reçue des orphelines qu'on rencontre le dimanche dans les jardins publics; les *Aïeules*, peinture de la vie champêtre, simple comme une vision de Millet, éclairée pourtant de jeux de lumière à la Théodore Rousseau : ces poèmes de jeunesse décélaient des préférences, annonçaient la tournure du poète et la voie qu'il allait suivre.

D'avoir, ainsi, écrit ces vers pathétiques, tout d'idéal et de charité, c'est là la grande, l'absolue originalité de François Coppée. Et c'est son domaine à lui, désormais, que ce monde des petites gens; c'est d'avoir donné droit de cité, en poésie, aux vaincus et aux résignés de la vie, qu'il a conquis une place à part, et qu'il sera classé à un rang tout nouveau et très noble dans la littérature française.

Sa forme, elle-même, se modifiait. Tout en restant sûre et très souple, elle prenait parfois

un ton d'apparence prosaïque, — d'apparence seulement, car les rythmes curieusement coupés, la brisure du vers, l'éclat surprenant de la rime toujours rare, et soudain l'image rayonnante

Comme un navire d'or dans le soleil couchant,

attestaient encore le virtuose savant, assoupli aux jeux de la métrique moderne. A l'inverse de Théodore de Banville, en effet, qui écrivit, en magnifiant la comédie ou le drame contemporain, des vers modernes avec un accent presque antique, Coppée allait vers la simplicité d'expression, qui s'adapte si bien aux sujets qu'il avait à traiter; et il était altruiste encore, en disant dans un langage clair de simples choses éternelles. Il ne descendait pas à la vulgarité; il élevait les esprits de culture élémentaire jusqu'à lui, il les faisait confidents de ses beaux rêves de bonté et de sollicitude, et il rapprochait ainsi, avec les cerveaux, les âmes et les classes.

Poète élégiaque, auteur dramatique (comme nous le verrons), et conteur épique, on rencontre chez Coppée, — phénomène fréquent en littérature comme en art, — la passagère influence de ses maîtres. Son théâtre est dans la tradition du grand drame d'Hugo... Mais il est absolument lui-même dans les *Humbles*. La popularité ne s'y est pas trompée, et c'est là qu'elle a trouvé et placé sa gloire.

Dans son remarquable livre : l'*Évolution de la poésie lyrique au* XIXe *siècle*, M. Ferdinand Brunetière écrit : « L'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares* avait pris pour lui la grande nature, et ses vers en avaient égalé tour à tour la splendeur éclatante, la majesté hautaine, et la morne tristesse. M. de Heredia paraissait vouloir s'emparer de la Légende et de l'Histoire ; M. Sully Prudhomme avait fait son domaine de la « vie intérieure » ; M. Coppée se contenta, pour sa part, de la vie quotidienne... et moyenne. Il devait en tirer des chefs-d'œuvre, auxquels, si l'on peut faire une critique, je n'en sache effectivement qu'une seule, et encore à

peine en est-ce une, si c'est celle que l'on dit que Louis XIV adressait aux toiles de Téniers. »

Ce que fut Téniers en peinture, c'est ce qu'en littérature a été Dickens, — ce qu'ont été après lui, dans notre langue, ces maîtres de l'impression et de l'émotion, Alphonse Daudet et François Coppée : des amis des humbles.

Au recueil des *Humbles* proprement dit, — ce recueil si fameux et dont le titre est un drapeau, — s'ajoutent naturellement les *Promenades et Intérieurs* et les *Contes en vers*, qui au même degré caractérisent un système. Les *Humbles*, c'est la *Nourrice*, c'est le *Petit épicier*, c'est *Un fils*, ce sont les *Petits Bourgeois*, une *Femme seule*, la *Sœur novice*, etc... récits d'infortunes plébéiennes, de dévouements obscurs ; et il émane

De ce jardin sans fleurs, bien abrité du vent,

— comme celui où la religieuse de Coppée promène ses nostalgies, — un amer parfum de sacrifice chrétien.

Arrêtons-nous, un instant, à considérer ces *Petits Bourgeois*,

Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands.
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs,

Nous y trouverons toute l'âme du livre et nous y verrons, résumée, la manière du poète intime :

Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : le toit pointu porte une girouette,
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis,
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
Près du seuil, dont les trois degrés forment terrasse,
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil du midi dort, couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
Marche dans le sentier principal, et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon,
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote;
Auprès d'elle le chat joue avec la pelote;
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode.

Même quelques détails vaguement aperçus :
Une pendule avec Napoléon dessus,
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas! car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis du sage observé du chemin.
Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie,
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël,
Ils songent à l'avance aux lessives futures,
Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures...
— Ceux-là seuls ont raison qui dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre...

Ici, on le voit, toute la valeur de Coppée s'affirme : pittoresque du fruste décor de banlieue, peinture de mœurs à la manière des Hollandais et des Flamands, mais avec des artifices de touche à la Raffaëlli. En même temps, on peut remarquer qu'il accomplit dans la poésie une réforme hardie, en semblant dédaigner les héros chers aux anciens poètes, les types de convention : bien plus, en affectant une dilection particulière pour les vertus ignorées et les

êtres faibles, souffrants et silencieux, sur qui pèse si implacablement, à notre époque plus qu'à aucune autre, le poids de la vie sociale, — de cette vie dont Coppée a toujours eu si profondément le sens.

Un Fils est, des poèmes modernes et parisiens de François Coppée, celui où il a su faire tenir le plus heureusement ses qualités d'émotion native et son talent précis de description. C'est l'histoire de deux pauvres êtres, la mère et l'enfant, celle-là « vieille à trente ans », « une timide veuve,

Sous ses longs voiles noirs cachant ses yeux rougis »,

gagnant péniblement sa vie et celle de son fils. Ils logent tous deux au « cinquième », ne tardent pas à plaire aux voisins ; et le petit est toujours le premier de sa classe. Un jour, l'adolescent, — car il est maintenant en rhétorique, — rapporte tous les prix ; et c'est une fête à la maison. Joie de courte durée, hélas !...

Or, ce jour-là, tandis que le rhétoricien,
Radieux de l'orgueil de sa mère et du sien,

Pour la vingtième fois lui montrait son trophée
Et l'embrassait, au point qu'elle était étouffée,
Lui parlant à genoux, ainsi qu'un amoureux,
Et lui disant : « Maman, que nous sommes heureux! »
Elle prit les deux mains de son fils dans les siennes
Et, tout à coup, laissant les douleurs anciennes
Toutes en même temps s'échapper de son cœur,
A ce naïf, à cet heureux, à ce vainqueur,
Elle livra le mot de la science amère.

Il apprit qu'il n'avait que le nom de sa mère,
Et qu'elle n'était pas veuve aux yeux de la loi...
« Voilà, depuis seize ans, mon désespoir profond.
Je n'ai plus de santé, mes pauvres yeux s'en vont,
Tu n'as pas de métier, et nous avons des dettes. »

L'enfant avait rêvé gloire, sabre, épaulettes,
Un avenir doré, les honneurs les plus grands.
A présent il voulait gagner douze cents francs.

Le fils, comprenant son devoir, est obligé d'accepter l'emploi le plus modeste. Le poète nous retrace toute l'ingratitude de sa destinée :

Et le bon fils connut le spleen dans un bureau,
Le long regard d'envie à travers le carreau
Sur le libre flâneur qui se promène et fume;
L'infecte odeur du poêle à qui l'on s'accoutume,

Mais qui vous fait pourtant tousser tous les matins;
Le journal commenté longuement; les festins
De petits pains de seigle et de charcuterie;
Le calembour stupide et dont il faut qu'on rie;
L'entretien très vulgaire, avec le sentiment
De chacun sur les chefs et sur l'avancement...

Vie médiocre, et qui restera telle, — une vie de besognes ingrates, qui se poursuit le soir, au delà des heures de servitude administrative :

A cette heure, au surplus, son devoir l'appelait
Dans le petit café-concert de la barrière,
Où chaque soir, tenant son violon, derrière
Un pianiste, chef d'orchestre sans bâton,
Et non loin d'un troupier soufflant dans un piston,
Il écoutait, distrait, et sans les trouver drôles,
La chanteuse fardée et montrant ses épaules,
Le baryton barbu, gêné dans ses gants blancs,
Et le pître aux genoux rapprochés et tremblants,
En grand faux-col, faisant des grimaces atroces,
Et contant au public charmé sa nuit de noces...

Nous n'insisterons pas sur le *roman* proprement dit. Nos citations sont venues à l'appui de l'appréciation que nous avions avancée... Nous verrons bientôt que, poursuivant son rêve des-

criptif, Coppée s'abandonnera entièrement à sa manière, dans ses *Promenades et Intérieurs,* et dans ses *Contes en vers.*

Quoi de plus vrai que ce *rendu* de la rue bruyante, dans le *Roman de Jeanne,* — que ce « grouillement du quartier Mouffetard », — que cet « instantané » de l'église Saint-Médard :

Triste église qui n'a sous ses noires ogives
Qu'une rare assistance aux figures plaintives :
Orphelines des sœurs en petit bonnet rond,
Pauvresses à marmots qui détournent le front
Au moment où le clerc passe en levant la quête,
Et vieillards à genoux sur leur vieille casquette...

Car Coppée est avant tout le poète des *Humbles,* et c'est le chantre de Paris. C'est Paris, qui, en retour, a fait sa célébrité ; il y a eu, tout de suite, communion intime d'esprit et de cœur entre le poète et sa ville natale. Il n'y a que les poètes locaux pour dire certaines choses de certaine façon, et émouvoir leurs compatriotes par la note qu'ils ont su donner ; à travers les âges,

ces vers de François Villon — un détail, une vibration de cloche, — nous semblent actuels :

> Finalement en escrivant
> Ce soir seullet. . . .
> Je oüyz la cloche de Sorbonne
> Qui toujours à neuf heures sonne...

C'est donc dans les promenades de notre poète à travers les rues de la grande cité, dans ses descriptions d'intérieurs parisiens, que, pour l'approcher de plus près, pour le mieux pénétrer, on doit le suivre.

La plupart des Parisiens connaissent François Coppée pour l'avoir rencontré dans la rue. Brun, le visage entièrement rasé, d'une élégance sans recherche, avec la rosette rouge à la boutonnière, il leur semblait que, absent du monde réel, il suivît un rêve de son œil bleu de lin, à travers la fumée de sa cigarette... Avec un peu d'observation, ils auraient discerné que rien n'échappait à son coup d'œil très aigu.

C'est au cours de ses flâneries, à travers ce Paris aux si changeants prestiges, dans les

quartiers d'étude et de recueillement où fleurit encore un peu de poésie, sur les quais, magnifiques à l'arrière-saison, qui arrachaient à Sainte-Beuve ce cri d'admiration :

J'aime Paris aux beaux couchants d'automne,
Paris superbe aux couchants élargis,
Quand sur les quais du soleil tout rougis,
Le long des ponts, je m'arrête et m'étonne...

— C'est aussi dans la banlieue, que Coppée a fait sa moisson des fleurs qui composent la gerbe des *Promenades et Intérieurs :*

. . . fleurettes
Que peut-être il valait bien mieux ne pas cueillir,

dit-il modestement dans un de ses dizains... Mais non, le bouquet en est joli, avec un charme spécial. Fleurettes des terrains vagues : pissenlits jaunes et coquelicots rouges des glacis, violettes de deux sous que la grisette épingle à son corsage !

Les *Promenades et Intérieurs,* dans un ordre

d'images différent, — sont des aquarelles légères, fines et nuancées, des croquis alertes, de ces pochades qu'on exécute entre deux œuvres maîtresses, de ces projets d'album qu'on aime revoir, à la lampe, et où, parfois, l'artiste a exprimé avec une sincérité toute prime-sautière sa nature propre.

Coppée se sentait à l'aise dans la description brève de la rue, et les intimes confidents de sa pensée, les admirateurs de son œuvre, d'accord avec les Aristarques les plus académiques (M. Cherbuliez en particulier), reconnaissent qu'il y a plus de l'expression de son âme, simple et tendre, mais ironique et frondeuse, dans ces traits rapides où il est parfois Gavarni, souvent M. Forain, sans cesser d'être lui-même, et où l'on retrouve, amalgamées, et sa bonne humeur et sa pitié, avec toute la franchise d'un Gaulois.

« Vous excellez dans la poésie familière et domestique, » disait M. Cherbuliez au poète, en le recevant à l'Académie, « ... dans les tableaux

d'intérieur, et vos charmantes petites toiles me font penser aux maîtres de l'école hollandaise, à Mieris, à Terburg, que vous égalez souvent par la précision du faire, par la franchise du trait, par la liberté d'un pinceau toujours exact sans être jamais léché ni minutieux, et aussi, comme on l'a remarqué, par la spirituelle bonhomie de la touche... Aux qualités des maîtres hollandais vous en joignez de toutes françaises, la grâce facile, les heureuses rapidités, quelque chose de vif et d'enlevé. »

Dans les *Promenades et Intérieurs,* Coppée nous confesse son goût maladif pour Paris :

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine :
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux;
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique:
D'un bout de Bièvre avec quelques champs oubliés,
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers,
Pour y faire sécher la toile et la flanelle;
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

Il s'émeut à la vue des soldats en permission :

Vous en rirez. Mais j'ai toujours trouvé touchants
Ces couples de pioupous qui s'en vont par les champs,
Côte à côte, épluchant l'écorce des baguettes
Qu'ils prirent aux bosquets des prochaines guinguettes.
Je vois le sous-préfet présidant le bureau,
Le paysan qui tire un mauvais numéro,
Les rubans au chapeau, le sac sur les épaules,
Et les adieux naïfs, le soir, auprès des saules,
A celle qui promet de ne pas oublier
En s'essuyant les yeux avec son tablier.

Et il s'attriste avec la foule qui revient du feu d'artifice,

Sur le sombre regret des splendeurs disparues...

il envie le dur charretier qu'il rencontre, car c'est sans souci qu'il vit sa rude vie animale ; il s'arrête devant le vieil invalide qui raconte à un conscrit, rencontré sur l'Esplanade, la bataille d'Isly que le soldat d'Afrique, trace, avec sa canne, sur le sable... Et le poète, qu'amusent les cerfs-volants et les bateaux-mouches, s'é-

gare aussi au champ de foire où sont les chevaux de bois, les lutteurs et la femme géante.

Mais l'âme contemplative trouve à manifester son admiration dans les bois environnants :

L'allée est droite et longue, et sur le ciel d'hiver
Se dressent hardiment les grands arbres de fer,
Vieux ormes dépouillés dont le sommet se touche.
Tout au bout, le soleil, large et rouge, se couche;
A l'horizon il va plonger dans un moment.
Pas un oiseau. Parfois un léger craquement
Dans les taillis déserts de la forêt muette;
Et là-bas, cheminant, la noire silhouette,
Sur le globe empourpré qui fond comme un lingot,
D'une vieille à bâton, ployant sous son fagot,

Et voici une impression vraiment féerique :

Il a neigé la veille et, tout le jour, il gèle.
Le toit, les ornements de fer et la margelle
Du puits, le haut des murs, les balcons, le vieux banc,
Sont comme ouatés, et, dans le jardin, tout est blanc.
Le grésil a figé la nature, et les branches
Sur un doux ciel perlé dressent leurs gerbes blanches.
Mais regardez : voici le coucher du soleil.
A l'occident plus clair court un sillon vermeil;
Sa soudaine lueur, féerique, nous arrose,
Et les arbres d'hiver semblent de corail rose.

Au retour, Coppée jettera, par la portière du wagon, un coup d'œil à l'aiguilleur du chemin de fer, à sa maisonnette riante, à son enfant porté à bras qui ne s'effraie pas en voyant passer le train.

Les Intérieurs, Coppée les décrira avec finesse et minutie. Il évoquera la chambre close, l'hiver, et le coin du feu ; il nous entr'ouvrira la porte d'une classe des sœurs ; il nous fera admirer l'ameublement exquis d'un salon Louis XVI, ou d'un boudoir dans le goût de l'empire :

C'est un boudoir meublé dans le goût de l'empire,
Jaune, tout en velours d'Utrecht. On y respire
Le charme un peu vieillot de l'Abbaye-aux-Bois :
Croix d'honneur sous un verre et petits meubles droits,
Deux portraits — une dame en turban qui regarde
Un pompeux colonel des lanciers de la Garde
En grand costume, peint par le baron Gérard, —
Plus une harpe, auprès d'un piano d'Érard,
Qui dut accompagner bien souvent, j'imagine,
Ce qu'Alonzo disait à la tendre Imogine.

En résumé, c'est, ici, la ligne simple de la description, ce sont des détails évocateurs, avec,

souvent, un *voulu* heureux dans la sobriété, et parallèlement, des notations d'âme tout à fait poétiques. Cette œuvre durera par son mérite, son charme et sa nouveauté. Et ce qui, en outre, la fera vivre, — bien que d'apparence légère, — c'est qu'elle aura plus tard un intérêt historique ; comme certaines proses du Maître, elle nous est déjà documentaire, les paysages que Coppée a décrits ayant disparu presque tous, dans l'aspect où il nous les a montrés. Où sont les coins déserts de Gentilly, les ormes vénérables de la barrière d'Enfer ? Où sont les peupliers des bords de la Bièvre ? François Coppée nous en faisait la remarque, dernièrement, en passant devant la nouvelle gare Montparnasse ; et il nous disait que tous ses paysages — ceux de ses poèmes et ceux de ses contes — n'avaient plus qu'un intérêt rétrospectif, archéologique, — que la Pépinière du Luxembourg avait fait place à des maisons de rapport, très laides, et que tout le décor de sa jeunesse ne subsistait que dans son livre. L'avenir y cherchera ce que furent certains aspects de Paris autrefois...

Dans les *Contes en vers*, qui sont, comme nous l'avons dit, un prolongement des *Humbles*, où il y aurait plus d'ampleur et de chaleur et où le ton du récit s'élèverait parfois jusqu'au plaidoyer, on se rend compte de la prescience qu'a eue le poète des murmures, des souffrances populaires. *La Grève des Forgerons* — l'un des premiers et des plus fameux morceaux de Coppée — n'était-elle pas déjà d'une éloquence tribunitienne, dans sa forme rude ? et n'y entendait-on pas la revendication du peuple, opprimé en haut, trompé en bas ? Cri du vrai *socialiste*, — si ce mot a un sens ! — de celui qui aime les pauvres, les voudrait moins malheureux,

... Mais se méfie un peu
Des habits noirs pour qui l'on fait le coup de feu...

et se refuse à regarder comme des amis de l'ouvrier ces démagogues sans entrailles qui attentent à la liberté la plus sacrée du travailleur, la liberté du travail !... Ah ! le poète prévoit qu'il se lassera de rugir en vain, le lion populaire, qu'il brisera un jour les barreaux de la

carcère, mais que le belluaire bourgeois ne sera pas le seul à saigner sous ses crocs, car il les fera sentir aussi, — et ce sera justice, — à ceux que M. Octave Mirbeau a appelé les *Mauvais bergers*...

A cette divination des revanches fatales, annoncées par tant d'appels déchirants, de colères qui montent dans l'ombre, s'ajoute, chez Coppée, une pitié qui, constante, s'émeut pour tous les faibles. Il aime à adoucir leur douleur; et son cœur, d'où émane tant de charité, comprend aussi leur joie : — la joie empreinte de résignation évangélique des deux vieillards *d'Angelus*; — la joie attendrie de la *Marchande de journaux*, qui vend ses papiers pour porter des fleurs sur la tombe de son petit enfant; — la joie fière, presque sacrée, du petit gars breton, qui, dans sa foi héréditaire, en présence d'une épave, — l'avant du bateau naufragé où est mort son père, — croit recevoir la bénédiction de l'absent pour le sauvetage qu'il vient d'accomplir; — la joie naïve d'Aimée, la petite ouvrière, à qui les deux belles jeunes filles du faubourg

Saint-Germain ont donné des boucles d'oreilles de prix ; — la joie éphémère de Jeanne, lorsqu'elle fait son beau rêve d'amour à sa fenêtre, joie encore lorsqu'elle baise furtivement les cheveux bouclés de l'enfant que le poète qu'elle aime en secret a effleurés de ses lèvres... Joies mêlées de larmes !

Et elles répondent, comme en un chant alterné, aux joies bruyantes des *Promenades et Intérieurs*, à celles que Coppée surprenait naguère dans ses flâneries : — joies des « calicots », qui poussent, pour amuser leurs amies, des « cris de basse-cour » ; — joies qui débordent des guinguettes d'été, avec le bruit des flacons qu'on débouche, celui des polkas, le grincement des balançoires ; — joies des rameurs, aux régates de Joinville,

Où la gendarmerie est en pantalon blanc...

— joie des

Noces du samedi ! Noces où l'on s'amuse !...

Joies dont sourient les esprits forts, ce qu'on

nomme aujourd'hui, dans une mauvaise langue de cuistres, les « intellectuels », — mais où il y a de la gaîté saine, de la vraie jeunesse, de l'esprit parisien, du rire français.

Ce domaine n'avait jamais été exploré, même par Sainte-Beuve, qui est cependant un initiateur et qui, du flanc de ses « coteaux modérés », pouvait distinguer, à l'horizon poétique, un monde de formes et d'images nouvelles ; — et si, quelquefois, avec une jolie ironie intérieure, Coppée a exagéré volontiers sa manière, et s'il nous a peint le *Petit Épicier* de Montrouge en proie à une mélancolie peu connue des autres épiciers :

... Il trouve,
— Où de pareils dégoûts vont-ils donc se nicher ? —
La colle et le fromage ignobles à toucher.
Il hait le vent coulis qui souffle dans la rue,
Il ne peut plus sentir l'odeur de la morue,
Et ses doigts crevassés, maudissant leur destin,
Ont trop froid au contact des entonnoirs d'étain...

l'œuvre du poète des *Humbles* reste quelque chose de très pénétrant, de très juste et d'essen-

tiellement neuf; et on y trouve déjà, en germe, avec les idées sociales d'aujourd'hui, la conception religieuse, toute chrétienne, de François Coppée, et l'ensemble harmonieux de ses opinions futures.

IV

Les Récits épiques

IV

Les Récits épiques

S'il est nécessaire de donner aux *Humbles* une place prédominante, puisqu'ils constituent la caractéristique du talent de François Coppée, il serait parfaitement injuste d'y mettre toute son œuvre. Les *Récits épiques*, où l'on retrouve chacune de ses qualités d'imagination, où s'affirme sa belle nature poétique, en forment une des parties les plus importantes et les plus curieuses. Ces *Récits épiques* relient, en quelque sorte, le lyrique au dramaturge. Leur directe filiation est la *Légende des Siècles*, les

Poèmes tragiques et les *Poèmes barbares*; et il y a une fraternité d'inspiration entre eux, les *Contes épiques* de M. Catulle Mendès, et les *Trophées,* de M. José-Maria de Heredia.

Ici, comme dans son théâtre, Coppée a l'effet dans l'invention ou dans le détail qui généralise une scène; ses peintures sont toujours exactes, d'un coloris savant et approprié. A défaut de l'émotion spontanée et sans cesse en éveil devant le spectacle des êtres et des choses, Coppée, dans les *Récits épiques*, possède du moins l'intelligence du passé, et ses poèmes accusent une maîtrise indiscutable dans l'art de disposer et de graduer les couleurs, de donner, avec l'impression du mouvement, l'illusion de la vie.

Dans sa merveilleuse pièce, *La Tête de la Sultane,* il a reconstitué toute une époque, cette civilisation corrompue, mais fière et belliqueuse encore, des Turcs à la veille de la conquête; on y sent, à la fois, comme l'odeur « du sang, de la volupté et de la mort », selon la forte expression de Maurice Barrès; et, dans cette

« orientale », s'accuse on ne sait quel fougueux désir meurtrier, qui, transposé dans la peinture, aurait fourni à Delacroix un merveilleux sujet de composition.

La série des évocations bibliques, égyptiennes, hindoues, persanes, et cet *Évangile*, aux gestes simples, ravissent par la même sûreté de faire, le même souci du détail; un talent de peintre d'une rare puissance s'y allie à une connaissance profonde des symboles antiques et des civilisations abolies.

Si nous suivons le poète à travers les âges, notre curiosité tendue trouve d'infinies jouissances d'art. N'est-il pas vivant, dans sa raideur sacerdotale, ce Pharaon d'Égypte,

Coiffé du bandeau d'or où se tord la vipère,

qui, dans l'ennui de sa destinée et la tristesse de l'heure présente, ordonne au chef des Hiérogrammates, prosterné devant lui, de bâtir son tombeau ?

Dans la partie du livre consacré aux Croisades, à Jeanne d'Arc, à la Réforme en Bohême,

François Coppée a fait preuve de la même sûreté d'érudition, jointe à la même émotion rétrospective... Puis, le poète s'est ingénié à faire refléter par ses vers à facettes la magnificence du *Magyar* couvert de diamants ; il a été précieux avec les *Raffinés*, « allant par le Pont-Neuf au Louvre » ; chrétien, d'un cœur humble, avec

Monsieur Vincent de Paule, aumônier des Galères...

et son pinceau a pris des tons mélancoliques de grisaille, en suivant le duc de Reichstadt, ce « jeune aiglon » à cheval, sous son uniforme blanc de major autrichien, dans la plaine de Wagram couverte de neige...

De toutes les pièces des *Récits épiques*, la plus complète est certainement le *Liseron*. Près d'Egra, en Bohême, au temps de la guerre de Sigismond contre les Hussites, Thécla était l'abbesse d'un monastère de sœurs de Saint-Benoît.

Fleur délicate éclose en cette époque affreuse,
Thécla, dès sa première enfance, avait été

Un modèle d'ardente et douce charité.
Au ciel noir de ce temps on voyait cette étoile...
Au loin se répandait l'odeur de ses vertus,
Ainsi qu'un vent du sud tout parfumé de roses.
Ses deux mains pour donner étaient toujours décloses ;
Et quand elle passait, grande sous le froc blanc,
Ses beaux regards baissés, le chapelet au flanc,
Sa personne unissait dans un divin mélange,
La grâce de la femme et la force de l'ange.

Son seul attachement, sur terre, était pour les fleurs,

Et les fleurs lui rendaient son amour en parfums.

Or, un jour, on apprend dans le moutier, — avec quel effroi ! — que Procope le Tondu, huguenot cruel et sectaire, qui a relevé l'étendard de Jean Huss, accourt, brûlant les couvents, massacrant les religieux... Mais l'abbesse, sans s'émouvoir, fait ouvrir toutes grandes les portes, fait baisser le pont-levis :

Puis elle conduisit ses sœurs et ses novices
Dans le chœur, éclairé comme pour les offices,
Et leur fit réciter les prières des morts.

Procope arrive. D'abord, il croit les « oiseaux en fuite » ; mais, s'avançant jusqu'au fossé, il assiste au spectacle des cierges flambants et des nonnes chantant, calmes, le *Pie Jesu*. Estimant la bravoure, il hésite à massacrer ces filles héroïques. Et, plantant son épée en terre, il dit à l'un de ses lieutenants :

« ... Si mon estoc prend racine et fleurit,
Cette nuit, c'est qu'alors Dieu veut que ces chrétiennes
Chantent paisiblement désormais leurs antiennes ;
Et, dès l'aube, aussi vrai que Jean Huss fut martyr,
Sans leur faire aucun mal, je m'engage à partir. »

Puis, il se retire sous sa tente, et la nuit vient. Les chants montaient toujours vers les ogives de la chapelle... Au matin, lorsque Procope, couvert de son armure,

Revint au pont-levis pour revoir son estoc,

il constata avec étonnement que

Un liseron, autour de la lame immobile,
Avait fait tournoyer sa spirale débile.
La moindre de ces fleurs que l'abbesse aimait tant
Tenait captif le glaive au reflet éclatant,

Et, suave et charmant comme un œil qui regarde,
Son frais calice bleu fleurissait sur la garde.

« C'en est assez ! Partons ! » s'écrie Procope.

Il s'éloigna... La fleur avait sauvé la Sainte.

Les *Récits épiques* présentent une grande variété de sujets. Le champ de la Légende et de l'Histoire est très vaste ; mais toutes les pièces ne présentent pas ce caractère historique ou légendaire... La mer bientôt, — la mer éter-éternelle, — nous fait entendre sa grande plainte ; et le *Naufragé*, avec toutes ses angoisses, nous émeut d'une pitié proche, car, contemporain presque, il nous ramène vers les grèves bretonnes, où

Devant le cabaret qui domine la rade,
Maître Jean Goëllo, le rude camarade,

raconte l'aventure la plus tragique de sa vie de marin

Aux pilotins du port attablés avec lui...

et ce livre, tout d'érudition et de poésie pure,

se termine par un long poème intime et douloureux, la *Veillée*, qui, empreint de charité chrétienne, n'en affirme pas moins, dans son cri de douleur patriotique, notre haine légitime de Français et notre désir impérissable de revanche.

V

Le Poète dramatique

V

Le Poète dramatique

François Coppée, en Parisien, a passionnément aimé le spectacle autrefois. « Vieux gamin de Paris que je suis, dit-il, j'ai fait la queue dès quatre heures de l'après-midi, avec du pain et du saucisson dans ma poche, et j'ai occupé ma place au poulailler, bien avant qu'on accordât les violons. » Par une tendance naturelle à son esprit, il était appelé à écrire pour le théâtre. Les qualités de l'auteur dramatique étaient latentes chez le rimeur de sonnets et d'élégies, nous l'avons vu, et elles commen-

çaient à se manifester réellement chez le conteur en vers. *La Grève des Forgerons* est un monologue dramatique, dont Mounet-Sully, après Beauvallet, a fait vraiment « un drame de pitié, de terreur, de tendresse ». Une spontanéité à mettre ses récits en action, à y produire une impression comparable à l'effet scénique, son goût très accentué du pittoresque, devaient amener Coppée à s'extérioriser plus encore, à donner à ses rêves et à ses pensées la marque apparente de la vie, à les rendre visibles pour la foule des spectateurs, dans l'évocation, ici simplement gracieuse, là tout à fait émouvante, d'un drame de passion ou d'une comédie de sentiment.

Le causeur lui-même, au cours de ses anecdotes expressives, mime très heureusement le geste ou la voix. Il a écrit de Théodore de Banville ces lignes, qui peuvent aussi bien lui être appliquées : « Avec quelques mots, un jeu de physionomie, un éclair dans le regard, un bout de pantomime, il traçait un portrait, racontait toute une comédie, tout un drame. »

Combien de fois avons-nous vu Coppée, servi en cela par sa ressemblance, si souvent constatée, prendre une attitude familière au Premier Consul, rappeler un mot de l'Empereur en lui restituant son accent.

Puis Coppée a joué la comédie : — oh ! très peu, un soir, dans sa jeunesse, — mais il l'a jouée. Ce fut chez la marquise de Ricard : « Même, chez Mme de Ricard, a écrit Catulle Mendès dans la *Légende du Parnasse contemporain*, il nous arriva de jouer la comédie : que dis-je? la comédie; le drame! Et quel drame! *Marion Delorme*. Mon Dieu, oui, un jour, devant le public de soie et de dentelles tout éclatant de diamants au corsage et de perles dans les chevelures, public parmi lequel se trouvaient Gustave Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, et une jeune fille, poète elle aussi, presque une Parnassienne, qui ne devait pas tarder à devenir Mme Alphonse Daudet, — devant ce public charmant et redoutable, nous osâmes représenter l'œuvre grandiose de Victor Hugo, dans des décors presque aussi petits que ceux

Universitas BIBLIOTHECA

d'un théâtre de poupées. François Coppée jouait le rôle de Didier, et Saverny, c'était moi... »

Son penchant comme ses aptitudes devaient donc favoriser François Coppée à la scène, où, poète dramatique, il allait prendre tout de suite une place enviée. Ce qu'il rêva, ce fut, courageux et désintéressé, de faire triompher encore la poésie au théâtre, où l'opérette imbécile jouissait de la faveur du public; — ce fut, après l'adorable poète du *Chandelier* et des *Caprices de Marianne,* et le prodigieux et puissant génie qui a évoqué l'Espagne de Charles-Quint et nous a restitué l'Allemagne des Burgraves, de rendre à la foule, naïve, et qu'on peut charmer encore, et qu'on peut émouvoir, le goût de la Beauté. On doit dire qu'il en a été pleinement récompensé, — et que, dès son début, il connut cette ivresse délicieuse, qu'il a exprimée en une saisissante image : « l'épanouissement de tout l'être comme sous une pluie de joie, alors qu'éclate, là-bas, dans la salle, avec le bruit de la grêle, l'orage des applaudissements. »

Les pièces de Coppée sont de deux sortes : d'une part, des comédies, presque toutes en un acte, qui peuvent être rapprochées des *Comédies et Proverbes* d'Alfred de Musset, — très différentes de celles-ci, pourtant, — moins libres, mieux ordonnées, — et avec cette première différence qu'elles sont en vers ; — puis des drames, où, continuant la tradition des dramaturges de 1830, le poète tragique, qu'anime le grand souffle épars dans le théâtre de Victor Hugo, marque un nouvel aspect du Romantisme, celui de cette forme d'art arrivée à sa période classique, d'un romantisme *assagi*.

Les comédies de François Coppée appartiennent, dans une certaine mesure, à ce théâtre de rêve à qui nous devons, après Musset, les fantaisies de Théophile Gautier, la *Florise* de Théodore de Banville et *Souvent homme varie* d'Auguste Vacquerie. Le décor fleuri qui les encadre nous en fait, de prime abord, pressentir l'âme. Ici, c'est un paysage lunaire, Florence vaguement aperçue sous les étoiles ; — là, c'est à Crémone, dans cette même Italie

chère à Musset et à Shakespeare, un atelier de lutherie au XVIIIe siècle ; — ou c'est la salle ruinée d'un château breton dans le goût architectural d'Henri IV, avec sa haute cheminée surmontée d'un buste de seigneur à fraise, sous l'armure...

Le *Passant,* le *Luthier de Crémone,* le *Trésor*, sont les trois principales comédies de François Coppée, beaucoup plus scéniques que la *Florise* de Banville, toutefois, — cette *Florise* qui, malgré ses beautés lyriques, supporte difficilement la représentation. Même dans le *Luthier* et dans le *Trésor,* l'auteur, plus proche de Marivaux, a fait preuve d'une rare ingéniosité, nouant et dénouant les fils d'une légère intrigue, ce qui l'a amené à certains développements dramatiques que ne comportait pas le sujet du *Passant,* ce simple poème dialogué.

Dans cette première manière dramatique, le poète expose un sentiment simple, et il en parcourt les phases avec logique et vérité. Que ce soit un poème à deux voix, comme le *Passant ;* un dialogue de tendresse et de mélancolie,

interrompu de gais sourire, comme le *Luthier;* un conte de fée à trois personnages, au parfum de vieille France, comme le *Trésor;* il n'y a jamais, à proprement parler, que des conflits d'âmes : — tentation qu'a la courtisane Silvia, amoureuse de l'adolescent Zanetto, de fouler aux pieds cette « neige », et qu'elle repousse bientôt comme coupable ; — abnégation de Philippo, artiste sublime, mais pauvre être contrefait, qui a résolu le sacrifice de sa gloire et de son amour, pour que soit heureuse Giannina, qu'il aime mais qui ne l'aime pas ; — combats qui se livrent en Véronique, l'héroïne du *Trésor,* qui se sentait une tendresse au cœur pour un paysan, mais qui, soudain, le sachant riche, duc et pair, croit ne devoir plus le chérir.

C'est, dans ces trois pièces, la rencontre de deux entités contraires, ou qui accidentellement se contrarient : de l'Impureté et de l'Innocence, de l'Amour en antagonisme avec la Nature et avec l'Argent...

Et c'est aussi, dans ce court chef-d'œuvre si

pathétique : *Deux Douleurs,* la Faute et le Devoir qui se trouvent face à face; et cette conjoncture crée une très poignante situation... Nous trouverons cependant trace d'une action dans l'*Abandonnée,* ce dyptique au saisissant contraste : l'un des tableaux nous offre le souriant mensonge de l'amour entre étudiant et fille du peuple, tandis que l'autre nous en montre les redoutables conséquences : — celui-là, printanier, avec son bal de grisettes qui passent sous les rouges girandoles féeriques et sa tumultueuse bohême; celui-ci, sinistre comme le décor d'hôpital où meurt l'infortunée Louise... Nous la trouverons aussi, cette action, dans le *Pater,* tableau intime emprunté aux pages les plus sombres et les plus douloureuses de l'histoire d'hier.

Coppée nous montre, dans *Deux Douleurs,* le Devoir envieux presque de la Faute, et ayant des tentations de mauvaise vengeance; dans l'*Abandonnée,* la tendresse étouffée par l'égoïsme dans une âme pourtant honnête... C'est ainsi que Julien, en cette dernière pièce, par sottes

préoccupations d'avenir, abandonne Louise, qui lui a donné la fleur de sa jeunesse et le meilleur de son amour ; — c'est ainsi que, dans *Deux Douleurs,* Berthe, la fiancée du poète mort, ne veut pas d'abord absoudre sa rivale, Renée, la maîtresse ; — et que, dans le *Pater,* la sœur de l'abbé fusillé comme otage par les fédérés, Mlle Rose, blasphème... Mais, après nous avoir mis à nu ces faibles âmes, et nous avoir ainsi fait constater que dans les moins coupables, même dans les plus pures, il y a une tare originelle, Coppée console nos désenchantements et dissipe nos doutes, en affirmant le triomphe du bien sur le mal, dans les âmes vraiment chrétiennes. Ses prêtres disent les seules choses véritables et essentielles ; et on trouve un enseignement moral dans son théâtre.

Ces courtes œuvres, — on a pu en faire la remarque, par ce que nous venons de dire, — sont plutôt des drames que des comédies. On y sent gémir une âme tendre, douloureuse et idéaliste... Et, si la fantaisie y déploie délicieusement ses ailes bleues, il est rare que le

comique y ait part. On peut même dire qu'il en est généralement absent. Exceptons, si vous le voulez, le *Trésor,* qui met en scène un plaisant personnage d'abbé de l'ancien régime, grand faiseur de tragédies en vers devant l'Éternel, et le *Luthier de Crémone,* où, à l'exemple des romantiques, Coppée nous a présenté, en maître Ferrari, une figure épanouie et joyeuse de bon vivant, syndic de sa corporation,

Dont, aux processions, *il* porte la bannière...

Ce n'est pas, cependant, un type outrancier, comme ce bélître qu'enivre Don César de Bazan dans *Ruy Blas,* ou comme Annibal de l'*Aventurière;* malgré son amour de la bouteille, il garde une dignité relative, inconnue des sacripants du répertoire... Et c'est, ici, non du comique intense, mais du sourire.

Si l'idée primordiale de toutes les comédies de François Coppée est l'Amour, ses drames reposent sur une idée non moins générale, mais plus grave : le sentiment de la Patrie.

Conçus dans la grande tradition française de Corneille et de Victor Hugo, hâtons-nous de dire qu'ils sont plutôt des tragédies que des drames. On n'y trouve pas cet extrême dans l'horreur ou dans le comique, ce côté picaresque, ces reliefs puissants du drame romantique proprement dit, de *Marion Delorme* ou de *Ruy Blas;* mettons, toutefois, à part les *Jacobites*, où deux personnages ont la grandeur surnaturelle des créations de la tragédie antique, et font songer aussi aux figures magnifiées par Hugo de ses *Burgraves :* c'est le vieil Angus et sa petite-fille Marie.

Les contours du drame de François Coppée, d'ordinaire, sont nets et sévères; l'exposition est toujours donnée dès la première scène, complète, avec infiniment de clarté; et l'action rapide et *une*, va vers son dénouement, ne s'arrêtant, et jamais sans raison finale, que s'il y a une jolie rose au buisson de la route.

A vrai dire, trois drames se détachent en beauté, en vigueur et en importance, dans l'œuvre tragique de Coppée : *Severo Torelli*,

son chef-d'œuvre, les *Jacobites* et *Pour la Couronne*.

La façon dont le poète conçoit une pièce est ici, intéressante à connaître. C'est une idée initiale qui se présente à son esprit, et pour laquelle, après qu'elle s'est précisée, il cherche un cadre. Pour *Severo,* par exemple, il s'est dit : « Un homme va tuer un tyran, — et il apprend, au moment de commettre ce meurtre, que le tyran est son père. Qu'arrive-t-il? » Il s'agissait pour Coppée de placer son action à une époque de l'histoire universelle. L'Italie, de la Renaissance par sa couleur, sa somptuosité, ses violents contrastes, un certain reflet sentimental, a encore attiré le poète. Ce sont les arts tout florissants en cette fin du xve siècle, où la péninsule est ensanglantée, d'incessantes querelles, fiévreuse et déchirée encore par la lutte des Guelfes et des Gibelins... Il s'entoura de documents ; un jour flânant sur les quais, il trouva l'*Histoire des Républiques italiennes,* de Sismondi, la lut avec avidité. Et il inventa le sujet de *Severo Torelli*... On sait la complète

splendeur de l'œuvre, sa magnificence, et les détails qui la rendent belle aussi d'une beauté rétrospective si exacte. Et nous avons dit, dans la première partie de cette étude, l'éclatant succès qu'elle eut au théâtre. Ce qui plut, en outre, au public, ce fut d'y trouver, exprimé en une langue si ferme, dans un cadre si purement reconstitué, ce sentiment éminemment français : l'amour de la Patrie.

Les *Jacobites* ont été imaginés par Coppée, sur la donnée de la grande scène du troisième acte : un homme, aveugle, maudit la femme qui a fait échouer son plan de restauration. Et cette femme, — il l'ignore, — est sa petite-fille... Coppée chercha longtemps comment il pourrait développer ce thème. Le drame est né seulement de ses lectures, et, entre autres, de la lecture de l'*Histoire de Charles-Édouard*, d'Amédée Pichot.

Il est parcouru par un grand souffle nationaliste ; il nous apparaît comme l'épopée suprême des clans écossais se levant pour la cause, perdue d'avance, des Stuarts. Les falaises désolées

et sinistres surplombent les grèves, et la mer, au loin, réfléchit le soleil d'automne, qui se couche sans espoir pour l'infortunée Écosse...

Dans *Pour la Couronne,* — tragédie, qui est devenue pour un des petits peuples slaves contemporains, le peuple bulgare, traduit dans sa langue, le drame national, — le culte du drapeau est exalté avec un souverain lyrisme, et l'horreur de la trahison inspirée par des apostrophes mortelles. Ici, le Maître a atteint la perfection, par la simplicité des moyens scéniques, la rapidité de l'intrigue, l'éclat poétique de l'expression. Le sujet est de pure invention. A qui Coppée, à la genèse, a-t-il pensé cependant? — A Bazaine! oui, au maréchal félon, sur le point de trahir la France, et ayant un fils officier dans l'armée française.

Pise opprimée par Florence, l'Écosse sous le joug de la maison de Hanovre, l'Orient chrétien menacé par les Turcs, — ce sont toujours des sujets analogues, et ces trois idées de civisme, de loyalisme, de patriotisme...

Nous avons essayé de montrer brièvement, en parlant des comédies, en quoi l'esthétique théâtrale de Coppée différait de celle des purs romantiques, avant tout épris d'exagération et d'antithèse. Lui, avons-nous indiqué, — et par le choix de ses sujets, et par la manière dont son action est conduite, — est plutôt, si l'on veut y regarder de près, un continuateur de Pierre Corneille que de Victor Hugo. Ce n'est pas dire qu'il ne se rattache pas, par quelques points, aux révolutionnaires de la scène, qui plantèrent le drapeau rouge sur la barricade d'*Hernani*. Comme les leurs, son vers est moderne; en ce qui touche le fond d'une œuvre, allant, par exemple, jusqu'au bout de son système, acceptant la déduction logique des situations difficiles qu'il a posées, il n'a plus aucun scrupule à les dénouer par un grand coup d'audace, à mettre face à face un père et son fils ennemis; et si, dans *Severo*, le père n'est pas tué par le fils qui le menace, dans *Pour la Couronne*, du moins, Michel Brancomir, — le traître Slave, — meurt de la propre main de

Constantin, son fils. Et celui-ci tue son père sur la scène.

Mais, même encore ici, la question se pose? — Peut-on rencontrer situation plus hardie et dans le théâtre de Victor-Hugo et dans celui de Dumas père? — On la voit dans Eschyle, quand Oreste tue Clytemnestre, sa mère; et les Erinnyes de la folie et du remords, qui poursuivent Constantin, ne sont pas plus effrayantes que celles qui tendent leurs bras de spectres vers le fils sanglant d'Agamemnon...

Le comité de lecture de la Comédie-Française trouva si inacceptable cette scène qu'il refusa la pièce; dix ans plus tard, elle était représentée à l'Odéon. Les comédiens français oublièrent, alors, tout à fait Eschyle, Corneille et leurs hardiesses. Le sujet du *Cid* est lui-même très anormal; et Chimène disant au meurtrier du Comte :

> Va! je ne te hais pas...

est un monstre, au même titre que Constantin Brancomir, lorsqu'il dit aux étoiles :

> J'ai tué mon père : jugez-moi!

Si le *Cid*, comme beaucoup l'affirment, est un drame romantique, et Corneille un précurseur des hommes de 1830, Coppée est de la lignée. Quoi qu'il en soit, ses personnages ont l'envergure cornélienne, et la Dona Pia de *Severo Torelli*, âme romaine, ressemble trait pour trait à une héroïne du théâtre classique.

Coppée, dans tout son théâtre, a fait ressortir avec une complaisance heureuse, les vertus exquises de la femme. La Marie, des *Jacobites*, incarne superbement la jeune Écosse emportée vers de chimériques espoirs et définitivement anéantie... Même les courtisanes de ce théâtre ont, dans l'âme, un coin de pureté et de délicatesse. Ce sont deux sœurs, Silvia, du *Passant*, Portia, de *Severo Torelli*. Toutes deux, somptueuses et belles ; l'une, qui ruine les podestats, mais qui respecte l'innocence ; — l'autre, qui est la favorite du gouverneur de Pise, mais qui voudrait être aimée du tribun du peuple, parce qu'il est noble et généreux ; — la première, qui sous sa pâle robe blanche pleure de n'avoir pas une rose séchée dans son livre de chevet ;

— la seconde, qui souffre de ce que le regard de *Severo* ne se soit pas arrêté sur elle...

Figures symboliques, mais dans la composition desquelles Coppée montre encore sa parfaite connaissance de l'époque dont son drame évoque l'histoire. Peintures vraies jadis, et vraies aujourd'hui. La fleur du sentiment n'est pas tout à fait flétrie dans ces âmes. Au théâtre, Coppée affirme son respect de la femme, même déchue ; et, dans sa conception poétique, elle reste la maîtresse du monde.

VI

Coppée Prosateur

VI

Coppée Prosateur

François Coppée débuta dans le récit en prose par *Une Idylle pendant le siège*. « Les amours de Gabriel Fontaine et d'Eugénie Clément », a écrit M. de Lescure, « aux péripéties simples comme ces deux innocents qui se déniaisent l'un l'autre, aux vicissitudes honnêtes, au drame tout intérieur, se déroulent au milieu de ces vagabondages à deux, si chers aux amoureux, qui permettent au poète d'encadrer dans de délicieux paysages suburbains cette idylle parisienne. » Et elle se poursuit au travers

des épisodes de la guerre et du siège, « des alternatives d'espoir et de doute, de confiance et de déception, de popularité et d'impopularité de la dictature Trochu... » Nous y voyons Paris enthousiaste accompagnant à la gare de l'Est les régiments qui partent pour la frontière, le 4 septembre au Palais-Bourbon, Henri Rochefort au balcon de l'Hôtel-de-ville, la proclamation de la République, les sombres jours du siège... Coppée, en ces pages frémissantes, notait ses impressions de Parisien témoin d'une Révolution, ses angoisses patriotiques; il y crayonnait, d'après nature, des réalités burlesques ou terribles, et laissait, en mémorialiste fidèle, des documents directement recueillis sur cette époque tragique de notre histoire.

Ses *Contes en prose*, par où il se manifesta tout de suite narrateur ferme et séduisant, d'une grande clarté de style, d'un esprit délicat et prime-sautier, où il égrena, avec une émotion si vraie et une si légère fantaisie, ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, ont marqué une première étape dans ce genre alerte et de facile lec-

ture qui lui est devenu bientôt familier et qui lui a conquis tant de sympathies parmi la foule. *Vingt contes nouveaux*, *Contes rapides, Longues et Brèves,* ont tour à tour témoigné, auprès du public, de la sensibilité vive et charmante de l'auteur, de sa puissance inventive et de sa verve parisienne exquise.

La première œuvre importante de François Coppée prosateur est *Henriette*, longue nouvelle dont M. Anatole France a dit qu'elle était « conduite avec une élégante simplicité ». Coppée, là, ajoutait-il, a « su nous toucher en nous montrant le bouquet de violettes de la grisette sur la tombe du fils de famille ». C'est, en effet, un petit drame psychologique d'un intérêt poignant, où le problème de l'éducation des fils de la bourgeoisie rigoriste est posé très nettement, où la jalousie d'une mère est analysée dans ses nuances les plus subtiles, où il y a de l'amour et de la douleur, comme dans la vie...

L'ouvrage où François Coppée a mis, cependant, le plus de soi-même, et qui, par ses déve-

loppements aussi bien que par l'imagination dépensée, mérite l'appellation de roman, est *Toute une Jeunesse*. Comme nous l'avons dit, — car la courte préface a soin d'en avertir le lecteur, — ce livre n'est pas une autobiographie. Mais Amédée Violette, dont l'histoire imaginaire nous est racontée, a un « sentiment » de la vie très parent de celui de François Coppée jeune homme. Illustrée de tableaux parisiens et de croquis vivants, de portraits où nous nous plaisons à reconnaître des contemporains de l'auteur, cette histoire modeste et douloureuse d'un poète, par son cadre et par l'analyse, nous rappelle, avec les spectacles dont nous savons que Coppée fut témoin dans son enfance et dans sa jeunesse, les milieux qu'il traversa, les sensations et les sentiments qu'il dut éprouver, dont il nous fit confidence en ses vers. Amédée Violette, qui aime une jeune fille avec laquelle il a grandi, Maria, — qui est trompé par son meilleur ami, le beau Maurice, un séducteur « professionnel », — et qui, finalement, voit ses rêves d'amour, divines

et éphémères illusions! tomber avec la pluie d'or des feuilles mortes, — Amédée ressemble singulièrement, par des côtés de son âme sensible, frémissante, puis désenchantée, au François Coppée élégiaque de la vingtième et de la trentième année. Pourtant, les accidents qui aiguillent sa vie sont autres que ceux qui ont influé sur la destinée du romancier; et le drame, — est-il besoin de le répéter! — est purement fictif.

Ce livre fait de charme et d'ironie, de grâce et d'émotion, et où l'on retrouve certaines des merveilleuses qualités de Dickens, reste, de tous les ouvrages en prose de Coppée, celui qu'il préfère, car il y fut sincère et vrai plus directement, plus intimement qu'en aucun autre, y notant les battements d'un jeune cœur comme était le sien, ivre des féeries printanières et des juvéniles enthousiasmes, partant à la conquête de l'Amour et à la conquête de la Gloire. *Toute une Jeunesse* est le « coin vert » de son œuvre, coin tout parfumé des fleurs de son imagination, tout illuminé des étoiles de son rêve.

La conclusion en est mélancolique :

« Ah ! comme c'est triste, les vieux souvenirs, en automne, à la chute des feuilles, quand le soleil se couche !

« Mais il s'est couché, il a plongé derrière l'horizon ; et, brusquement, tout s'éteint. Sur le paysage assombri, dans le vaste ciel couleur de perle, se répand le frisson funèbre qui succède à l'adieu du jour. Les vapeurs blanches de la ville sont devenues grises ; la rivière est comme un miroir terni. Tout à l'heure, dans le dernier rayon, les feuilles mortes, en tombant, étaient pareilles à une pluie d'or. Maintenant elles semblent une neige noire.

« Où sont tes espérances et tes illusions d'autrefois, Amédée Violette ? Tu songes, ce soir, à la fuite des rapides années, aux pâquerettes de cimetière qui commencent à fleurir près de tes tempes. Tu as la preuve aujourd'hui qu'il est impossible en ce monde, l'amour absolument partagé. Tu sais que le bonheur, ou ce qu'on appelle ainsi, n'existe que par à peu près, ne dure qu'une minute, et encore combien il est

médiocre, souvent, et comme le lendemain en est amer! Tu n'attends de consolation que de ton art. Accablé par le monotone ennui de vivre, tu ne demandes plus l'oubli qu'à l'ivresse de la poésie et du rêve. Hélas! ta jeunesse est finie, pauvre sentimental!

« Les feuilles tombent! Les feuilles tombent! »

Est-ce, comme l'a dit M. Anatole France, le journalisme qui enseigna au poète de métier qu'est François Coppée cette prose limpide qu'il écrit avec tant d'aisance? On le peut supposer sans peine. Dans un de ses anciens feuilletons de la *Patrie*, n'écrivait-il pas que le journal lui « avait donné l'occasion, — qu'il n'avait guère eue jusque-là, — de s'exercer à la prose, d'assouplir sa plume à cette forme littéraire dont Louis Veuillot a si bien dit :

O prose, mâle outil et bon aux fortes mains!

Et ne fait-il pas affirmer à l'homme de lettres, Louis Dublé, un personnage épisodique des

Vrais Riches, qu' « il n'y a que les pédants qui prétendent que le journalisme gâte le style » ?

En les deux nouvelles qui composent ce dernier volume, l'auteur, de sa sobre et belle langue, et fidèle aux idées de toute sa vie, a courageusement exprimé cette opinion, — courante certes, encore qu'elle semble de nos jours assez paradoxale, — que « l'argent ne fait pas le bonheur », qu'il l'assombrit bien plutôt.

En fermant les *Vrais Riches*, on a déjà l'impression qu'avec le temps l'âme de François Coppée s'est élargie; l'universalité a succédé peu à peu, chez lui, à l'individualité sentimentale première. Est-ce effet de l'âge, de l'expérience? Sa philosophie est, dès cette époque, facile à dégager : il fait une plus grande part qu'autrefois à l'ironie, — c'est dans la *Cure de Misère*, la seconde nouvelle du recueil, qu'on trouve les plus frappants exemples de cette évolution; — et la délicatesse de son cœur, affirmée toujours par ses vers, laisse de côté son « moi » pour embrasser, dans les *Vrais*

Riches, une doctrine humanitaire attendrie et plus mâle.

« Les Vrais Riches », écrivions-nous en 1892, à la suite d'une visite à la Fraizière où Coppée passait l'été, « sont ceux qui, comme vous, n'est-il pas vrai, cher Maître? ont beaucoup aimé, beaucoup travaillé, sont riches de souvenirs, demeurés souriants malgré leurs anciennes souffrances, et, le labeur achevé, s'en viennent demander le repos à la nature, cette mère consolatrice. Satisfaits de leur pure vie, tout entière dévouée au Bien et au Beau, ils sont heureux quand le regard bleu du ciel qu'ils ont exalté ou le sourire des roses qu'ils ont chéries s'arrête sur eux, reconnaissant. »

Mais nous nous trompions, — fort heureusement, d'ailleurs, — en parlant de *repos* avec un tel lyrisme de jeune homme. Il n'y a aucune assimilation à établir entre un poète arrivé au terme de sa production la plus active et un chef de division décoré qui prend sa retraite; le poète, lui, ne prend jamais *sa retraite;* son œuvre n'est jamais « faite », et tant qu'il pense,

tant que ses forces ne le trahissent, il faut qu'il livre le fruit de ses méditations aux autres hommes, vis-à-vis desquels il est intellectuellement et moralement comptable,

C'est ainsi que François Coppée, après avoir écrit les *Vrais Riches* et tant de contes charmants, après avoir fait une œuvre poétique exemplaire et s'être vu acclamer à la représentation triomphale de *Pour la Couronne,* s'est retrouvé sur la brèche et qu'il est devenu journaliste, par circonstance. L'ancien feuilletonniste théâtral de la *Patrie,* qui, souvent, faisait son article en marge de l'actualité dramatique, annonçait le chroniqueur parisien du *Journal.* Coppée a écrit pour la scène, il connaît à merveille notre littérature dramatique ; ses comptes-rendus de pièces furent toujours consciencieux et diserts. Il ne négligeait pas, cependant, quand l'occasion se présentait, d'entretenir son public d'autres choses que des choses du théâtre, — de lui parler d'art, de littérature, d'histoire, de lui confier ses souvenirs, de lui conter une anecdote ou de l'inté-

resser à ses promenades aux environs de Paris. Prêt pour de nouvelles causeries, il lui en coûta peu de s'astreindre, dès la fondation du *Journal* par Fernand Xau, et sur la demande de celui-ci, à écrire une chronique par semaine. C'est ainsi que, pendant cinq années, il nous donna, chaque jeudi, une page de prose sur l'actualité ou inspirée par elle, — page pleine, tour à tour, de couleur, de charme poétique, de nostalgiques piétés, écrite dans un style ferme et pur, d'un esprit très averti, et dont la dominante, avec son instinctive indulgence, était un bon sens bien Français.

C'est en même temps que cette série, réunie en volumes sous ce titre : *Mon franc Parler*, que Coppée donna le dernier en date de ses romans, le premier peut-être quant à la portée philosophique et morale. Le romancier de *Toute une Jeunesse* devait élargir encore sa manière dans le *Coupable*, où la « doctrine humanitaire attendrie et plus mâle », dont nous parlons plus haut, s'affirme cette fois, et mérite d'être hautement signalée.

Coppée, qui sait trop les vices de « notre société, aux trois quarts composée d'hypocrites et de pharisiens », y est socialiste, — socialiste selon l'Évangile. — A travers un récit poignant, où est évoquée la vie pénitentiaire des enfants condamnés pour vagabondage, Coppée laisse éclater sa grande âme juste ; et ceci est un plaidoyer en faveur des misérables... Le vrai « coupable », selon lui, — dans la circonstance, — c'est le père qui abandonne son fils naturel à la misère et au vice. Et les milieux de pauvreté, de débauche et de crime, qu'il nous fait traverser, nous émeuvent par leur vérité saisissante. Mais il y a aussi de tendres âmes, en ce livre, où éclôt, au dénouement, la fleur du repentir dans l'âme paternelle, et où le fils, qui est devenu criminel par nécessité, se reprend à la vie droite lorsqu'une main secourable lui est tendue. Il y a une petite âme de pauvre fille qui côtoya la prostitution, qui est touchante ; et un pittoresque ménage d'artistes, cœurs indulgents et simples à qui vont toutes les sympathies de l'auteur.

Le drame finit par un coup de théâtre, un peu mélo dramatique peut-être, mais où l'on retrouve avec plaisir l'ingéniosité de *faire* du dramaturge. Voici : le père et le fils se trouvent en présence, — le père, avocat-général, chargé de requérir contre son fils, assassin. Et le père, alors, comprend que tout le mal qu'a fait son fils n'est arrivé que par sa faute, il mesure toute l'étendue de sa responsabilité : « Tandis qu'oubliant mon acte d'égoïsme et de lâcheté, » s'écrie-t-il en plein prétoire, « je montais vers les hauteurs sociales, environné de respect et d'honneur, ce pauvre enfant... mon enfant!... perdait sa mère, et roulait à la rue, aux prisons d'enfants, enfin aux bas-fonds de Paris, sans cesse exposé aux pires suggestions de la misère et de la faim. Qui donc a fait de lui un enfant sans famille et sans culture morale? Moi. »

La situation est hardie ; et seul pouvait la faire brutalement accepter, — encore que la conclusion en soit d'une morale inattaquable, — le talent de François Coppée.

Pour nous résumer, nous dirons que l'œuvre

en prose de Coppée, parallèle à son œuvre en vers, comme celle-ci touchante d'abord, bientôt plus émue et moins personnelle, enfin ambitionnant d'être sociale, et le devenant, est tour à tour charmante, réfléchie et d'une beauté forte. Ces deux œuvres s'étayent, se complètent, se fondent. La physionomie même de l'homme s'en dégage, cette figure pure, noble et grave, de poète français, de penseur chrétien.

VII

« La Bonne Souffrance »

VII

« La Bonne Souffrance »

Nous touchons à une date mémorable de la vie morale de François Coppée : cette année 1897, qui marque ce qu'il a appelé son retour vers Dieu. Il est nécessaire, ici, de nous faire entendre, et, pour cela, d'entrer dans quelques détails. Le poète a été élevé dans des sentiments chrétiens, il avait l'esprit naturellement religieux, aucun blasphème ne peut être relevé dans ses écrits, et, maintenant qu'une sorte de miracle s'est opéré en lui, il se demande même s'il a jamais absolument perdu la foi. Car, vers

l'adolescence, traversant la crise où tant de jeunes gens se découragent, où la honte de certains aveux les font renoncer aux habitudes de piété, Coppée abandonna, comme beaucoup, les pratiques de la religion catholique, et, jeté dans la vie, vécut à peu près en indifférent.

Cependant il était troublé par le mystère, et la mort sans prêtre lui apparut toujours épouvantable. Dans ses articles hebdomadaires du *Journal,* il inclinait, depuis quelque temps, vers les graves pensées, déplorait la foi morte dans tant d'âmes, et qu'on eût ravi au peuple le seul idéal capable d'élever son niveau moral et de lui faire accepter, avec simplicité de cœur et résignation, les monstrueuses inégalités apparentes dont il est victime en ce monde : l'idéal chrétien; quand une maladie cruelle, dont il ressentit les atteintes à deux reprises successives, le cloua sur un lit de douleur, et le mettant brusquement en face de la mort, frappant son esprit qui n'a jamais envisagé qu'avec horreur l'éventualité du néant, lui inspira, avec la crainte du jugement divin, le désir

irrésistible de retrouver, dans une vie plus haute, les âmes de ceux qu'il avait aimés.

C'est à Pau que Coppée tomba si gravement malade, la première fois ; il ne fut sauvé que grâce à la science et au dévouement de M. le docteur Duchastelet, le jeune et distingué chirurgien. En juin 1897, il subit une rechute terrible, et resta alité pendant soixante-quinze jours. Dans l'intervalle, il avait fait venir un prêtre de ses amis, M. l'abbé Bouquet, alors aumônier du Lycée Saint-Louis, aujourd'hui Mgr Bouquet, évêque de Mende, prélat d'une rare distinction d'esprit, qui est demeuré son directeur de conscience. Il s'était confessé, et il se sentait l'âme toute rassérénée.

Nous le revoyons encore, par le souvenir, au temps de sa convalescence, en ces jours d'été où nous étions admis à son chevet. Comme les paroles de joie intérieure, que lui inspirait sa réconciliation avec Dieu, s'exhalaient de ses lèvres reconnaissantes ! Comme il nous vantait, en ces heures apaisées, le trésor intime, la jeune source de vie morale, — sa

nouvelle raison d'être, — et la grâce que le ciel lui avait faite! S'il n'aspirait pas à la mort, du moins il ne la redoutait plus; et la seule cause qui faisait qu'il tînt encore à ce monde était la peur de réduire au désespoir des êtres chers.

Ce sont les étapes de ce qu'il a appelé sa « conversion », — où nous n'avons vu, nous, qu'une confirmation de toute sa pensée écrite et de toute sa vie d'honneur et de bonté, — qu'il a racontées dans les articles de journal qui ont suivi, — car, bien que fiévreux et couché, il n'avait pas abandonné sa collaboration au *Journal*, — et ces pages écrites au crayon, le coude sur l'oreiller, dans la fièvre, ont été réunies en volume sous ce titre, sublime en sa simplicité : *La Bonne Souffrance*.

En lisant la préface de ce livre, où François Coppée fait ouvertement sa profession de foi, on estime qu'il fut naturel que le poète cherchât un refuge dans l'idée religieuse, et qu'il demandât des consolations au catholicisme seul. Chrétien, il l'était, son œuvre est là pour en témoigner; le poète des *Humbles* a pratiqué

l'amour du prochain, et il a été charitable. Nous savons qu'il a dépensé non seulement l'or de sa pensée pour notre joie intellectuelle, mais aussi l'or de sa bourse à soulager les misères d'autrui. C'était donc se mettre en complet accord avec sa conduite habituelle, que d'accomplir cet acte solennel : l'aveu suivi du pardon, et scellé par la communion... Et c'est, en outre, un besoin sentimental impérieux qui fait que Coppée a demandé à la religion de son berceau, et non à une formule philosophique vague et décevante, la paix de son cœur. C'est — on s'en convainc en lisant *Souvenir filial* — à la voix du passé qu'a répondu sa prière. Il nous avait dit les vertus de son père, la beauté morale de cette mère admirable, sa bonne fée, dont la vigilance brilla sur son enfance comme une étoile. C'est pour la retrouver, dans le sein de Dieu, qu'il s'est agenouillé de nouveau sur la marche de pierre, devant l'autel catholique.

« Jamais je n'ai si souvent évoqué la mémoire de ma mère que pendant cette maladie

et cette longue convalescence qui m'ont inspiré de si graves méditations. C'est en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. C'est dans l'espérance de revoir ma mère que je veux croire à la vie éternelle. Oh! comme je pensais à ma mère, le jour où, pour mériter cette récompense de la retrouver au ciel, je me suis promis que le temps qui me reste à vivre serait rempli par des rêves plus purs et par des actions meilleures!

« Jésus, qui a fait triompher sa mère, auprès de lui, dans son divin royaume, bénira la prière d'un fils et d'un chrétien. »

Et cette religion, qui satisfaisait son cœur, le mettait d'accord avec son œuvre tout imprégnée d'esprit chrétien, était la seule que Coppée dût aimer et exalter : « Quand, par hasard, j'entrais dans une église, le respect m'attendait sur le seuil et m'accompagnait devant l'autel. Toujours les cérémonies du culte m'émurent par leur vénérable caractère d'antiquité, leur

pompe harmonieuse, leur solennelle et pénétrante poésie... »

Elle parla toujours, en effet, à son imagination ; c'est la vraie religion du Poète, c'est la seule religion du Français : celle de nos pères, celle de Jeanne d'Arc, « qui porta avec tant de vaillance et planta si haut sa bannière libératrice ». Coppée était appelé à revenir au catholicisme, qu'il suivît la route de sa pensée ou qu'il prît la voie de son cœur ; et s'il n'eût été nécessaire, pour le ramener au seuil de l'église, que d'un instinct, celui de sa race y aurait suffi. La sienne, — la nôtre, la race française, — est profondément catholique :

Le Français tient à son clocher !

a écrit naguère Coppée. Le Français ne reconnaîtra jamais qu'une église, celle où l'on s'humilie avec les humbles, où la plus parfaite fraternité règne en Jésus-Christ, où la charité est enseignée par l'exemple d'un saint Vincent de Paul, où enfin l'on apprend à aimer et à

servir sa patrie, comme le fit la Pucelle, avec un désintéressement héroïque.

Ce livre est beau et réconfortant, pour les âmes dégoutées du grossier matérialisme qui envahit et empoisonne la société d'aujourd'hui; et il fait grand honneur au courageux écrivain qui le signa. Coppée s'y manifeste un apôtre. Sa comparaison du fleuve, qui, à sa source, était si pur, puis qui reçut tant de souillures dans son cours, pour aller enfin se perdre et se purifier dans le sel de l'Océan immense, est une des images les plus nobles et les plus saisissantes de la littérature française. « Comme le fleuve roule et cache, dans les fanges de son lit, des immondices et des cadavres, l'âme — même chez les moins coupables — et pleine de honteux secrets... Pauvre âme, flétrie par l'existence et profondément troublée au seuil du grand mystère, tu oses rêver, toi aussi, d'innocence immortelle! C'est pourquoi tu songes aujourd'hui à tous ces vieux clochers d'églises et de cathédrales que le fleuve a réfléchis dans ses ondes et que tu as si souvent rencontrés sur

ta route, sans obéir à leur geste solennel. C'est pourquoi tu réponds enfin au signal de ces antiques flèches de pierres, qui te montrent le ciel avec confiance et t'ordonnent la prière et la foi. »

Cette « conversion » a fait plus tendre encore, s'il était possible, le cœur du poète, et elle a rendu plus large l'horizon de sa pensée. Nous venons de voir, par la *Bonne Souffrance,* qu'elle en a modifié l'expression même. Elle a été la cause d'une œuvre particulière, dont le ton tour à tour simple, grave et d'une grande poésie religieuse, rappelle celui des Pascal et des Châteaubriand; — œuvre écrite dans une langue ferme et colorée, au nombre harmonieux comme la musique de l'orgue, et d'où s'exhale comme un parfum mêlé d'encens et de fleurs! Oui, l'âme du poète s'est agrandie; sa voix retentissait, plus haute, au fur et à mesure qu'il s'élevait vers la croyance. L'un des plus beaux chapitres de la *Bonne Souffrance* est celui qui a pour titre : *Au-dessus du nuage;* il s'achève par cette exhortation :

« Plus haut, mon âme! Toujours plus haut! Au-dessus de tout ce que nous voyons du ciel! Quel souvenir ai-je évoqué tout à l'heure? Sur la montagne, je ne montais que vers le soleil. Aujourd'hui je m'élève vers une clarté incomparablement plus éblouissante; car, selon la belle parole de Michel-Ange, le soleil n'est que l'ombre de Dieu. »

Et la prose — même la plus éclatante — n'est que l'ombre de la divine poésie. Les pensées religieuses, qui, maintenant, projetaient leurs rayons à travers l'esprit de Coppée, le poète devait en recueillir la lumière diffuse, la fixer dans sa forme d'expression la plus familière, c'est-à-dire en vers, dans des poèmes tout vibrants de sincérité, tout ensoleillés d'espoir : *Dans la Prière et dans la Lutte,* c'est le titre du plus récent en date de ses livres de vers. Comme l'a écrit M. Léon Daudet, ici « il joint l'évidence à la ferveur. D'où une joie de renouvellement qui éclate à chaque page de cette œuvre

lyrique... Mais il s'agit là d'un lyrisme aisé, presque familier, rythmé par les battements du cœur, non des vagues emportements où se complut naguère le Parnasse ».

Lisez les vers qui terminent cette pièce émouvante et sacrée, l'*Étable*; ils renferment toute l'essence de cette poésie, et sont la meilleure conclusion à ce chapitre :

« Rêves, chimères, dit un sceptique en riant,
Légende fabuleuse et conte d'Orient.
J'ai nié comme lui... Pardon, Dieu véritable!...
Mon âme était alors l'infecte et sombre étable
Ouverte à tes parents, les pauvres voyageurs.
Car, hélas! chez le moins coupable des pécheurs,
Ne fût-ce qu'en désir, ne fût-ce qu'en pensée,
Que de honte secrète et de fange amassée!
En mon âme logeait un vice coutumier,
Tel qu'un vil animal vautré sur son fumier;
Et, dans l'ombre malsaine et d'un miasme imprégnée,
Le remords me guettait, monstrueuse araignée!
Mais Jésus qu'à présent je prie, agenouillé,
N'a pas reçu le jour dans un lieu moins souillé.
Si le moindre frisson de repentir pénètre
Dans un cœur saturé de mal, Dieu peut y naître.
J'ai connu cet espoir et cette vérité,

Un jour béni, quand la douleur m'a visité.
J'ai prié, demandant pardon de mon offense;
Humblement, j'ai rouvert au Dieu de mon enfance
Mon âme, cet asile impur et ténébreux.
Il y daigna descendre, et, maître généreux,
Qui même à l'ouvrier tardif donne un salaire,
Il y règne, aujourd'hui, la parfume et l'éclaire.
Prières! Sacrements! O bienfaits inouïs!
Comme l'étable, aux yeux des bergers éblouis,
Brilla d'une clarté merveilleuse et subite,
Mon âme resplendit, depuis que Dieu l'habite.
Sur la nuit bleue où vibre un hymne de Noël,
S'ouvre le toit obscur qui me cachait le ciel,
Et le hideux remords, l'araignée en sa toile,
Rayonne tout à coup et devient une étoile!

VIII

L'Homme

VIII

L'Homme

Nous avons passé en revue les divers écrits de François Coppée; nous voudrions essayer de montrer l'homme. Comme nous le disions dans la notice biographique qui se trouve en tête de ce petit livre, Coppée eut une jeunesse très dure et très douloureuse. Modeste employé au ministère de la Guerre, il ne s'affranchit de l'esclavage du bureau que par un travail personnel opiniâtre. Ses deux premiers recueils de vers n'avaient été remarqués que par les lettrés, ils étaient restés ignorés du grand

public. Ce fut le *Passant* qui rendit, soudain, le nom de François Coppée célèbre; cette pièce avait été écrite sur la demande d'Agar, pour son bénéfice; on en sait le triomphe. Souvenir toujours cher au cœur de Coppée, qui s'écriait, hier encore, s'adressant à Mme Sarah-Bernhardt :

« Mignonne, c'est l'Avril. — Que c'est loin le décor
Tout bleu de lune, Agar avec sa voix profonde,
Le Passant florentin à chevelure blonde,
Et mes vers d'écolier dits par tes lèvres d'or!... »

Et voici le poète, précoce bénificiaire de la gloire, qui en goûte la complète ivresse; il est accueilli et fêté dans le monde, et sa situation s'en trouve brusquement changée. L'Académie, bientôt, lui ouvre toutes grandes ses portes, sur la présentation de Camille Doucet, qui se montra toujours, en cette circonstance plus particulièrement, d'une sollicitude paternelle à l'égard de François Coppée. Celui-ci remplaçait, sous la Coupole, un autre poète, et très noble, M. de Laprade.

Mais Coppée n'était pas homme à se laisser

étourdir par l'encens des vaines louanges ou des officielles sanctions. Il n'apprécia jamais le pédantisme; les théories doctrinaires des cuistres lui font horreur; et il ne fut point dupe, non plus, de la coquetterie fardée des bas-bleus.

Le poète aime, avant tout, l'intérieur; il resta toujours fidèle au culte de son foyer : il avait là, chez lui, sa vieille mère et sa sœur, Mlle Annette Coppée, et c'est dans ce milieu familial, loin des bruits de Paris, qu'il a vécu ses heures les plus douces et les plus fécondes.

M. Anatole France a parlé de la mère du poète en ces termes délicats et touchants : « On sait que Mme Coppée a vu les premières lueurs de la célébrité de son fils. Les amis du bon temps se rappellent, dans ce logis modeste et fleuri de la rue Rousselet, au lendemain du *Passant*, la joie dont s'illuminait le visage souffrant de cette femme de cœur. Ils revoient dans leur mémoire émue la mère du poète, d'un type fin comme lui, mince et pâle, courbée au coin du feu, retenue dans son grand fauteuil par la lente maladie de nerfs qui la faisait paraître de jour

en jour plus petite, sans effacer ni le sourire de ses yeux, ni la grâce adorable de son visage dévasté. La langue à demi liée par le mal mystérieux, elle semblait murmurer : « Je puis mourir. » Elle mourut, laissant à sa place une autre elle-même. »

Lui, aussi, est d'une santé médiocre qui l'a sans cesse obligé à une infinité de ménagements. Encore aujourd'hui, bien que le spectacle de la rue soit pour lui un plaisir, bien qu'il en aime le mouvement et l'imprévu pittoresque, il reste volontiers enfermé dans son cabinet de travail de la rue Oudinot. Son logis est confortable et plaisant. Par ses fenêtres qui s'ouvrent sur des jardins, la vue des arbres ensoleillés, du ciel très large, lui rend agréables les heures passées à la maison. Il se plaît au milieu des tableaux, des livres, dont les reliures élégantes aux fleurons dorés se pressent sur les rayons. Dans le cabinet du Maître, jetons un rapide coup d'œil : des peaux de bête par terre; face à la cheminée, un sopha d'Orient; sur la table-bureau, des papiers épars, des plumes d'oie, — Coppée ne se

sert que de plumes d'oie pour écrire, c'est ce qui donne à son écriture ce caractère archaïque, si spécial ; ses manuscrits aux lignes également espacées, couvertes de ratures, offrent l'aspect d'un plan de bataille, où les régiments de mots se groupent, prêts pour l'action ; — sur la table aussi un buste du Premier Consul en biscuit de Sèvres, une tête de Christ en bronze... L'été, la baie vitrée est ouverte, et on respire le parfum des fleurs, en même temps qu'on entend le chant des oiseaux. L'hiver, un feu clair anime la cheminée ; des amis sont là, la fumée légère et bleue du tabac flotte dans l'atmosphère. Et la conversation est délicieuse, remplie de ces anecdotes où le Maître excelle ; vêtu de son veston de flanelle rouge, un foulard lâche au cou, tel que l'a dessiné Renouard, il fume, en causant, de nombreuses cigarettes qu'il roule de ses doigts nerveux ; au petit doigt de la main gauche étincellent un diamant et une turquoise...

Coppée demeure rue Oudinot depuis fort longtemps. Il a occupé, dans la maison qu'il

habite, des appartements successifs. Il aime la rive gauche, où fut son berceau, où il dormira son dernier sommeil, — à Montparnasse, dans la tombe de sa famille; — il aime ce quartier de couvents aux cloches mélancoliques, dont le pieux appel se mêle, dans les crépuscules de printemps, aux sonneries de clairon de la caserne Babylone, toute voisine. C'est, ici, la limite du faubourg praticien et du faubourg populaire, — sorte de symbole de la dualité d'âme du poète. Non loin, le dôme d'or des Invalides, sous lequel repose l'Empereur, — un nom qui revient souvent aux lèvres admiratives de Coppée.

Tout, dans le rez-de-chaussée du Maître, décèle le goût; tout est simple, cependant. Une horloge ancienne décore la salle à manger, où se trouve aussi le beau portrait de François Coppée par Fournier (celui d'après lequel M. Léon Canivet a exécuté l'intéressante lithographie qui illustre si heureusement notre livre); la chambre à coucher du poète est sévère, avec son lit à colonnes à la tête sur-

montée d'un crucifix, et ses casiers de livres : — Coppée lit beaucoup, il lit levé et couché ; — puis c'est le salon d'une sobre élégance... enfin, une dernière pièce, encombrée aussi de volumes, avec, aux murs, des tableaux, — portraits du Maître, études de son viel ami Raphaël Collin, — et, un peu partout, des bustes — bronze ou marbre — de François Coppée à différents âges...

Qu'ils étaient délicieux, naguère, ces matins de dimanche, où l'auteur de *Severo Torelli* recevait ses amis avec sa cordialité habituelle ! C'est vers 1888 que je fus admis dans la maison pour la première fois, — petit provincial tremblant qu'intimidait l'approche du poète illustre... Je m'essayais à la poésie, et j'avais envoyé des vers à François Coppée, qui, très justement, m'avait conseillé, par lettre, d'attendre avant de publier. J'allai le remercier de ses encouragements trop indulgents et de ses sages avis ; entouré de confrères, il me reçut avec douceur et bonté. Presque chaque dimanche, par la suite, je vins le voir ; je lui com-

muniquais mes essais, il faisait ses observations, m'obligeait à raturer, m'indiquait d'utiles lectures. Qu'on me pardonne de hasarder mon humble personnalité dans ce récit; je voulais dire combien le Maître fut paternel et bon; je ne pouvais mieux faire partager mon sentiment qu'en rapportant des impressions personnelles. D'ailleurs, la trace de l'intérêt que Coppée me porta subsiste; c'est lui qui a présenté au public, par une préface en vers exquise d'émotion et de charme, mon premier volume *Au temps des lilas,* et je lui en serai reconnaissant toujours. Voici quelques strophes de cette jolie pièce :

Près de ma treille aux tons de cuivre
Dont se dore le chasselas,
Poète, j'ai lu votre livre
D'où sort un parfum de lilas.

C'est du printemps à chaque ligne,
Et, de mon cœur sec et fripé
Comme les feuilles de ma vigne,
Un gros soupir s'est échappé.

Car j'entends le bruit monotone
Des Parques tournant leurs fuseaux,
Quand vous offrez à mon automne
Votre Avril plein de chants d'oiseaux :

Car, sans espoir qu'elle renaisse,
Je respire en vos lilas frais
Mon exquise et pauvre jeunesse,
Et je suis navré de regrets.

Vieillir ! Grand chagrin des poètes !
Je fus, ma parole d'honneur,
Absolument tel que vous êtes,
Aimeur, rimeur, rêveur, flâneur.

L'attraction nous est commune,
Qui vous mène et qui me menait
Sur les quais, par les nuits de lune,
Murmurant les vers d'un sonnet.

La forêt et ses rouges-gorges
Sont trop loin, l'hiver. J'allais voir
Le couchant allumer ses forges
Au bout d'un faubourg sale et noir

Et, comme vous, j'ai fait des lieues,
Captif, pour mon pain, dans Paris,
A travers les mornes banlieues
Et sous leurs arbres rabougris.

Oui, livre charmant, tu l'exhumes,
Le souvenir des anciens jours.
Oui, Georges Druilhet, nous eûmes
Même printemps, mêmes amours...

Dirai-je tous les hommes célèbres — ou simplement connus — que j'ai rencontrés rue Oudinot, en visite ou à la table de François Coppée? Autant vaudrait citer tout le Paris de l'intelligence. Je n'ai pas eu le bonheur, pourtant, étant trop jeune, d'y voir Barbey d'Aurevilly, qui fut un des familiers de la maison, et dont Coppée conduisit, naguère, le deuil à l'église Saint-François-Xavier... Là, du moins, j'ai vu l'éminent savant Jules Soury, l'auteur du *Système nerveux central;* j'ai vu autrefois Rodenbach aux yeux pâles comme les canaux de Bruges-la-Morte; plus récemment Maurice Barrès, M. Edmond Archdeacon; là, j'ai noué de précieuses amitiés, et parmi les poètes je citerai celui qui, après Coppée, est le plus près de mon cœur, mon aîné, mon cher et fraternel ami Frédéric Plessis, le pur poète de la *Lampe*

d'Argile et de *Vesper;* je citerai aussi Eugène le Mouël, Auguste Dorchain, Charles Guérin, Claude Couturier, Gaston de Raimes, et parmi les plus jeunes, Léonce Depont, dont le dernier volume, *Pèlerinages,* si émouvant et parfait de forme, est dédié à François Coppée, Henri Barbusse, Pierre Halary, Louis Sauty, — de vrais fidèles!

Coppée aime, au-dessus de tout, la poésie. Dans un de ses charmants articles du *Journal,* où il parlait de Théodore de Banville et des conversations qu'il avait eues avec le grand lyrique, il dit, s'adressant à la mémoire de son maître :

« Dans nos fantasques causeries, nous revenions toujours, en définitive, à ce qui nous tenait le plus au cœur, à notre amour naïf et désintéressé de la poésie et de l'art... »

Coppée, en poésie, — est-il besoin de le dire? — est resté un traditionnel. Il le répétait voici quelques années, avec son humour habituel, à notre confrère M. Jules Huret, qui se

livrait à une « enquête sur l'évolution littéraire ». Il n'ignore pas ce que pensent de lui les symbolistes-décadents : « Ils me considèrent comme un vieux pompier, disait-il, et ne s'empêchent pas de le dire dans leurs petites revues, que ma sœur lit, car moi je n'ai pas toujours le temps... Qu'est-ce qu'on demande à un poète? Qu'il se montre lui, nous dévoile son âme, qu'il nous fasse participer à ses visions personnelles de la vie et de la beauté, qu'il nous fasse frémir de ses frissons... Où est celui d'entre eux qui nous procure cette impression neuve que nous avons un peu le droit d'exiger qu'il nous donne?... Quant à leur technique du vers, ce n'est pas la peine d'y revenir. Mais on peut répéter tout de même, c'est si vrai! que l'alexandrin permet de tout faire, de tout dire. Ils vous parlent de rythmes nouveaux... Hugo aussi s'est amusé à en trouver... Parbleu! quand on écrit *Sarah la Baigneuse,* on n'emploie pas le vers de la *Tristesse d'Olympio*...

« Hugo, qu'ils estiment un poète *regrettable*, c'est à mourir de rire, ma parole! Hugo, qui

est l'honneur de la poésie tout entière, aussi grand qu'Homère et que Virgile, — plus grand que Virgile! car il est plus varié, — Hugo qui restera comme la gloire du XIXe siècle, et de la France!... »

Et comme M. Huret lui demandait quels étaient, selon lui, ceux qui continuent la tradition poétique, Coppée répondait :

« Leconte de Lisle vous a nommé Haraucourt, et il a raison, Haraucourt fait de très jolis vers. Et puis, il y en a d'autres, sapristi! Et Richepin, et Bouchor! Et Bourget, car, lui aussi, a fait dans le temps des vers très distingués, et Gabriel Vicaire, et Fabié... Il y en a d'autres encore, parmi les jeunes, tenez, il n'y a qu'à chercher... Ajalbert, par exemple. Connaissez-vous ses *Paysages?* C'est très bien, cela!... »

Heureux de découvrir un talent nouveau, en effet, Coppée n'a jamais marchandé aux débu-

tants de lettres l'éloge mérité. Lui, vétéran, il a salué les premières armes du conscrit Georges d'Esparbès; et on sait le grand succès qui a accueilli, à son apparition, la *Légende de l'Aigle*. Les lecteurs du *Journal* se souviennent aussi de l'article que François Coppée consacra au livre de notre regretté Albert Samain : *Au Jardin de l'Infante*.

« Je le considère, dès à présent », disait-il d'Albert Samain, « comme passé maître. Par sa façon de sentir la vie qui est d'une qualité fine et rare, par sa forme flottante mais que domine un très sûr instinct de l'harmonie, il est bien lui-même et, presque toujours, vraiment original... Il est précieux et nuancé, mais sincère. Et puis, c'est un caressant, c'est un tendre ; et cela devient tour à fait exceptionnel... » Et puisque nous avons prononcé ce nom, disons que celui qui le portait fut très cher à François Coppée. Nous nous sommes trouvés réunis souvent, Albert Samain et moi, chez le Maître, notamment en des heures tristes, au chevet de Coppée souffrant... Cette parfaite

distinction, cette fierté hautaine, je dirai cette noblesse, qui caractérisent la physionomie impérissable du poète, mort trop tôt pour les lettres, n'excluaient pas, chez lui, bien au contraire le don de sympathie. Nul ne l'approchait sans l'aimer; et j'ai vu des larmes dans les yeux du Maître, lorsque nous avons parlé de lui, en nous revoyant, après l'irréparable événement... Pour moi, qui admire l'œuvre d'Albert Samain, j'avais certes de l'amitié pour l'homme, mais ce que j'estimais surtout en lui — il m'avait donné l'occasion de le juger — c'est un caractère. Je suis heureux d'adresser un souvenir très particulièrement ému à sa mémoire...

C'est comme défenseur de son art, que Coppée s'éleva récemment, à l'Académie française, contre le projet absurde de réforme orthographique, révolte contre le bon sens, mutinerie d'ignorants et de cuistres, qui, en voulant supprimer la règle des participes, menaçaient du même coup — s'en doutent-ils? — toute la poésie française, dont ils rendaient les chefs-d'œuvres inintelligibles. Que seraient de-

venus les vers de Corneille et de Racine, si ce programme de brouillons avait reçu la sanction de la Compagnie? Il ne serait plus resté aux fidèles du théâtre classique, que la consolation de relire ces œuvres, au coin de leur feu, dans l'ancienne forme typographique.

Assister au spectacle dans son fauteuil, c'est ce que fait François Coppée! Il a beaucoup aimé le théâtre, — et son vieil Odéon en particulier, ses artistes : « Albert Lambert, c'est l'Odéon personnifié. Si je ne voyais plus, un de ces quatre matins, son nom sur l'affiche, je serais aussi troublé que si l'on supprimait, derrière le monument, la station de l'omnibus des Batignolles... » Il allait même aux *mélos,* et il avoue quelque part ce qu'il appelle sa « turpitude » : il était là-dessus de l'avis de Musset :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré!

Est-ce parce qu'il fit jouer lui-même des pièces? Il est, aujourd'hui, blasé sur ce genre d'illusions. En outre, ne sachant pas la musique

et n'étant qu'un fort médiocre dilettante, depuis longtemps il n'est pas capable de supporter deux heures d'opéra. Et puis, — il l'a écrit, — il ne peut plus se plaire dans une salle de spectacle. Naguère encore, il fréquentait le café-concert. Là, on peut tuer sa soirée, prétendait-il, fumant et causant avec son voisin, sans penser à ce qui se passe sur la scène : on se laisse seulement bercer par une vague musique. C'est ainsi que les habitués de la Gaieté-Montparnasse ont pu, maintes fois, se pousser du coude et se montrer le poète assis à l'avant-scène, fumant sa cigarette, distrait et souriant, parmi les rires jaillis en fusées de tout ce petit monde, que mettaient en belle humeur la mimique et les calembours d'un pître...

La chanson, — l'ancienne, la bonne, — ne lui déplaît pas. Il trouve à Pierre Dupont un certain génie, et il pense que Béranger dont la la philosophie ne fut pas vulgaire, mais indulgente et résignée, fut un brave homme, un bon poète et un bon Français. Le talent si personnel et si âpre d'Aristide Bruant lui est sympathi-

que. Au poète de *Dans la Rue* il reconnaît un sens très réaliste de la notation, une philosophie amère mais vraie, un amour du peuple qui ne peut que plaire à celui qui a écrit les *Humbles* et la *Grève des Forgerons*... Et puis, comme Béranger, Bruant est un patriote, et cela suffit.

Car Coppée est « cocardier »; on l'a plaisanté d'avoir écrit, un jour, qu'il avait « un bonnet à poil dans le cœur ». La vérité est qu'il regrette la vieille France, son ancienne grandeur et ses gloires passées, — aussi bien les lys que les abeilles. Il aime reposer ses regards sur une lithographie de Raffet; il se sent ému dans la galerie des batailles, à Versailles... C'est par amour pour la France, par devoir patriotique, qu'il s'est jeté dans la mêlée; ce n'est ni par ambition personnelle, ni par goût. Il a le mépris profond des professionnels de la politique. A cet égard, son scepticisme est demeuré le même que naguère; il pense que lorsqu'un homme se lance dans le bouillon parlementaire, c'est qu'il a raté un autre métier. C'est toujours le

mot de Gavarni : « T'es propre à rien, fais-toi artiste ! »

Le monde est mal arrangé, sans doute, et la fameuse égalité, inscrite dans les Droits de l'homme, est une cruelle imposture. Mais nos politiciens, atteints de fringale chronique devant l'assiette au beurre, pensent bien au peuple !...

Le vrai peuple, — pas celui des grèves et des meetings, — le poète l'a fréquenté en ses années de lutte, et il le coudoie chaque jour encore sur son cher boulevard Montparnasse ; il l'aime pour ses vertus ignorées, son désintéressement, sa spontanéité à l'enthousiasme et à l'attendrissement, qualités dont il a fait de si touchantes peintures dans son œuvre. Coppée ne flattera jamais la foule dans ses mauvais instincts ; il se contente d'être indulgent pour les faiblesses du petit monde ; il ne trouve pas excessive la franchise un peu brutale, mais sans cynisme, de cette classe au cœur tout impulsif. Et puis, ce problème de l'éducation ! — « Quand on a eu papa et maman, qui vous ont aimé et vous ont montré le devoir, il est bien facile de juger sé-

vèrement les autres! » C'est une de ses réflexions familières.

En morale, Coppée a adopté la pure règle chrétienne; mais, avant d'être redevenu un catholique pratiquant, et le paroissien assidu de Saint-François-Xavier, il vivait selon l'honneur. S'il est resté célibataire, c'est, comme beaucoup, qu'un obstacle fort respectable, peut-être une raison douloureuse, l'a obligé « de lutter contre l'instinct, si impérieux pourtant, de se choisir une compagne, de se survivre dans une descendance... »

François Coppée, qui aime tant Paris, et qui, en somme, est un sédentaire, a voyagé. Il a vu bien des villes d'Europe, mais toujours il est revenu à Paris avec plaisir. Londres lui a laissé l'impression d'une formidable ruche à l'activité prodigieuse... « En Angleterre, une fois le détroit passé, me disait-il, on se croit transporté dans un autre monde... Et lorsqu'on rentre à Paris, — ce calme! — C'est comme une ville de province. »

Il a vu la Hongrie, et il y a été fêté; il a lu

ses vers en Belgique, où il est particulièrement aimé, et où M. Dugniolle, un lettré bruxellois, lui a voué un véritable culte ; il les a lus aussi en Hollande, devant un public d'élite. L'Espagne l'a vivement passionné ; ce caractère de grandeur traditionnelle, ces usages, ces mœurs de la Péninsule, l'âpreté de la nature, la couleur et la lumière, la beauté forte ou éclatante des villes : Cordoue, Séville ou Grenade, l'Alhambra, le Généralife, — tout cela était fait pour émouvoir sa sensibilité d'artiste et sa mentalité latine ; il a peu goûté, par contre, les combats de taureaux qui enthousiasmaient tant Théophile Gautier et lui inspirèrent quelques-unes de ses pages les plus pittoresques.

Coppée s'exila plusieurs hivers dans le Midi, et il séjourna à Alger, sur l'ordre de la Faculté. Il fut souvent transporté d'admiration devant le prestige ensoleillé et fleuri des côtes méditerranéennes. Il a vu Naples et le rouge Vésuve. Le silence de Venise aux palais de marbre l'impressionna mélancoliquement... En France, des Pyrénées à la Bretagne, il a parcouru des

provinces. Il s'est plu à Toulouse-la-Rose ; il a admiré avec une sensation qui tient du vertige la forteresse aérienne de Roc-Amadour, aux sept chapelles contiguës, et la mer lui a parlé, comme à tous les vrais poètes, par sa voix d'enchantement et de mystère. Il aima les vieilles villes bretonnes, les croix de pierre des chemins, les clochers à jour du pays armoricain, et il est certaines de ses impressions celtiques qui pourraient être illustrées par le pinceau inspiré de Dagnan-Bouveret.

Il y a quelques années, François Coppée, qui faisait volontiers des séjours prolongés, l'été, aux environs de Paris, — à Mortefontaine ou à Auvers-sur-Oise, — se fixa à Mandres, près de Brunoy, en Seine-et-Oise, et il y acheta un logis champêtre : la Fraizière, dont il a souvent, depuis, entretenu ses lecteurs du *Journal*. Supposons-nous en juin :

Le long de la ligne de Lyon, passé Villeneuve-Saint-Georges, le paysage se déroule, charmant dans sa variété. Vers Montgeron, c'est déjà la campagne, non plus celle des banlieues, avec

ses maigres sites, aux arbres souffreteux, et ses guinguettes grouillantes, les jours de fête, de foules endimanchées ; mais la vraie nature, une vallée aux versants boisés, aux hameaux riants, parmi les verdures, aux villas fleuries dont la façade, parfois, à travers une éclaircie de feuillage, se découvre aux regards attentifs du voyageur.

A Brunoy, où l'on quitte le chemin de fer, c'est par une rue bordée d'élégantes habitations ouvertes quelques mois de l'année seulement, qu'on gagne les champs. Mandres est à une lieue environ, avec ses maisons blanches, étagées en amphithéâtre, dominant la magnifique vallée de l'Yerres, bleue sous la lumière éclatante du jour... La rivière, en bas, à droite, resplendit par places, pareille à un ruban argenté ; à gauche, des tas de blés mûrs tachent de points roux la plaine rose et blonde, une plaine de Brie à la Millet, au delà de laquelle se dessine, sur le ciel bleu, un petit bois d'un vert sombre, — ancienne propriété du ministre Rouher. Et, partout, sur les bords de la route,

des champs de roses jettent leur note ardente et féerique sur le radieux paysage.

François Coppée avait élu domicile dans cette jolie région. De 1892 à 1897, je l'y fus voir plusieurs fois. Vêtu d'un veston de flanelle blanche, je me le rappelle, me faisant faire le « tour du propriétaire ». Les deux chiennes qu'il possédait alors, — Coppée aime beaucoup les animaux, — Flora et Truffe, l'une, élégante, de la race des lévriers d'Écosse aux longs poils, l'autre, « bull » à l'air bon enfant, nous fêtaient de leurs bonds joyeux et de leurs expansives caresses.

Tout en causant, le poète me montrait son domaine, le potager ressemblant à un coin familial, avec ses beaux arbres fruitiers, ses plates-bandes rectilignes bordées de buis, plantées de légumes, fleuries de mauves et d'œillets; le bosquet aux venelles fraîches, où riait un faune et au fond duquel s'élève un labyrinthe rappelant en raccourci celui du Jardin des Plantes. De cette butte, la vue est, je m'en souviens, très étendue dans la direction de l'Est, où se

distingue parfaitement, dominant la plaine, le clocher de Brie-Comte-Robert. Je me serais cru transporté à soixante lieues de Paris.

Les chats de Coppée dormaient au soleil, sur la pelouse verdoyante. Toujours, le poète aima ces animaux ; aujourd'hui encore, il en possède de superbes, et il a pour « Grand-père », le favori, une faiblesse de père ou d'amoureux. Je me rappelle aussi les instants où, assis devant la maison, j'écoutais les propos du Maître, qui, tour à tour grave et enjoué, me charmait par sa conversation à la fois abondante et familière. Il roulait de temps en temps une cigarette, selon sa vieille habitude ; et, après une impression ressentie au cours d'un voyage ou à la lecture d'un livre, et dont il me faisait part, il se plaisait à me conter avec son esprit charmant une anecdote curieuse ou amusante.

J'ai, devant moi, en écrivant ces lignes, une photographie prise là-bas, à la Fraizière, en ces années délicieuses. Mlle Coppée est assise auprès de son frère sur un banc. Une chèvre blanche les regarde. Le jardinier, sa femme, complètent

cette scène intime, si souriante, à la Jean-Jacques.

C'est durant ces séjours à la Fraizière, qu'un horticulteur de Villecresnes, — une commune voisine, — eut la bonne grâce de baptiser du nom de François Coppée une rose sombre, veloutée et délicatement odorante; cette attention toucha vivement le poète qui multiplia autant qu'il le put la très belle rose.

Mais le Maître fut obligé d'abandonner la Fraizière, à la suite d'accidents de santé. Il donna dans le *Franc-Parler* un regret à cette vieille maison séculaire, au parc dont les rossignols étaient, d'après lui, de si accomplis virtuoses, aux beaux clairs de lune où il avait rêvé sous les branches, aux soirs d'automne, dorés à peine, où ses pieds avaient foulé les feuilles mortes, éparses dans les allées...

Chaque année, maintenant, il s'absente seulement deux mois de Paris, et il va passer ces deux mois au bord de la mer. Tour à tour, il a planté sa tente de baigneur à Langrune, à Veules et à Mers.

L'été de 1900, je fus le visiter sur la petite plage, aux confins de la Normandie et de la Picardie, où il séjournait avec les siens. Coiffé de la casquette blanche qu'on porte aux bains de mer, alerte et gai, il me promena dans les vieilles ruelles montueuses et pittoresques du Tréport, sur le *musoir*, d'où nous apercevions les bateaux de pêche arrivant de la baie de Somme ou de Dieppe; il me fit admirer cette *marine*, puis les falaises crayeuses, si imposantes, le paysage verdoyant des terres... La mer était belle; l'après-midi nous grimpâmes sur la falaise qui surplombe la mer, et le Maître me faisait remarquer au loin, sur l'infini bleu de l'eau uni, à l'horizon, à l'infini bleu du ciel, les minuscules voiles blanches, pareilles à des papillons.

Puis, nous fûmes à Eu, dont nous visitâmes l'église gothique, ancienne collégiale, — ses cryptes où sont les tombeaux des Guise...

La conversation de Coppée, au cours de ces promenades, continuait de m'éblouir, par ses traits rapides, ses lointains aperçus. Je retrou-

vais, mais avec plus de verve encore, — comme si l'étendue et le grand air donnaient plus d'ailes à sa fantaisie, — l'esprit brillant des causeries de Paris, des flâneries de la Fraizière.

Entre temps, — Coppée est simple de goût, je l'ai dit, et il vit la vie de tout le monde, — nous nous étions assis à une table de café. Là, le Parisien aimable, qui retrouvait des personnes de connaissance, jouait, matin et soir, avant déjeuner puis avant dîner, sa partie de dominos. Très fort à ce jeu, il y gagnait presque invariablement ses adversaires.

Ces notes, légères de ton et qui ont peu d'importance par elles-mêmes, complèteront pourtant la physionomie de François Coppée; et je les transcris, ici, en mémorialiste sincère; puissent-elles plaire par leur franchise et leur couleur et donner à ceux qui les liront l'impression que laissent ces *instantanés* où la vie ordinaire s'enregistre pour la plus grande joie de notre cœur!

IX

Le Citoyen

IX

Le Citoyen

Nous voici arrivé à une « œuvre », qui, en la couronnant, marquera noblement dans la vie du Maître. Avec la spontanéité que Coppée apporte dans les choses qui le passionnent, il allait entreprendre, les événements l'y engageant, une tâche nouvelle, des plus ardues, et, après avoir été un écrivain exemplaire, un pur poète, s'affirmer un grand citoyen. La genèse de cette transformation, — car Coppée, homme de cabinet, rêveur paisible, n'avait jamais songé à la gloire du tribun, — est simple

et naturelle, si l'on considère que ce bon Français, Français de race et d'éducation, a répondu tout de suite à l'appel de sa consience, commandée par un devoir patriotique.

En 1897, lorsque éclata la malheureuse « Affaire », qui a divisé le pays en deux camps, heureusement fort inégaux en autorité et en nombre, on devait demander au Maître, connaissant son cœur accessible aux justes pitiés, de vouloir bien intervenir en faveur de Dreyfus, prisonnier à l'île du Diable. On voulut le convaincre de l'innocence du condamné.

— « Vous ne m'apportez qu'une opinion », répondit-il. « Ce que vous me dites est très troublant, sans doute. Mais la preuve ?... »

Sa clairvoyance instinctive, son esprit de mesure l'empêchèrent de se compromettre. Et il garda le silence, pendant les premiers mois de la violente campagne de presse, souffrant dans son cœur, comme tous les vrais Français, des injures infligées à notre armée et à des chefs militaires justement respectés de la Nation. Il fallut que la coupe débordât tout à fait, que

M. Zola publiât son trop fameux réquisitoire « J'accuse! » pour que François Coppée, qui avait autrefois écrit les vers du Siège, s'est toujours affirmé « chauvin », ralliât la cohorte courageuse qui venait de se constituer gardienne du Drapeau. Un instinct sacré, celui du fils qui voit sa mère insultée, l'instinct du poète qu'enflamme l'Idéal patriotique et qui ne veut pas qu'on touche à ce qui lui est le plus cher au monde : sa Patrie, le tira de sa retraite heureuse. Rien ne le retint dès lors, bien que fût grand le sacrifice, — ni son rêve, ni son repos, ni sa santé médiocre, ni la froideur marquée dont certains de ses amis de lettres accueillirent son acte de courage.

Oui, je les vois hocher la tête,
Mes compagnons du temps ancien,
Et s'étonner que le poète
Veuille finir en citoyen.

Je sais qu'ils ne m'approuvent guère
Et qu'ils ont froncé le sourcil,
Quand j'ai pris ma plume de guerre
Ainsi qu'on empoigne un fusil,

Et quand, portant une cocarde,
Moi, si pacifique et si doux,
Je vins me mettre à l'avant-garde,
Au rang où l'on tire à genoux...

Ces gens à mine satisfaite,
Je serais aussi calme qu'eux,
Si j'étais encore un poète
Égoïste et voluptueux...

Mais tout est changé dans mon âme.
Je lis, dans un code idéal,
Cet ordre écrit en mots de flamme :
« Faire le bien, vaincre le mal. »

Or la France souffre et je souffre ;
Et nul n'a rien à ménager,
Quand on la conduit droit au gouffre,
Quand la Patrie est en danger.

Ces vers, que Coppée lut un soir à une des réunions de la *Patrie française*, expriment, mieux que tout ce que nous pourrions dire, l'état moral du Maître, durant cette crise si aiguë, si douloureuse pour la France.

Coppée, d'ailleurs, n'était pas le seul à penser ainsi, dès 1898. Il fut suivi, dans son action

bienfaisante, par beaucoup de Français « intellectuels », comme on dit aujourd'hui, mais *du bon côté*, de ceux qui s'étaient résignés au silence jusque-là. Vers la fin de 1898, la Ligue de la *Patrie française* fut constituée; elle se donnait pour objet de « maintenir et de fortifier l'amour de la Patrie et le respect de l'Armée nationale; d'éclairer l'opinion sur les grands intérêts du pays; de surveiller et de combattre les ingérences et les propagandes de l'Etranger ».

Sa première déclaration, que les journaux publièrent, était signée des noms de vingt-trois académiciens, d'hommes de lettres et d'artistes, de médecins illustres et de professeurs notoires.

Une réunion de ses adhérents eut lieu, à la salle de la Société d'horticulture, rue de Grenelle, le 19 janvier 1899; c'est là le premier acte public auquel s'associa François Coppée.

M. Jules Lemaître, avec l'autorité qui s'attache à son nom, y expliqua le but que se proposaient les ligueurs nouveaux, en un discours précis, lumineux et entraînant. Tous ceux qui ont assisté à cette première manifestation de la

Patrie française, se souviennent de l'enthousiasme ardent de la salle, des longs applaudissements qui accueillirent le conférencier et qui saluèrent François Coppée lorsqu'il se leva pour donner lecture des statuts de la nouvelle association. Il y avait là, sur l'estrade, réunis dans une même acclamation : Maurice Barrès, le jeune philosophe aux sûres méthodes, l'historien au génie tour à tour séduisant et incisif, le partisan à l'âme ardente, MM. Ferdinand Brunetière, Cavaignac, Me Clunet, Marcel Dubois, Forain, Vincent d'Indy, Félix Jeantet, Longnon et de Mahy, le colonel Monteil, et les trois initiateurs de ce beau mouvement national, de jeunes professeurs dont le zèle patriotique s'était déployé durant les semaines précédentes : MM. Gabriel Syveton, Louis Dausset et Henri Vaugeois, inconnus la veille, admirés aujourd'hui de tous les bons citoyens. La France pensante était, ici, dignement représentée; le talent d'écrivain de celui-ci, l'éloquence de celui-là, l'énergie civique de cet autre, allaient opposer, par la suite, une barrière aux tenta-

tives criminelles des politiciens sectaires et des agents de la trahison.

François Coppée fut proclamé, à l'unanimité, président d'honneur de la Ligue de la *Patrie française*.

Le 15 février 1899, une deuxième conférence, — de M. Marcel Dubois, cette fois, — eut lieu dans la même salle. François Coppée y prit la parole. La voix émue, le geste grave :

— « Nous avons lieu d'être satisfaits, dit-il, et cet admirable mouvement prend chaque jour plus de force et d'ampleur... Nous ne sommes donc plus seulement aujourd'hui un groupe de citoyens exprimant leur indignation contre les conséquences de l'horrible « Affaire.... » A présent, nous devenons, nous sommes déjà un corps organisé, une armée de bonnes volontés obéissant à un seul mot d'ordre : — la France avant tout, — armée pacifique, sans doute, mais si puissante, si bien unie, si nombreuse, que le seul aspect de ses profondes phalanges a déjà jeté le désordre parmi les bandes d'agita-

teurs qui, depuis trop longtemps, perturbent et affolent la conscience du pays. »

Et plus loin :

... « Il est essentiel aussi que tous nos adhérents soient résolus à sacrifier, en toute occasion, l'intérêt de leur parti à l'intérêt supérieur de la France. Nous ne leur demandons que d'être d'ardents patriotes.

« Nous voulons bien de ce républicain, s'il sent brûler en lui la flamme des Volontaires de 92, qui sont morts pour la liberté, et nous voulons bien de cet autoritaire, s'il a l'enthousiasme des grenadiers de l'Épopée, qui sont morts pour la Gloire. Faisons bon accueil à ce sceptique, puisque dans les ruines de son âme, l'autel de la Patrie est encore debout, et toi, chrétien, mon frère, sois le bienvenu, puisque, comme moi, tous les jours, tu pries pour elle. Oh! quelles heures radieuses nous pourrions vivre si, d'après notre exemple, les Français, enfin réconciliés, détestant leurs divisions et leurs querelles, et secouant l'indifférence et le

découragement qui les accablent aujourd'hui, se mettaient tous ensemble pour le bien public, et s'élançaient vers l'avenir, pleins d'une nouvelle espérance et emportés par un irrésistible élan de justice et de fraternité. »

Le 26 avril suivant, dans une autre réunion, après un discours admirable de M. Brunetière sur « la Nation et l'Armée », François Coppée prenait la parole en ces termes :

« Si j'ose parler après l'admirable discours de M. Brunetière, c'est seulement, croyez-le bien, pour remplir un devoir.

« J'ai d'abord à exprimer ma reconnaissance, la vôtre, à l'orateur tour à tour si profond et si éloquent, tranchons le mot, au grand orateur, qui depuis une heure nous tient suspendus à ses lèvres.

« Et savez-vous le rêve que je faisais en écoutant les belles et fortes vérités qu'il nous disait? Je rêvais d'un Parlement relevé, purifié, d'une tribune où ne retentissaient que les voix

les plus sincères et les plus éloquentes, et je songeais avec joie que si mon rêve se réalisait, nous ne manquerions pas d'hommes pour faire entendre à l'Europe et au monde la vraie pensée de la France...

« Notre Président, M. Jules Lemaître, dans son inoubliable conférence, nous a parlé, vous vous en souvenez, d'établir un culte de la Patrie, et l'un de nos adversaires a cru alors nous offenser ou nous blesser en rappelant la fatuité ridicule de Robespierre lorsqu'il a fondé le culte de l'Être suprême. Ces railleries ne nous atteignent pas.

« Oui, nous avons fondé véritablement ici un culte de la Patrie! c'est un autel de la Patrie que nous avons dressé sur cette modeste tribune! et j'en atteste tous vos cœurs, en ce moment, nous sentons flotter au-dessus de nos fronts l'âme même de la France! »

Nous ne rapportons ici que des faits; mais, arrivé au moment le plus pathétique de cette histoire, nous demanderons au lecteur la per-

mission d'intercaler dans le récit une page vécue.

Le 16 février 1899, alors que la paix semblait près de renaître dans les esprits, M. le Président Félix Faure mourut subitement à l'Élysée, dans des circonstances restées jusqu'ici mystérieuses. Le parti dreyfusiste allait profiter de la situation pour se ressaisir et prendre d'assaut le pouvoir. Le soir du congrès où M. Loubet fut élu président de la République, — le 18 février, — Paris était le théâtre de troubles violents.

A six heures, j'étais chez François Coppée. Il y avait-là, réunis, M. M. Gabriel Syveton et Louis Dausset et quelques membres de la « Patrie Française ». On commentait, en phrases brèves, dans la fièvre, le choix déplorable de l'Assemblée de Versailles.

« Déroulède fait-il quelque chose, ce soir? A-t-il une réunion? » me demanda le Maître.

Et comme je répondais que j'ignorais les intentions de la Ligue des Patriotes et de son Président :

« S'il y a une réunion, ce soir », dit Coppée, « j'y vais... Allez tout de suite au *Drapeau*, et informez-vous sans retard ! »

Je sautai en fiacre. Rue des Petits-Champs, vingt minutes après, j'étais dans la salle d'honneur de la Ligue, où régnait une grande animation. La vaillante Gyp en sortait, tout émue, très entourée. Les jeunes ligueurs venaient de manifester à Versailles et à Paris, où M. Loubet avait été reçu comme on dit que, en 1745, sous George II, le fut Belle-Isle, à son arrivée à Windsor, avec des huées et des projectiles dérisoires lancés contre sa voiture, ils en restaient très excités...

« Oui, ce soir, dites à M. Coppée que Déroulède sera au café des Princes, à neuf heures. »

Je portai mon prompt message rue Oudinot. Les rues étaient, toutes, animées ; les journaux se vendaient, criés à forte voix par les camelots, dans les plus lointaines et les moins fréquentées. Des apostrophes hostiles au nouveau chef de l'État accueillaient ces colporteurs ; et, rue de Bellechasse même, rue très paisible d'ordinaire,

j'entendis le cri obsédant du jour : « *Panama!* »

Je dînai chez François Coppée. Nous achevions, quand Ferdinand le Menuet, l'excellent secrétaire-général de la Ligue des Patriotes, se fit annoncer. Il venait chercher le Maître; il avait une voiture à la porte.

« En route! », dit simplement, gravement, Coppée.

Et nous voici roulant vers l'hôtel Saint-James, où Paul Déroulède dînait avec ses amis. A notre entrée dans la salle à manger, tous se levèrent de table, et Paul Déroulède, très ému, — son large ruban rouge à la boutonnière, qui semblait saigner, plus pourpre, ce soir-là, — se jeta dans les bras de François Coppée. Je revois, dans un éclair de mémoire très net, MM. Marcel Habert, Henri Galli, Foursin, Maurice Talmeyr, debout autour de la table, où fumait le café...

Des voitures nous menèrent au café des Princes. Sur les boulevards vivement éclairés, roulait un torrent humain. J'ai assisté bien des fois à des manifestations ; je n'ai jamais vu une

foule plus dense, plus remuante, plus électrisée que ce soir-là. Mémorable spectacle ! On ne percevait que les habituels motifs : « *Panama ! Démission !* » C'était comme l'entrée en lutte, brusque, irrésistible, d'un élément déchaîné, — la Révolution... On respirait un air de guerre civile. Des chapeaux s'agitaient sur les impériales ; les grilles des passages étaient fermées. Les policiers, noirs et argent, massés fortement devant la *Libre Parole,* étaient impuissants à faire une digue au courant qui bouillonnait et qui écumait, comme les fleuves au jour de la débâcle des glaces. Des bagarres, des clameurs ; — des chocs de masses hurlantes, surtout à l'angle de la rue Drouot et de la rue Montmartre...

Nous descendîmes de voitures pour entrer aux Princes. Déroulède, reconnu par la foule, haut de taille, un mac-farlane gris sur les épaules, coiffé d'un feutre mou, franchit les tables de la terrasse du café. On criait : « Vive Déroulède ! » Des mains se tendaient vers le libérateur attendu, désiré. Et c'était unanime ;

et rien ne peut donner, même les images saisissantes prodiguées, une idée de ce spectacle d'attente, d'angoisse, d'ivresse...

Mais on avait reconnu, au bras de Déroulède, François Coppée, très pâle, marchant d'un pas assuré, comme à quelque chose de décisif, comme à la guerre. Et la vue du grand poète, demeuré jusqu'alors loin de la vie publique, du rêveur paisible, qui, au jour où la Patrie était humiliée, venait apporter à l'éloquent tribun l'appui moral de sa présence; la vue de cet homme, mûri par l'expérience et par l'âge, célèbre, qui, l'œuvre faite, se jetait en pleine lutte, sacrifiant ainsi et ses amitiés, et sa liberté, et son repos; cette vue anima d'un délire nouveau la foule, foule française, accessible à tout ce qui est beau, remuée par tout ce qui est courageux. Et les cris de « Vive Coppée! » retentirent, ovation immense, unis aux cris de « Vive Déroulède! »

A ce moment, la manifestation a pris une ampleur superbe. La garde à cheval est appelée. Au premier étage du café, où la réunion va se

tenir, l'entrée des deux poètes se fait au milieu de poussées et d'acclamations frénétiques...

Déroulède prit, tout de suite, la parole. Le don oratoire, chez lui, est prodigieux; rien ne le lasse, quand brûle en lui le feu du Devoir. Je le revois de profil, dominant les têtes tendues. Il parlait d'abondance, rappelant son rôle de la journée, le mot de Panamiste, lancé trois fois au président du congrès, exhortant, jetant des paroles d'espérance et de victoire prochaine. Le plan de Reuilly, sans doute, se précisait dans son cerveau; il avait résolu quelque grand acte, dont la réalisation était prochaine... A sa droite, Coppée, très ému; à sa gauche, Forain nerveux... Derrière, MM. Marcel Habert, Dubuc, Talmeyr, le colonel Petitgrand, le docteur Duchastelet, Le Menuet, nos amis. Des figures illuminées par le verbe, des bras qui ne pouvaient rester immobiles, des hourras jaillis spontanément... La rue était grouillante. Par les baies ouvertes, on voyait le peuple agité, on entendait la clameur... Ce régime en avait trop fait; on sentait que le vieil édifice parlementaire

chancelait; on percevait le craquement des poutres: à quand la fuite effarée des hiboux?... Il semblait que l'heure fût décisive.

« C'est la Révolution! » me répéta Coppée, plusieurs fois, en jetant un regard sur la rue hurlant sans relâche, en reportant sur moi ce regard où je lisais toute la gravité soucieuse du Patriote qui voit venu le moment de la bataille et, peut-être, de la victoire!... La ville était grosse d'une Révolution.

Cependant, sollicité de prendre la parole, François Coppée parla : — Il dit que sa présence au côté de son ami Déroulède n'était pas fortuite, mais préméditée; qu'il avait tenu à apporter au Président de la Ligue des Patriotes le concours actif du Président d'honneur de la Patrie Française; qu'il fallait que tous les patriotes fusionnassent... Et il embrassa Paul Déroulède, parmi les vivats et les bravos en tonnerre de l'assistance. Enthousiasme unanime! les deux poètes furent associés dans une acclamation sans fin.

La foule, au dehors, à la sortie, voulait

porter les éminents patriotes en triomphe. La police isola Coppée de ses amis ; je le rejoignis, par un mouvement tournant habile. Un commissaire de police contraignit le Maître à monter dans un omnibus. Je l'y accompagnai, avec M. Marcel Habert et le docteur Duchastelet. Cinq cents personnes suivirent la voiture. Place de la Bourse, Coppée harangua de nouveau les citoyens ; levant son chapeau à plusieurs reprises, il poussa le cri de « Vive la France ! »

J'ai voulu, en quelques traits hâtifs, donner un aperçu d'une soirée historique, à laquelle je fus mêlé avec mon maître. Je vais, abandonnant cette manière pittoresque, continuer mon récit, et rappeler, sans autant de menus détails, les principaux événements politiques auxquels prit part François Coppée.

Après la tentative de la caserne de Reuilly, à laquelle il ne fut pas mêlé directement, mais — est-il besoin de le dire? — qu'il approuva, Coppée vit avec peine l'arrestation et l'emprisonnement de Paul Déroulède.

Cependant, en avril 1899, le Ministère Du-

puy, inquiet du tour que prenaient les événements, intenta un procès aux Ligues alors existantes. La Ligue de la *Patrie française* fut poursuivie dans la personne de MM. Jules Lemaître, Dausset, Syveton et Vaugeois, et condamnée à seize francs d'amende, avec application de la loi de sursis. Voici le petit discours, d'une incisive et délicate ironie, que François Coppée, comparaissant seulement comme témoin dans cette affaire, prononça devant la neuvième chambre du Tribunal civil de la Seine :

« Monsieur le Président, Messieurs,

Permettez-moi, d'abord, d'exprimer ma surprise de ne paraître ici qu'en qualité de témoin. Je suis président d'honneur de la Ligue de la Patrie française, j'ai pris part, très énergiquement, à tous ses actes, et lorsqu'elle a été poursuivie, j'ai demandé, ainsi que mon ami Jules Lemaître, à être compris dans les poursuites. C'est donc plus qu'un regret, c'est presque un chagrin pour moi de n'être pas aujourd'hui à

côté de Jules Lemaître et de courageux jeunes gens à qui nous devons la première conception de notre œuvre patriotique ; c'eût été pour moi un grand honneur.

« Je vous avouerai, Messieurs, que lors de la fondation de notre Ligue, j'avais la naïveté de croire que nous jouissions, en fait, sinon en droit, d'une extrême tolérance en matière de réunion et d'association. J'avais d'abord sous les yeux, l'illustre, manifeste et constant exemple de la franc-maçonnerie, et je m'étonne même de ne pas voir, aujourd'hui, au banc des prévenus, quelques chevaliers-kadoch et quelques vénérables. Plusieurs ligues fonctionnaient avant la nôtre, et depuis longtemps, sans être aucunement inquiétées ; de plus, à chaque instant, je lisais dans les journaux que les questions les plus graves de sociologie et de politique étaient constamment discutées par des « Cercles d'études sociales », par des sociétés démocratiques de toute sorte, et je m'imaginais avec candeur qu'on ne nous traiterait jamais plus sévèrement que les *Égaux de Montmartre,* la

Libre-Pensée de Puteaux ou la *Panthère des Batignolles*.

« Ah! la liberté d'association! Dans ma jeunesse, sous le second empire, on la réclamait déjà, avec véhémence. Quand nous préparâmes notre Ligue, j'appris, sans étonnement d'ailleurs, que plus d'un quart de siècle de République parlementaire n'avait point avancé la question d'un pas. Tels sont les bienfaits du régime. Mais voyez quels terribles conspirateurs nous étions! Avant de nous manifester, notre première pensée fut de connaître le sentiment de M. le Préfet de police. M. Brunetière pourra vous dire, tout à l'heure, quel accueil rassurant il reçut de ce haut fonctionnaire. Il paraît qu'à cette époque l'amour de la Patrie et le respect de l'Armée n'étaient pas considérés comme séditieux.

« Nous donnâmes donc, en toute sécurité, notre première conférence, que j'eus l'honneur de présider. Elle n'avait nullement, je vous assure, le caractère d'une assemblée générale de nos adhérents, qui, d'ailleurs, étaient déjà si nombreux qu'aucune salle à Paris n'aurait pu

les contenir. Deux mille auditeurs applaudirent le discours de Jules Lemaître, chef-d'œuvre d'esprit, de bon sens et de logique, inspiré par le patriotisme le plus pur, et qui produisit sur l'opinion, vous vous en souvenez certainement, Messieurs, l'effet le plus bienfaisant. Mais, encore une fois, notre réunion n'avait nullement un caractère politique. On n'y discuta, on n'y vota aucun ordre du jour, et je me rappelle fort bien qu'avant de lever la séance, le public devenant houleux, et quelqu'un m'ayant proposé de faire voter je ne sais plus quelle motion, je m'écriai : « De grâce, ne nous transformons pas en Parlement scandaleux. Il y en a bien assez d'un ! »

« Nous connûmes alors d'heureux jours. Cent mille bons Français se groupèrent autour de nous, afin d'affirmer leur confiance dans cette armée qu'on outrageait de toutes parts, et que défendaient si mal ceux-là mêmes dont c'était le devoir. Que dis-je? Ceux-là mêmes nous souriaient alors, et l'auteur de la loi de dessaisissement nous regardait d'un œil favora-

ble. Nous mesurons, aujourd'hui, l'ampleur de son ingratitude. Une saute de vent s'est produite; les girouettes politiques ont tourné; nous sommes devenus des factieux, et nous voici en police correctionnelle. Je me plais du moins à reconnaître que, pour nous, la justice n'a pas été trop boiteuse, qu'on ne nous a pas fait trop languir, et que, plus heureux que le chevaleresque prisonnier de la Conciergerie, nous avons des juges.

« Si vous nous acquittez, Messieurs, il est clair que nous bénirons; mais c'est sans émotion, je vous l'avoue, que j'attends votre sentence; car il m'est impossible de prendre au sérieux ce procès; c'est un ridicule que je laisse au Gouvernement. Que risquons-nous, en effet? Une amende? Nous la payerons, si vous ne nous appliquez pas la loi Bérenger, comme vous venez de le faire tout à l'heure. Une dissolution? Ce serait un peu plus grave. Mais quoi? Nous serons dissous, — à moins que nous ne trouvions, dans le fameux maquis de la procédure, un refuge, un asile, d'où nous réclamerons

obstinément une loi sur la liberté d'association, comme sous l'empire. J'en serai charmé, pour ma part. Cela me rajeunira.

« Acquittés ou condamnés, nous aurons, du reste, la conscience parfaitement tranquille, car nous avons fait une œuvre bonne et utile. Dans la crise de désordre que subit la pauvre France, nous avons prouvé qu'il existait chez nous une masse profonde de bons citoyens, fidèles à la tradition nationale et prêts à renoncer à toutes leurs préférences, à tous leurs espoirs, pour se grouper éperdument, avec notre chère armée, autour du drapeau. Ceux qui nous poursuivent connaissent fort bien nos sentiments, et, au moment d'une catastrophe, que l'état anarchique où nous sommes permet de redouter, ils seront très heureux de nous appeler à leur secours. »

Racontant ce ridicule procès dans un brillant article de la *Revue hebdomadaire,* du 8 mai 1899, Coppée écrivait :

« La façon dont je parle de ce procès prouve

assez que je n'y attache pas plus d'importance qu'il n'en mérite. Néanmoins, le fait de voir traîner sur le « banc d'infamie » des amis coupables seulement d'aimer leur pays et les militaires, m'avait laissé quelque dégoût. J'éprouvais le besoin, après ces chinoiseries, de me plonger dans une atmosphère de franchise et de loyauté. On l'y trouve, aujourd'hui, là où ne respire habituellement que l'odeur du crime et du vice : dans une cellule de la Conciergerie. J'allai donc voir Paul Déroulède.

« On ne dira jamais assez combien est digne de respect et d'admiration cet homme qu'exalte constamment un sentiment héroïque, ce Français qui, à toute heure, à toute minute, est prêt à risquer sa liberté et sa vie pour le bien de son pays. Tous, parbleu, nous aimons la France et nous sommes disposés à marcher pour elle; mais qui de nous, dans les tristes événements que nous traversons, ne s'est pas senti, par moment, accablé de découragement et de fatigue?

« Déroulède ignore ces défaillances, et c'est là sa haute vertu.

« Qu'il permette au vieux gamin de Paris, que je suis resté sous mes palmes vertes d'académicien, de le comparer à la pompe à vapeur, munie de ses seaux et de ses échelles, qui chauffe toujours, sous sa remise, dans la caserne des sapeurs-pompiers, à côté des chevaux tout harnachés et prêts à la conduire au galop, en quelques minutes, sur le théâtre de l'incendie.

« Déroulède est toujours sous pression... »

Quelques jours après, François Coppée adressait à Paul Déroulède, toujours prisonnier à la Conciergerie, ces vers énergiques :

Ils t'ont mis, toi, soldat, dans le cachot de Hoche,
Toi qui voulais dompter la Terreur toute proche,
Dans la prison des Girondins.
Et saint Louis peut voir dans son palais gothique,
Comme on traite, sous leur troisième République,
Le dernier de nos paladins.

Mais ils songent aussi que cette tour fermée
Contient l'immense espoir d'un peuple et d'une armée;
Ils en frissonnent sous leur peau;

Et le factionnaire, un fusil sur l'épaule,
Qu'on voit marcher devant la porte de ta geôle,
Sait bien qu'il nous garde un drapeau...

Le jury de la Seine, c'est-à-dire le peuple, acquitta Déroulède. François Coppée avait été un des témoins de son ami dans le procès en cour d'assises le 29 mai 1899; et, par sa déposition émouvante, on peut affirmer qu'il avait produit sur l'esprit des jurés parisiens une profonde impression. Je détache du compte-rendu des débats ce passage, qui est la déposition si émue de François Coppée :

Me Falateuf. — Je désirerais demander à M. François Coppée ce qu'il pense de M. Déroulède, de son caractère, de son œuvre et de son rôle de patriote.

R. — Messieurs les jurés, je viens ici pour apporter seulement mon expression d'admiration à Paul Déroulède. C'est le caractère le plus loyal, le plus généreux et le plus désintéressé

que je connaisse. C'est le cœur même du peuple, du peuple enthousiaste et sincère, qui bat dans sa poitrine. Son nom est pour moi synonyme de bon Français.

« Au lendemain de la guerre, où son sang avait coulé, il a versé le généreux cordial de ses belles chansons à nos soldats vaincus, et il leur a rendu l'espérance.

« Comme homme politique, comme tribun populaire, il n'a jamais obéi qu'au mot d'ordre que lui dictait sa conscience.

« Quand il a arrêté, par la bride de son cheval, ce général qui passait, qu'a-t-il dit? Il n'a poussé qu'un cri, ce cri qui gonfle tous nos cœurs : « Sauvez la France. »

« C'est aussi un honneur pour moi de saluer M. Marcel Habert : son patriotisme égale celui de son chevaleresque compagnon.

« Ces deux hommes au grand cœur, qui sont assis sur le banc des accusés, viennent de rester trois mois sous les verroux, dans des cellules malsaines, comme des malfaiteurs. Vous vous en souviendrez au moment de votre ver-

dict, Messieurs les Jurés. C'est votre compatriote, c'est le vieux poète parisien qui vous en prie.

« Aujourd'hui, je ne suis plus jeune, ma santé est fort ébranlée ; et j'ajoute que devant le spectacle de mon pays si malheureux, devant les dangers que nous traversons tous les jours, je ne souhaite pas une bien longue vie. J'espère cependant que cette douleur me sera épargnée de voir frapper des hommes animés du plus pur patriotisme. » *(Applaudissements.)*

Le soir de l'acquittement de Paul Déroulède et de Marcel Habert, nous étions réunis encore au manège Saint-Paul ; et là, une foule nationaliste enthousiaste écouta le verbe de flamme du poète des « Chants du soldat » et la parole ardente de François Coppée. Je me souviens du triomphe ; j'ai la vision de cette salle immense, de cette confusion de citoyens de toutes classes, ivres de bonheur ; je revois Mlle Déroulède, tout émue, aux côtés de son frère : puis MM. Habert, Barrès, Syveton, Firmin Faure, le courageux

député d'Oran, Félix Jeantet, notre regretté colonel Petitgrand, l'ami de Coppée, si actif et si anxieux dans toute cette période de troubles, et que la campagne anti-nationale a fait mourir...

Puis ce fut à Saint-Cloud, au Pavillon bleu, le 2 juillet 1899, le punch offert à Paul Déroulède et à Marcel Habert, à l'occasion de leur acquittement. Coppée présidait la réunion, — réunion tout amicale, à laquelle n'assistaient que les fidèles de celui que ses amis appellent le Chef, — et Coppée prononça la petite allocution suivante :

« Mes amis, dit-il, nous nous sommes réunis aujourd'hui pour nous réjouir, avec notre cher et admirable Déroulède, de son acquittement, ou, pour mieux dire de son triomphe, triomphe partagé par Marcel Habert. Vous vous rappelez tous le magistral discours qu'il a prononcé en cette occasion, discours après lequel les jurés de la Seine, en même temps qu'ils ont absous notre ami, ont condamné le régime de lâcheté

et de corruption dont il a voulu et dont il prétend toujours nous délivrer. Mardi dernier encore, à la Chambre des Députés, il a poursuivi cette tâche urgente, mais on a couvert sa voix par des hurlements scandaleux, de telle sorte que nous en sommes là que, pour se faire entendre du pays, un patriote ne doit plus monter à la tribune du Parlement, mais bien s'asseoir sur les bancs de la Cour d'assises.

« Cet état d'anarchie et de honte ne peut durer bien longtemps, et c'est en vain que les parlementaires déshonorés tâcheront de le prolonger même en employant des moyens de terreur et de persécution. Ils n'y réussiront point. Nous aurons à traverser de mauvais jours, c'est possible. Mais on ne nous intimidera pas, on ne nous fera pas reculer ; et, avec des dévouements et des courages comme les vôtres, mes amis, sous la conduite de notre héroïque Déroulède, nous nous opposerons au suicide de la France, nous relèverons le drapeau humilié et nous rendrons notre patrie aux bons citoyens et aux honnêtes gens. »

Les patriotes firent une longue et chaleureuse ovation au président d'honneur de *La Patrie française*. Pendant dix minutes, les cris de : — Vive Coppée! vive Coppée! continuèrent sans interruption, et le poète parisien essaya en vain de maîtriser l'enthousiasme et la manifestation de sympathie populaire dont il était l'objet.

Nous étions tous heureux, alors, de l'issue d'un procès, qui avait rendu à la liberté le plus admirable des Français et avait couvert de confusion les parlementaires tremblants.

Hélas! l'affaire Dreyfus allait recommencer, devant le Conseil de guerre de Rennes; et le Gouvernement affolé, — il fallait chercher à tout prix une diversion, M. Waldeck-Rousseau, le nouveau président du conseil, le sentait bien, — fit arrêter les patriotes, et imagina un complot. Paul Déroulède, enfermé à la prison de la Santé, reçut maintes fois la visite de son illustre ami.

Le 1er janvier 1900, François Coppée remit à Déroulède, malade dans sa cellule, le drapeau

brodé par les femmes de la Charente, et il lui lut ces vers, où il avait mis toute son âme fraternelle si émue :

Quand semble morte l'espérance
Et quand est si noir l'horizon,
O martyr, les femmes de France
Viennent pavoiser ta prison.

Jamais le soleil ne pénètre
Dans le séjour de tes douleurs,
Mais notre pitié peut y mettre
Un arc-en-ciel, les trois couleurs.

Ce drapeau que de pleurs tu mouilles,
Tribun, est fait du même lin
Qu'ont jadis filé les quenouilles
Pour la rançon de Du Guesclin.

Va ! la colère s'accumule
Contre un despotisme exécré.
Au triste mur de ta cellule,
Suspends cet emblême sacré,

Pour que le peuple entier se dise
Que l'honneur, la gloire, la loi,
Tout ce qu'un drapeau symbolise,
Sont ici captifs avec toi ;

Pour que ta Bastille s'écroule,
Et qu'enfin libre et triomphant
Ce drapeau plane sur la foule,
Brandi par toi, drapeau vivant!

La Haute-Cour fut convoquée une première fois pour juger Paul Déroulède. Témoin cité à la requête de M. Barillier, l'un des coaccusés du président de la Ligue des Patriotes, Coppée, abordant ce jour-là la politique, dépose en ces termes (15 décembre 1899) :

« Parmi les royalistes, j'ai l'honneur de connaître M. de Sabran dont la personne charmante et le caractère chevaleresque me sont essentiellement sympathiques; je suis le tendre ami de Paul Déroulède, je connais un peu Barillier et Guérin, je crois que c'est tout.

. . . . . .

M. le Président. — Connaissez-vous M. Barillier?

R. — Oui.

D. — Voulez-vous nous dire ce que vous savez de sa personne et de ses opinions ?

M. François Coppée. — Me Quentin a dit que j'avais fait honneur à M. Barillier en inscrivant son nom à côté du mien, à la suite du service célébré à Sainte-Clotilde pour le repos de l'âme du colonel Klobb. Que Me Quentin me permette de protester amicalement contre l'expression dont il s'est servi ; c'est, au contraire, M. Barillier qui m'a honoré en me priant de le représenter dans cette circonstance, comme il m'honore aujourd'hui en me priant de parler en sa faveur. Il a bien voulu se souvenir des sentiments de sympathie que j'ai toujours exprimés, dans mes écrits, pour les modestes et braves gens comme lui. Il m'apparaît comme un esprit simple, comme un cœur droit ; il n'a pas, sur l'idée de patrie, les sentiments compliqués de certains intellectuels avec lesquels je me flatte de n'avoir rien de commun *(sourires)* ; il aime son pays à la bonne façon du peuple, avec un sentiment tendre et filial, profond comme la tradition et fort comme un instinct. *(Très bien ! très bien ! à*

droite et sur divers bancs.) Si la patrie est prospère... *(Légères rumeurs à gauche.)*

M. le Président. — Messieurs, écoutez la déposition du témoin.

M. de Lamarzelle. — D'autant plus qu'elle le mérite à tous les points de vue.

M. François Coppée. — ...Quand son pays est prospère, il a l'âme en joie; il souffre, au contraire, si la patrie est humiliée et malheureuse. Dans ces sentiments, il est tout naturel que, lorsque Paul Déroulède a poussé le cri d'alarme « Au Drapeau! », M. Barillier soit venu se ranger au premier rang. C'est un problème pour moi, messieurs, que, parmi les milliers de citoyens qui ont suivi Paul Déroulède, on poursuive précisément ce modeste commerçant. Pourquoi lui plutôt qu'un autre, plutôt que moi, par exemple? Car j'ai pris part à plusieurs des manifestations et des actes de Paul Déroulède; je l'ai accompagné, le soir même de son acquittement, au manège Saint-Paul. Que dis-je? J'étais avec lui au café des Princes, le soir de l'élection de M. Loubet; j'étais encore avec

lui à Saint-Cloud, au Pavillon Bleu ; j'ai parlé pour lui devant la cour d'assises ; j'ai assisté à son acquittement triomphal par le jury de la Seine ; et c'est M. Barillier qu'on poursuit ! Il faut croire qu'au commencement de cet étrange procès, c'était le tour des patrons bouchers, en attendant celui des académiciens ! *(Rires à droite.)*

« M. Barillier n'a commis qu'un crime, je vous le dis en toute sincérité ; c'est son fidèle attachement, c'est son inaltérable fidélité pour son chef et pour son ami. Et pour quel ami ? messieurs, laissez-moi vous le dire : je ne puis vous faire comprendre la psychologie, si vous voulez que j'emploie ce mot à la mode, de M. Barillier, qu'en parlant de Paul Déroulède. Eh bien ! Paul Déroulède, en ce moment-ci, depuis qu'il est si malheureux, nous donne tous les jours de nouvelles preuves de sa grandeur d'âme et de la générosité de son caractère. Il pourra peut-être être condamné, condamné à une peine infamante ! mais il n'en restera pas moins, croyez-le, une des plus belles et des plus nobles

figures de cette abominable fin de siècle! *(Vive approbation à droite.)* Messieurs, je sais, hélas! combien les sophismes de la politique peuvent égarer les esprits et les cœurs. Vous condamnerez peut-être Déroulède et Barillier, mais, j'en suis sûr, si je pouvais descendre au fond de vos consciences... *(Interruptions sur plusieurs bancs.)*

M. LE COMTE DE BLOIS, *sénateur.* — Respectez au moins le talent.

A droite. — Parlez! Parlez!

M. LE PRÉSIDENT. — Je vous prie, messieurs, de faire silence. Vous n'avez rien à dire au témoin, il n'y a que moi qui puisse l'inviter à parler. Je prie le témoin de continuer.

M. FRANÇOIS COPPÉE. — Je n'ai pas l'habitude des tumultes parlementaires, mais je m'exprime, je crois, en termes convenables. Je vous prierai donc, monsieur le Président, de demander un peu de calme à ces messieurs.

« Je disais, messieurs, et je vous le dis en toute sincérité et sans intention de froisser personne, je dis simplement que si j'avais le pouvoir de descendre au fond de vos consciences,

j'y trouverais quelque chose des sentiments qui ont fait de Barillier un des fidèles soldats de Paul Déroulède, c'est-à-dire une profonde estime, je dirai même de l'admiration. Vous ne murmurez plus, messieurs, votre silence me donne donc raison. *(Bruits et interruptions.)*

M. le Président. — M. Coppée, je vous prie de continuer votre déposition sans vous adresser d'une manière presque personnelle aux membres de la Cour.

M. François Coppée. — Je ne suis pas habitué aux tumultes parlementaires, sans cela on ne m'interromprait pas, et si ma voix était assez forte, je crierais plus haut que toute l'Assemblée. Je ne puis vous faire comprendre les sentiments de Barillier pour Paul Déroulède sans dire moi-même ce que je pense de Déroulède et ce qui a fait que j'ai marché à côté de Barillier.

« Je disais donc que les sentiments qui sont au fond du cœur de beaucoup d'entre vous, c'est une profonde estime, une sincère admiration pour le glorieux blessé de Sedan, pour le

captif qui s'est évadé des prisons de l'Allemagne afin de combattre encore, pour l'héroïque officier de Montbéliard, pour le poète des *Chants du soldat,* qui ont versé à la France vaincue la consolation et l'espérance, pour le Français exemplaire qui a consacré son intelligence, sa fortune, sa vie, afin d'entretenir chez nous la flamme du patriotisme ; pour ce cher Déroulède à qui, croyez-le bien, en ce moment, tous les bons Français pensent avec tendresse.

« Je n'en dirai pas davantage, je n'ajouterai qu'un mot en faveur de Barillier. Sachez donc que cet excellent homme a été, dans ces dernières années, cruellement éprouvé. Il avait deux fils qu'il aimait tendrement et qui sont morts d'une terrible maladie qui ne pardonne point : la tuberculose. Pour les entourer de soins, pour adoucir leur fin, Barillier a fait de grands sacrifices...

M. Barillier. — Je vous demande pardon de vous couper la parole ; je suis ici pour un fait politique, j'en prends toute la responsabilité, mais ne parlez pas de cela...

M. François Coppée. — Je ne dirai donc pas que Barillier a été absolument ruiné par son arrestation. Je dirai simplement, répétant ce que j'ai dit une première fois tout à l'heure, comprenant jusqu'où la passion politique peut entraîner, je vous dis, messieurs, que si vous condamnez Barillier, vous vous croirez justes, je le veux bien, mais soyez sûrs d'une chose, c'est que vous serez cruels !

M. de Pontevès de Sabran. — J'ai eu l'honneur de parler deux fois politique avec le très éminent et très sympathique académicien qui est à cette barre. Il sait quelle estime et quelle affection j'éprouve pour son grand ami Déroulède. Mais je lui demande s'il me croit capable, quand même, d'avoir jamais lié partie politiquement avec M. Déroulède.

M. François Coppée. — Je me rappelle, en effet, une conversation que j'ai eue avec M. le comte de Sabran et il m'a paru être un royaliste intransigeant. Il me paraît impossible que ces messieurs aient pu être d'accord un instant avec Déroulède.

M. de Pontevès de Sabran. — M. François Coppée se souvient-il que j'ai dit : « Je ne marcherai jamais que quand j'aurai l'avenir assuré ? »

M. François Coppée. — Je me souviens parfaitement de ce propos.

Me César Caire. — M. François Coppée, la Ligue de la Patrie Française n'est-elle pas une ligue de défense et de sauvegarde nationale ? N'accueille-t-elle pas dans son sein tous les patriotes, quelles que soient leurs convictions politiques, et les monarchistes n'y trouvent-ils pas place au même titre que les républicains ?

M. le Président. — La Ligue de la Patrie n'a rien à faire dans le procès.

Me César Caire. — Mais il en est question cinq fois dans le rapport de M. Hennion ; on en parle chaque fois qu'il est question de la Ligue des Patriotes ou de la Ligue anti-sémitique.

M. François Coppée. — J'ai été cité aussi par M. Buffet et par M. de Fréchencourt que je n'ai pas l'honneur de connaître, et je ne m'étonne pas que les défenseurs des inculpés

royalistes me posent une question. Je suis prêt à répondre, M. le Président, à la question que vous poserez.

M. le Président. — Je fais observer que la Ligue de la Patrie française n'est pas dans le procès, mais si on a des questions à poser à M. Coppée sur des faits particuliers, je ne m'y oppose pas.

Me César Caire. — Nous discutons sur le rapport Hennion *(murmures à gauche)*. La question est capitale.

M. François Coppée. — Je suis nommé à plusieurs reprises dans ce rapport, et on m'y attribue un fait qui est faux.

Me César Caire. — A la page 13 des renseignements généraux, il est question de M. François Coppée, et le rapport Hennion s'exprime ainsi : « A propos de la conférence de M. Jules Lemaître qui a eu lieu le 19 courant... M. François Coppée disait à un de ses amis : « Je n'ai jamais vu un tel enthousiasme; si nous avions eu un homme à notre tête, nous marchions sur l'Élysée. » Et le rapport ajoute : « Nous citons

ce mot pour montrer l'état d'esprit des membres de la Ligue de la Patrie française. » Nous demandons à M. François Coppée s'il peut nous dire ce qu'il faut entendre par ces mots : « L'état d'esprit des membres de la Ligue de la Patrie française. »

M. François Coppée. — Quant à ce propos, quant aux termes précis de cette phrase, je ne saurais dire s'ils sont bien exacts. J'en ai dit et écrit bien d'autres ; par conséquent, ce n'est pas pour me défendre de l'avoir dite, mais ce rapport Hennion m'attribue un fait qui a son importance ; il m'attribue une lettre que j'aurais écrite avec M. Jules Lemaître au général de Négrier. C'est une pure invention. Je n'ai pas l'honneur de connaître le général de Négrier ; je me suis borné à lui envoyer ma carte au moment de sa destitution ; il m'a renvoyé la sienne et voilà tout. Ce document suspect m'a inspiré une certaine méfiance sur toute la procédure de cette affaire, et c'est pour cela que je puis vous dire que je ne crois pas au complot. Il y a bien un complot, mais celui-là ne sera pas dénié, c'est

le complot des cosmopolites qui, à coups de millions, conduisent la France à l'état d'anarchie. Quant aux royalistes, puisque leur avocat s'est levé et a bien voulu me poser une question, laissez-moi vous dire que je ne les considère pas comme des conspirateurs, mais comme des partisans d'une politique différente de la vôtre et de la nôtre ; ils ont rêvé le retour de leur prince, de leur prince dont je ne prononce le nom qu'avec déférence, car son nom est mêlé au glorieux passé de la France et celui qui le porte aujourd'hui est un exilé. Ils ont fait cela, c'était leur droit ; je n'ai pas à les défendre particulièrement. Ils l'ont fait d'ailleurs avec talent et fermeté et vous entendrez tôt ou tard leurs éloquents défenseurs. Mais avant de me taire, je tiens à m'incliner respectueusement devant eux, car ils représentent à mes yeux deux très grandes choses : le dévouement et la fidélité.

Me Lucien Normand. — M. François Coppée nous a dit qu'il avait été personnellement mêlé à un certain nombre de manifestations. Étant

donné le rôle considérable que les manifestations sur la voie publique jouent dans ce procès, voulez-vous bien, M. le Président, avoir l'obligeance de demander à M. François Coppée si, dans le cours des manifestations auxquelles, personnellement, il a pris part, il a remarqué que des gens d'opinions différentes et même divergentes se trouvaient réunis, et sur quel terrain ils se trouvaient réunis ?

M. François Coppée. — Je n'ai jamais entendu crier que « Vive l'Armée » ; c'était le cri qui dominait tout. Peut-être a-t-on poussé quelques autres cris soi-disant séditieux, je crois que le cri de « Vive l'Armée » lui-même a été considéré comme tel. Je n'ai jamais entendu crier « Vive le Roi » ; d'ailleurs, je n'ai pas pris part à beaucoup de manifestations dans la rue. La seule à laquelle je me sois trouvé mêlé est celle qui s'est produite lorsque nous sommes sortis du café des Princes, où je me trouvais avec Déroulède et ses amis le soir de l'élection du président de la République. Les cris que l'on poussait étaient ceux de : « Vive Déroulède !

vive l'Armée ! » et, je dois le dire, de : « A bas Loubet ! »

Me Blin. — Je désirerais demander à M. François Coppée... *(Exclamations.)*

M. le Président. — Mais, messieurs, c'est le droit du défenseur de poser des questions ; je m'étonne seulement qu'il ne m'ait pas fait part de son désir plus tôt.

Me Blin. — M. Coppée sait-il si les manifestations qui ont eu lieu le 12 décembre, rue du Cherche-Midi...

M. François Coppée. — Je n'y étais pas.

Me Blin. — ... et le 1er juin devant le Cercle militaire, ont été provoqués par des manifestations anti-patriotiques ?

M. François Coppée. — Je n'étais pas au Cherche-Midi ; devant le Cercle militaire, tout le monde criait : « Vive Marchand ! » et je n'ai entendu que cela. C'était la France entière qui criait : « Vive Marchand ! »

Deux mois plus tard, c'était le tour de M. Marcel Habert de comparaître devant le tri-

bunal d'exception qui avait condamné Déroulède à l'exil, et qui devait lui infliger la même peine. Le 11 février 1900, François Coppée témoignait ainsi en faveur de M. Marcel Habert, devant le Sénat :

« M. Coppée déclare connaître M. Marcel Habert et s'honorer d'être son ami. »

Me Chenu. — M. Coppée connaît-il les sentiments politiques de M. Marcel Habert et le croit-il susceptible d'une complaisance, quelle qu'elle soit, à l'égard des royalistes ou de la Ligue antisémite, dite Ligue Guérin?

M. François Coppée. — Dans toutes les conversations que j'ai eues avec M. Marcel Habert, il a toujours exprimé les sentiments les plus républicains; je le considère comme un républicain très ferme, très sincère, et je le crois incapable d'avoir fait aucun accord avec les ennemis de la République. Pour ce qui est de la Ligue antisémitique, je me rappelle qu'à la réunion de Saint-Cloud, où nous nous réjouissions de la mise en liberté de Déroulède

et de Marcel Habert, le jeune Cailly est venu reprocher avec beaucoup de sévérité, et avec un fort accent normand *(sourires)*, est venu reprocher à Déroulède de ne pas crier : « A bas les Juifs ! » Alors Déroulède, avec sa générosité ordinaire, a déclaré qu'il ne pousserait jamais ce cri de haine, tout en ajoutant qu'il espérait une République où l'aristocratie de l'argent ne serait pas toute puissante et où les Juifs seraient mis à leur place. Voilà tout ce qui a été dit. Je suis persuadé que Marcel Habert n'a jamais fait d'accord avec les Antisémites.

« Maintenant, je voudrais ajouter quelques mots, simplement pour dire l'estime que j'ai pour Marcel Habert ; je désirerais vous dire que l'estime que m'inspire son caractère a quelque chose d'attendri, car, à mon avis, l'histoire des amitiés célèbres présente peu d'exemples aussi touchants que celui de son dévouement absolu pour Déroulède. Il en a donné une preuve à laquelle vous ne serez pas insensibles. Vous savez qu'il était libre, mais l'air de la liberté lui faisait mal parce que ce n'était pas celui que

respirait son ami, et il est venu se constituer prisonnier. J'ai vu Déroulède et Marcel Habert dans leurs cellules, à la prison de la Santé, et j'ai vu là un spectacle bien extraordinaire et bien doux; j'ai vu un homme heureux d'être en prison *(Rires)*. Ce bonheur n'a pas duré longtemps; Déroulède a été banni de cette France qu'il aime tant, et Marcel Habert est resté captif. J'ai la conviction que vous ne prolongerez pas plus longtemps le supplice de Marcel Habert; j'ai la conscience que vous l'acquitterez, ou alors le mot d'apaisement, qui a été prononcé, n'aurait pas de raison d'être. »

Me Chenu. — Je remercie M. François Coppée de son usurpation de mon rôle de défenseur; il est impossible de le mieux remplir. »

Je rappellerai, pour mémoire, le rôle que François Coppée joua dans la campagne qui précéda les élections municipales de mai 1900. Il se prodigua dans les réunions publiques et privées; il y flétrit avec véhémence les juges

partiaux de la Haute-Cour, il jeta le défi des patriotes aux collectivistes marqués de l'estampille officielle, et, au Gros-Caillou comme à Montrouge, — lui, le poète aimé du peuple, qui dans les faubourgs trouva, jeune homme, ses meilleures inspirations, — il recueillit les applaudissements d'amis anonymes, d'humbles, heureux de fêter le chantre ému de leurs joies et de leurs douleurs. Comment n'auraient-ils pas cru sur parole à la sincérité de celui qui, désintéressé, venait leur dénoncer le péril et leur montrer le salut? Las des politiciens bavards, ils ont éprouvé, d'instinct, une sympathie pour leur grand ami, pour le poète français dans l'âme duquel brûle une flamme sacrée : la flamme du patriotisme!

Mais laissons parler Coppée lui-même. Le 27 mars 1900, il était à la salle Wagram, infatigable, intrépide, avec M. Jules Lemaître, le vaillant général Mercier, M. de Marcère. Avec une verve fougueuse, où l'indignation coudoyait le mépris, il faisait une peinture des mœurs gouvernementales, trop exacte, hélas!

Il disait la liberté menacée par ceux-là mêmes qui s'en réclament et en inscrivent le nom, — est-ce une ironie ou un défi? — sur le fronton de leur Parlement?

Il disait aux citoyens :

« Vous êtes las de voir ces hommes, depuis plus de huit mois, grâce à la complicité d'un Parlement dont on ne peut plus mesurer la profonde ignominie, se maintenir au pouvoir, aux applaudissements de tous nos ennemis en Europe, et jeter par tous leurs actes un constant défi à l'âme même de la France, à son génie d'honneur, de courage, de tolérance et de liberté. Et pour ne vous rappeler qu'une de leurs turpitudes entre mille, à l'heure qu'il est, vous frémissez encore de honte en vous rappelant qu'hier, ces hommes, les mêmes qui ont eu naguère le désir impie d'arracher de la poitrine de Déroulède le ruban couleur du sang qu'il a versé pour la patrie, prostituaient cette même croix d'honneur à des individus pour

qui, dit-on, il faudrait inventer, au contraire, un signe d'infamie !

« Patriotes, la France s'émeut. Les Normands et les Francs-Comtois viennent d'affirmer hautement leur indignation et leur dégoût. Bientôt, dans peu de semaines, à l'occasion des élections municipales, ce sera votre tour.

« Il faut que chacun de vous, mes amis, devienne, dans son quartier, dans sa rue, dans sa maison, un orateur familier, un tribun pour ses voisins et pour ses camarades, un propagateur, un semeur des bonnes paroles qui nous donneront la victoire. Il faut ruiner dans l'opinion publique, et par tous les moyens, les candidats asservis à ces ministres et à ces parlementaires qui couvrent la France d'opprobre.

« Voilà le conseil que je voulais d'abord vous donner. Mais vous n'ignorez pas que je reviens de Saint-Sébastien, et vous me reprocheriez de ne pas vous apporter des nouvelles de notre cher Déroulède.

« Sachez donc que je l'ai laissé, là-bas, bien

triste sans doute — car il est privé de sa patrie — mais sachez aussi que, dans sa tristesse, il n'entre aucun découragement. Il est, au contraire plein d'énergie, de confiance et d'espoir, il est aussi plein de force et de santé, prêt pour l'action, prêt à recommencer la lutte. Que nos souvenirs aillent en ce moment vers lui comme un vol d'oiseaux de France. Qu'il sache bien que nous ne l'oublions pas, que nous l'aimons, que nous l'admirons, et que nous attendons avec impatience le moment où il viendra reprendre sa place à la tête de l'armée nationaliste.

« Elle est innombrable et superbe cette armée, et en promenant mes regards autour de moi, il me semble que je la passe en revue. Voici d'abord l'intrépide Ligue des Patriotes. Ah! ceux-là, ce sont les combattants de la première heure, les vieux de la vieille; c'est l'élite, c'est la garde! Derrière elle, j'admire les masses profondes de la Patrie Française. Puis voici les hardis bataillons d'antisémites, les vaillants régiments de socialistes français. Tous n'ont

pas le même uniforme, mais tous ont la même cocarde, la bonne, la tricolore! »

Au moment où l'orateur cite les noms d'Henri Rochefort et de Paul Déroulède, une immense acclamation s'élève :

« Vive Rochefort! Vive Déroulède! »

Le général Mercier, qui est au bureau, est également l'objet d'une ovation enthousiaste.

« Ah! mes amis, nous vaincrons, n'en doutez pas, continue l'orateur dans un élan d'éloquence passionnée, car chaque jour de nouveaux volontaires viennent s'enrôler parmi nous avec joie, avec enthousiasme, comme en 1792, comme aux beaux jours de la Révolution, avant les crimes et les échafauds! Et tous, abjurant l'esprit de parti, sacrifiant leurs espoirs et leurs préférences, ils n'ont qu'un cri, celui que poussaient, en mettant leurs chapeaux au bout des baïonnettes, les vainqueurs de Jemmapes et de Valmy : « Vive la Nation! »

Et le 30 avril 1900, au manège Saint-Paul, il recommandait en ces termes aux électeurs parisiens la candidature du vaillant patriote Henri Galli :

« Parmi ces élus, enfin dignes de Paris et de la France, nous retrouverons, j'y compte, notre ami Galli, l'un des plus anciens, des plus fidèles, des plus intrépides compagnons de Déroulède. Sa prompte, lucide et haute intelligence, son infaillible bon sens, son talent d'orateur et d'écrivain, son extraordinaire puissance de travail, feront de lui un de nos meilleurs édiles. Mais vous le choisirez surtout pour la fermeté de sa foi républicaine et patriotique, et pour la beauté de son caractère. Il suffit d'ailleurs de le voir pour lui donner sa confiance et pour l'aimer; car sa personne offre un parfait exemplaire de notre race, et son visage, qui rappelle celui du soldat de France, immortalisé par le crayon de Raffet, nous montre à nu son âme, où il n'y a que loyauté, bravoure et honneur.

« Patriotes, j'espère de toutes mes forces que nous acclamerons dimanche prochain, comme élu de Paris, cet admirable patriote, et, associant son nom à celui de son chef et de son ami je vous invite à crier avec moi :

« Vive Galli ! vive Déroulède ! »

Après le triomphe de mai, il était au banquet de la salle Wagram, qu'il présidait avec MM. Henri Rochefort, Édouard Drumont et Jules Lemaître :

« Vous n'avez pas été dupes, s'écriait-il, ô mes chers et intelligents compatriotes, des sophismes et des déclamations dont vous inondaient une presse vénale et des tribuns menteurs. Vous n'avez voulu entendre et suivre que les bons Français.

« Vous avez écouté la voix lointaine de Déroulède *(cris de : Vive Déroulède !)*, du noble et grand proscrit qui vous appelait au secours de la France par delà la frontière d'Espagne, par delà cette frontière qu'il franchira bientôt, de

même que le premier peloton de sa Ligue des Patriotes, toujours à l'avant-garde, vient de franchir le seuil de l'Hôtel de Ville.

« Vous avez écouté la parole pleine de force et de clarté de mon fraternel ami Jules Lemaître, et la patriotique clameur de cette innombrable armée de la Patrie Française, dont il est le chef intrépide.

« Vous avez écouté Drumont, ce voyant, ce prophète qui, depuis tant d'années, nous montrait vainement, avec des cris d'une admirable éloquence, à nous, aveugles et sourds, les éternels prêtres du veau d'or en train de l'édifier dans notre généreux pays, mais qui, maintenant qu'on prétend courber nos fronts devant l'abjecte idole, aura du moins la joie de la renverser avec nous.

« Vous avez écouté Rochefort, dont le sang de vieille race a brûlé d'une fièvre d'indignation et de colère en présence du péril national, Rochefort, qui, par un magnanime effort de son âme, a oublié les luttes d'autrefois, les querelles passées, jusqu'à ses anciennes souffrances, pour

ne plus songer qu'au drapeau menacé, Rochefort dont les toujours jeunes cheveux blancs, pareils au panache du Béarnais, vous ont conduits à la victoire.

« Je lève mon verre à la gloire de Paris et au triomphe des deux cent mille électeurs nationalistes qui vont entraîner la France sur le chemin de l'honneur et de la liberté. »

La péroraison de ce discours était saluée par un tonnerre d'applaudissements, et de toutes parts éclataient les cris de : Vive Coppée !

Coppée, sans se lasser, continua dans la presse, — au *Gaulois* et à la *Patrie,* — sa campagne courageuse, et il prêta à la cause nationaliste l'appui de son autorité morale et le concours de son beau talent, en des réunions nombreuses... Chaque fois, il eut soin de rappeler le rôle admirable de Paul Déroulède et de faire acclamer le nom du chevaleresque exilé. Évoquant les luttes électorales de l'avenir, il montrait aux patriotes ceux

que, longtemps encore, ils auraient à combattre, le ban et l'arrière-ban de la « défense républicaine » :

« Devant vous se rangeront en bataille les régiments des francs-maçons, reconnaissables à leurs tabliers de peau et à leur brillante ferblanterie, les mercenaires grassement payés du Palais-Bourbon, les biribis anarchistes, la légion étrangère des dreyfusards, et, enfin, les vétérans d'élite qui sont tous décorés de l'ordre de l'assiette au beurre, les vieux chéquards du Panama. Les soldats de cette vilaine armée vont former le carré contre votre effort, n'en doutez pas, et ils défendront désespérément leur abominable drapeau qui, lui aussi, a trois couleurs, car il est rouge comme le torchon de la guerre civile, jaune comme l'or du syndicat cosmopolite et noir comme la conscience d'un membre de la majorité. »

Le cœur de François Coppée est demeuré jeune ; il bat pour la Patrie et il bat pour la

Justice. Au président Krüger, sur le point de traverser la France, en novembre 1900, le poète adressa le salut d'un peuple frappé d'admiration et de respect, mais impuissant devant le malheur et devant l'iniquité.

Donc la France n'est pas le but de ton voyage,
Donc, ce n'est pas à nous que tu penses en mer,
Indomptable vieillard, ô stoïque Krüger,
Sacré par le malheur, par l'exil et par l'âge.

Jadis, à tout proscrit, à tout persécuté,
La France ouvrait ses bras comme une tendre mère.
Pour nous, ses fils déchus, quelle tristesse amère
Qu'elle ne t'offre pas son hospitalité !

Tu vas la traverser, mais l'ignoble police
Écartera le peuple accouru sur tes pas.
Passe vite, Krüger ! Tu ne comprendrais pas
Que des tyrans d'un jour il n'est pas le complice.

Passe vite ! A cette heure, ainsi qu'un vil troupeau,
Il obéit à l'ordre infamant d'être lâche,
On brise son essor vers toute noble tâche,
Et la honte pâlit les couleurs du drapeau.

Passe! La pauvre France est tout endolorie
Du poison qui la ronge et qu'on lui verse encor.
Passe! Tu pourrais voir se dresser le Veau d'or
Où jadis s'élevait l'autel de la Patrie.

Passe, mais ne sois pas injuste dans ton deuil.
Devant toi, grand vaincu, sous le joug qu'il secoue,
Tout Français rougira. Que ce sang sur sa joue
Te rappelle le sang de Villebois-Mareuil!

Sache bien que nos cœurs ne sont pas si débiles,
Qu'ils ont frémi devant le combat inégal
Où ces héros, les fiers paysans du Transvaal,
De tous leurs défilés ont fait des Thermopyles.

L'égoïsme et la peur, hélas! nous font la loi;
Mais sache que ta cause est pour nous tous sacrée.
Si l'Europe fut lâche et s'est déshonorée,
N'accuse que les chefs; les peuples sont pour toi.

Et le peuple français surtout! Non cette clique,
Ce parlement pourri, ces ministres tremblants
Qui, pour ton infortune et pour tes cheveux blancs,
N'ont pas d'asile en leur soi-disant république!

Mais le peuple, moi, tous!... Ah! notre bon renom
D'autrefois, qu'en ont fait nos maîtres? Quel supplice!...
Tu passes, grand vieillard, en demandant justice,
Et l'Histoire écrira que la France a dit non.

Et j'ai dit tout le rôle civique de mon Maître bien-aimé. Il a répondu à l'appel de la Patrie insultée et malheureuse; il a protégé le Drapeau qu'on voulait arracher de la hampe, et mettre en pièces, et traîner honteusement dans la boue; il s'est uni aux hommes d'action, — lui, homme de pensée et de rêve, — pour défendre la France, sa mère!... Un écho de ces actes braves résonne dans le beau livre, son dernier recueil de vers : *Dans la Prière et dans la Lutte*, où nous retrouvons les poèmes qui marquèrent cette époque austère et noble de sa vie.

Des armateurs patriotes de Nantes ont voulu témoigner récemment à François Coppée toute l'admiration qu'il inspire aux braves gens, à la vraie France. Ils ont donné à l'un de leurs bateaux, qu'ils s'apprêtaient à lancer, le nom

du poète-citoyen. Très touché de cette marque de respectueuse sympathie, Coppée a répondu à MM. Guillon une lettre très chaude de remerciements, qu'ont publiée les journaux.

N'y a-t-il pas un symbole dans ces dons faits successivement au poète? Autrefois, c'était une rose qu'on lui dédiait. Rêveur élégiaque, il baptisait une fleur triomphante et parfumée, chérie des poètes et des amants. Cette fleur répandait une odeur suave, comme ses vers de jeune homme ; elle symbolisait son œuvre lyrique.

Aujourd'hui, c'est une nef qui, sur les mers, va porter son nom aux confins de l'univers. Le vaisseau est un lutteur qui livre des combats quotidiens aux flots perfides et aux vents contraires. Dans l'orage et dans la tempête, il fend l'onde rebelle, et ses voiles résonnent parfois comme une lyre. Ce n'est pas le chant élégiaque qu'elles livrent à l'air, c'est le chant héroïque... Ainsi, le poète s'est jeté dans la mêlée des partis, dans la politique qui a ses flux et ses reflux, et il a connu, il connaîtra les orages ;

son œuvre est une œuvre de luttes et de périls. Nos vœux accompagnent le voilier aventureux et le polémiste infatigable, qui partent en guerre, l'un contre les éléments déchaînés, l'autre, contre les hommes méchants.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE

TABLE

I. — Biographie 1
II. — Le Poète élégiaque 37
III. — Le Poète des Humbles. 59
IV. — Les Récits épiques. 85
V. — Le Poète dramatique 95
VI. — Coppée prosateur 115
VII. — La Bonne Souffrance 131
VIII. — L'Homme 145
IX. — Le Citoyen 175

Achevé d'imprimer

le dix-huit février mil neuf cent deux

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

3. — 3761.

910 4
29

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 30 1986

NOV 30 1986

NOV 20 1986

CE

a39003 002245859b

CE PQ 2211
.C3Z58 1902
COO DRUILHET, GE UN POETE FRA
ACC# 1221293